This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARIES
3 3433 06827394 9

OCT 7 1921

Miss Maria La Montagne

Lan...

Z

SOUVENIRS
DE
CONFÉRENCES.

Tous les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, 56.

10/10, 21,

SOUVENIRS

DE

CONFÉRENCES,

PRONES ET INSTRUCTIONS

ENTENDUS A SAINTE-VALÈRE DE 1830 A 1835.

Lisez les livres de piété avec le même esprit dans lequel ils ont été faits, c'est-à-dire pour y chercher la vérité, pour vous instruire, vous édifier et former en vous une vie meilleure.
(IMITATION DE J. C., liv. I, ch 5, pratique.)

7e ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN, AUGMENTÉE DES STATIONS DU CALVAIRE.

TOME SECOND.

PARIS,
A LA LIBRAIRIE DE PIÉTÉ ET D'ÉDUCATION
D'AUGUSTE VATON, EDITEUR,
RUE DU BAC, 56.

1852.

28415A

SOUVENIRS
DE CONFÉRENCES.

CARÊME DE 1834.

I. LE PÉCHÉ.

Heureux ceux dont les sentiers sont purs !

Mercredi de la 1re semaine. — 19 FÉVRIER 1834.

Le but de la morale chrétienne est de détruire le péché et de faire pratiquer la vertu. Tout doit arriver là, et nos instructions y tendent.

On entend par le péché une prévarication ou désobéissance à la loi de Dieu.

Le péché est contraire aux desseins de Dieu, qui a créé l'homme pour le bonheur, et qui se trouve forcé de le rendre malheureux; contraire à la destinée de l'homme, qui est créé pour le bien, et non pour le mal.

Dieu, qui a réservé à l'homme une autre vie,

l'a placé dans celle-ci entre l'épreuve et la récompense. De là les lois qu'il lui a données, et qui, entraînant l'accomplissement ou l'inobservation, entraînent nécessairement le mérite ou le démérite.

Le péché ôte à l'homme toute espèce d'énergie; il abrutit, il aveugle; il lui fait asservir l'âme au corps. L'âme de l'homme est créée pour la vertu, pour tout ce qui est bien; le mal est contraire à son essence. Nous nous en voulons quand nous le commettons. Il y a en nous comme deux volontés qui agissent à la fois; l'une qui tend au bien, qui l'admire, qui le désire; l'autre qui nous entraîne vers le mal. Ainsi nous admirons la sobriété, et nous nous livrons à l'intempérance; nous admirons la pureté, et nous sentons continuellement en nous l'attrait des plaisirs sensuels. L'amour du bien, l'amour de la patrie, tous les sentiments nobles et généreux nous exaltent, et sans cesse nous agissons dans la vue d'un vil égoïsme, et pour satisfaire des passions basses et mesquines.

Le péché est venu tout corrompre; il a perverti la source du plaisir même. Dieu nous en a accordé de légitimes; et nous, abusant de tout, nous ne savons pas en user avec sobriété. Presque toujours, au lieu d'en jouir dans de justes bornes, nous nous y abandonnons trop, et il de-

vient la cause de nos plus cuisants regrets. Il est facile de dire : « Je n'irai que jusque là, je ne m'y livrerai qu'à demi ; » mais qu'il est difficile de s'arrêter à temps !...

Le péché est contraire à la raison de l'homme ; en amenant des doutes dans sa foi, il l'obscurcit. Sa raison lui dit qu'il y a un Dieu, qu'il y a une autre vie, des récompenses pour la vertu, des punitions pour le vice ; mais comme il n'y a rien de plus fatigant que les remords, quand il s'est livré au péché, il cherche à les secouer ; il commence à douter, il cherche des raisons pour se justifier, pour se rassurer. J'en appelle à votre conscience : souvenez-vous de ces beaux jours d'une jeunesse encore pure : comment alors jugiez-vous des choses? Quelle secrète horreur vous éprouviez pour le mal, quand vous veniez à rencontrer ceux qui le commettaient ! de quel blâme ne les flétrissiez-vous pas, du moins intérieurement ! Et quand ensuite vous vous y êtes abandonné, quand vous avez eu à déplorer des chutes dont vous rougissez peut-être encore, votre jugement ne s'est-il pas obscurci? n'en avez-vous pas fait la triste expérience.? C'est ainsi qu'on blâme avec sévérité ce qu'un peu plus tard on se permet à soi-même, le péché affaiblissant, obscurcissant la raison.

Le péché est aussi contraire à la fin de l'homme.

Il nous empêche d'aimer Dieu, il nous le fait oublier, il nous empêche de le servir. Quand nous nous sommes abandonnés au péché, nous ne sommes plus capables des généreux sacrifices qu'il faut faire pour servir le Seigneur.

« Mais, me dira-t-on peut-être, il y a bien longtemps que je sais ce que c'est que le péché; et cependant cela ne m'a pas empêché de le commettre, malgré moi je me sens entraîné vers le mal. » D'abord ne nous décourageons pas; si nous avons péché, nous pouvons toujours recourir à Dieu, nous pouvons encore choisir entre le bien et le mal. Si nous sommes malades, nous ne sommes pas désespérés; la grâce est toujours là, profitons-en : c'est en elle que nous trouverons le remède; il y a encore du bon en nous, il dépend de nous de le mettre à profit pour le ciel.

Ensuite il ne faut pas confondre avec le péché la propension que nous avons au péché; c'est une erreur dans laquelle tombent souvent les personnes pieuses, qui s'accusent de tentations dont elles ne sont pas coupables. Il est très-utile de se bien connaître; beaucoup de personnes, trouvant en elles cet amour du bien, cette admiration pour le bien qui est assez naturelle, prennent cela pour de la vertu, s'en applaudissent, oublient leurs fautes, et se croient excellentes. Puis, dans d'autres moments, sentant au contraire en elles

cette pente qui nous entraîne vers le mal, et, la prenant pour le péché, elles se désolent et se découragent.

La propension au mal, la tentation de faire le mal, ne sont pas le péché; l'une et l'autre, nécessaires au salut, sont des occasions de mérite. Il était dans les desseins de Dieu qu'elles fussent épreuves pour notre vertu, expiations pour nos fautes. Dieu nous réserve le bonheur éternel; il veut en faire notre récompense : or, la récompense suppose le mérite, le mérite la victoire, la victoire le combat. Pourquoi en gémir et nous révolter contre la nécessité d'être assujettis aux tentations? Nous rougissons d'être tentés; et pourquoi? « Mais, me dira-t-on, il y a des tentations si singulières, si humiliantes! » J'en conviens; toutefois subissons-les. Quelles qu'elles soient, elles nous seront des occasions de mérite, si nous les combattons vaillamment; et pour cela, commençons par mépriser notre ennemi.

Je sais, par un grand nombre de personnes sujettes au découragement, combien il est nécessaire de bien connaître ce qu'on doit attendre de soi. Il faut que nous soyons tentés; plus nous le serons, plus nous aurons d'occasions de mérite. Ainsi les personnes qui y sont le plus exposées ne doivent pas s'en alarmer, ne doivent pas

se décourager; au contraire, persuadons-nous bien que toutes nos tentations, quelles qu'elles soient, sont méritoires quand nous ne nous y laissons pas entraîner. Qui dit tentation dit vertu, s'il y a résistance.

Bien souvent on vient à confesse s'accuser de ses tentations : c'est s'accuser de n'être pas coupable, si on n'y a pas cédé. Et puis peut-être, pendant ce temps-là, on n'aperçoit pas une foule de fautes que l'on a commises par suite de cette préoccupation où l'on était de cette tentation.

Toutes les fois qu'on s'occupe trop d'une tentation, qu'on la regarde comme un péché, qu'on se la reproche sans cesse, elle se place, selon l'expression d'un auteur anglais, *à cheval sur votre nez*. On la voit à chaque instant, on ne voit plus qu'elle. On en devient triste et sombre, de mauvaise humeur. Malheur alors au domestique maladroit, à l'enfant turbulent! Ils seront grondés, quoi qu'ils fassent. Nous serons donc injustes, maussades, nous manquerons à la charité; tandis qu'en subissant avec résignation cette tentation sans nous y laisser entraîner, nous aurions vaincu sans orgueil et sans bruit; nous nous sommes abandonnés à la mauvaise humeur, et nous nous sommes rendus coupables de bien des fautes, en nous tourmentant de ce qui n'en était pas une.

Acceptons donc la tentation comme suite du péché originel, comme épreuve et comme expiation. Ne nous affligeons pas, puisque sans elle il n'y aurait point de combat, point de victoire, par conséquent point de mérite, point de récompense.

LE PÉCHÉ ORIGINEL.

Un joug pesant est imposé aux enfants des hommes.

Lundi de la seconde semaine. — 24 FÉVRIER 1834.

Ce joug nous le sentons; à chaque instant il pèse sur nous. Il n'y a rien qui ne soit sujet de peine pour l'homme sur la terre, ou qui ne le devienne, même les choses qui semblent le plus faites pour son bonheur; ainsi le soleil, qui est fait pour éclairer et échauffer cette terre, habitation de l'homme, souvent la brûle et la dessèche; les pluies, qui doivent l'arroser, souvent l'inondent. Tout atteste une dégradation; sûrement le monde n'a pas été fait ainsi : et si nous considérons l'homme, c'est en lui surtout que nous trouverons ces signes de dégradation. Tout est heurté en lui; ce roi de l'univers, sous la griffe du lion

ou du léopard, ne peut que pousser des cris et des gémissements, avant-coureurs d'une mort prochaine.

L'homme, le plus beau des phénomènes du monde, ne peut se suffire à lui-même. *Il n'est pas bon qu'il soit seul*, a dit Dieu, et il lui donne une compagne; et cette compagne est souvent pour lui la source des plus grandes peines! Il est ne pour la société, et il n'y rencontre souvent que des ennemis. Tout en ce monde est sujet aux troubles, aux convulsions. Vous vous étonnez des agitations qui ébranlent notre belle France; mais de tout temps elles ont existé sous une forme ou sous une autre : c'est la destinée ordinaire des peuples. Quand les hommes ne sont pas en guerre avec les ennemis étrangers, ils se la font entre eux.

Et si des États nous portons nos regards dans l'intérieur des familles, là surtout où l'homme devrait rencontrer le bonheur, qu'y voyons-nous? Que des éléments de discorde. Là où il ne devrait exister que paix et union on ne voit que trouble et division. « *Il n'est pas bon que l'homme soit seul*, » a dit Dieu. Étrange manière de le rendre heureux, si nous n'avions pour l'expliquer le péché, qui est venu troubler cet ordre et ce bonheur que Dieu voulait donner à l'homme par la société!

Tout tend à sa fin chez les animaux privés de raison; dans l'homme seul il y a combat, opposition. Avec le dégoût de la vie il éprouve le désir de la conserver, la crainte de la perdre; bouffi d'orgueil, il sent en lui des sentiments vils et honteux; partout, et dans l'homme et dans la nature, singulier contraste! Le monde n'a pas été fait ainsi, preuve certaine du péché originel. Ce mystère du péché originel, que les incrédules rejettent, est-il donc plus incroyable que ceux qu'ils sont bien forcés d'admettre dans l'ordre de la nature? Qui peut expliquer le phénomène de la lumière, celui de la génération de l'homme dans le sein de sa mère, de la nutrition, de la végétation, de l'électricité? Tout est mystère dans la nature, pourquoi donc rejeter la religion parce qu'elle nous en présente? Selon la pensée de Pascal, l'homme, le monde, seraient plus inexplicables sans le péché originel qu'avec le péché originel.

Nous voyons de ce péché des traces dans tous les temps et dans tous les lieux, et le préjugé, si l'on veut, que l'on trouve établi chez toutes les nations, de faire retomber sur le fils toutes les fautes du père, ne semble-t-il pas expliquer cette faute d'Adam, qui pèse sur toute sa postérité? Et cet enfant gangréné du vice de son père, difforme, contrefait comme lui, dégradé en naissant! et cette génération de maladies qui se propagent

dans les familles! comment concevoir tout cela sans le péché originel? Entre ces deux mystères choisissons.

Cela posé, nous n'entreprendrons pas d'expliquer le péché originel ni de rendre raison des motifs que Dieu a eu d'imputer aux enfants la faute du père, nous nous contenterons de dire : La révélation nous apprend l'existence du péché originel, et tout dans la nature nous l'atteste.

Le remède à ce mal c'est le Baptême, qui remet le péché originel; mais il n'en remet pas les suites. Ces suites sont en même temps remède et expiation. L'orgueil et l'amour de la vie avaient perdu l'homme; il fallait que dans la vue de son néant se trouvât la guérison et l'expiation de son orgueil; il fallait que, rencontrant partout des éléments de destruction, il trouvât l'expiation de cet amour de la vie qui lui avait fait enfreindre l'ordre de son Créateur; il fallait que dans les dispositions de son être, dans tout ce qui l'entoure, il rencontrât cette pénitence, cette expiation qu'il devait à Dieu, et qu'il ne s'imposerait pas de lui-même. De là la nécessité de ces suites du péché originel auxquelles l'homme est assujetti. Parce qu'il faut qu'il se détache de la vie, qu'il a trop aimée, il n'y rencontrera que misère.

Ces suites du péché originel sont, première-

ment, l'esclavage du péché. Cet esclavage se fait sentir à tout instant dans les penchants honteux, pervers, dégradés, que cet homme si fier trouve en lui-même; il ne peut s'en affranchir, son âme a besoin de liberté, et sans cesse elle est l'esclave des sens. La liberté dont l'homme a besoin n'est pas celle que l'on met en avant pour soulager les masses; celle-là, plus elle règne, plus on est esclave. Ce n'est pas non plus celle de s'abandonner à tout excès; elle pousse l'homme à sa ruine. La véritable liberté, celle à laquelle il est destiné, la liberté du ciel, il n'y peut arriver que par la mort; mais dès cette vie, s'affranchissant du péché, il peut en éprouver comme un avant-goût.

Deuxième suite : l'ignorance. Cet homme, né pour commander, vient au monde faible et hors d'état de se suffire à lui-même; il faut qu'il apprenne tout, lentement et avec peine. Tandis que la brute n'a pas besoin d'éducation, et que la Providence lui a départi ce qui est nécessaire à son existence, qu'elle sait tout de suite ce qu'elle doit savoir; il faut que l'homme apprenne, qu'il s'instruise; on inventera pour lui les châtiments, les punitions; on verra des pleurs dans ses yeux avant de voir le sourire sur ses lèvres. Plus avancé en âge, il sera séduit par les plaisirs, et s'il s'y abandonne un instant de trop, le plaisir deviendra pour lui une cause de malheur, de souffrance.

L'animal sait où il doit trouver le bonheur, l'homme le poursuivra sans cesse, sans le rencontrer; il prendra continuellement le plaisir pour le bonheur, et, en s'y livrant avec excès, il en empoisonnera la source. Le seul remède à cette ignorance, c'est la lumière céleste : qu'elle nous guide, qu'elle nous éclaire!

Troisième suite : la concupiscence. C'est la raison qui doit commander dans l'homme, et la plupart du temps ce sont les passions qui le dominent. Il faut que cette âme créée pour le ciel, qui y tend, qui y aspire sans cesse, soit assujettie aux penchants de ce corps qui l'entraîne. Elle se voit contrariée par les passions les plus honteuses, les plus déplorables. Si nous échappons aux unes, c'est pour tomber dans d'autres, peut-être plus déplorables encore; souvent on ne fait qu'en changer. Combat, combat sans cesse renouvelé, victoire quelquefois, défaite plus souvent : voilà toute notre histoire; et au milieu de toutes ces misères nous nous élevons triomphants sur le piédestal de notre orgueil, d'où nous méprisons les autres!... Si nous n'avons pas été victimes de leurs terreurs (et pourquoi n'y sommes-nous pas tombés? est-ce bien par notre mérite?), avons-nous le droit de mépriser nos frères qui n'en ont pas été préservés comme nous? D'ailleurs, nous n'avons peut-être échappé à quelques passions

que pour tomber plus lourdement dans d'autres. Mais faut-il se décourager à la vue de tant de maux? Non, chrétiens, la grâce de Dieu est là, implorons-la.

Quatrième suite du péché: les misères de la vie. Faut-il entrer dans le détail de toutes les misères auxquelles nous sommes assujettis dès le sein de nos mères : misères du corps, misères de l'âme, misères du cœur, misères de l'esprit?

Misères du corps! Tous ces besoins auxquels il faut que l'homme soit asservi, sans quoi il sera sans cesse menacé de la mort. Il faut qu'il dorme, qu'il meure pour ainsi dire tous les jours, pour réparer ses forces; il faut qu'il boive, qu'il mange, besoins ignobles, et voilà donc ce roi de l'univers! Entrerons-nous dans les détails de toutes les maladies auxquelles le corps de l'homme est si souvent exposé? Un immense dictionnaire pourrait à peine en contenir les noms.

Misères de l'âme! Cette âme, destinée au bonheur éternel, est en proie à mille agitations, à mille alarmes; elle tremble, elle a peur; elle rêve sans cesse le bonheur, et ne vit que d'illusions; elle se crée de brillantes perspectives, de riants châteaux en Espagne sur cette terre, et tout lui échappe, tout s'écroule à ses yeux!

Misères du cœur! Ce cœur, fait pour aimer, qui ne sait où placer ses affections, en peut-il jamais

trouver le véritable objet, s'il le cherche ailleurs qu'en Dieu ? Et cependant c'est toujours la créature qu'il poursuit. Qui de vous a rencontré un objet digne de toutes ses affections, où il pût placer ce besoin d'aimer ? qui n'a pas détourné son cœur d'êtres qui n'en étaient pas dignes ? Ce cœur, qui ne peut pas vivre sans aimer, ne sera véritablement heureux que quand il n'aimera plus que Dieu, ou en Dieu : lui seul peut le satisfaire.

Misères de l'esprit ! Il ne voit que ténèbres, tout est mystère pour lui ; il ne sait où trouver la vérité quand il ne la cherche pas en Dieu.

Cinquième suite : la nécessité de mourir. L'homme sent la mort à tout instant ; il retrouve en tout et partout cette image de la mort. Le remède, c'est l'espérance du ciel, de cette vie éternelle à laquelle doivent tendre tous nos vœux.

LE PÉCHÉ ACTUEL.

Mercredi de la 2e semaine. — 26 FÉVRIER 1834.

Le péché actuel est celui que nous commettons par notre propre volonté, depuis que nous avons atteint l'usage de la raison. Il faut, pour qu'il y

ait péché, qu'il soit question d'une chose mauvaise en soi, ou, quoique indifférente, qui soit défendue. Il faut aussi qu'il y ait volonté; car quand même la chose serait grave, s'il n'y avait pas consentement, il n'y aurait pas de péché. Par la même raison, quand la chose ne serait pas mal en elle-même, si on la faisait avec la pensée qu'elle est mal, il y aurait péché.

Pour qu'il y ait péché il faut qu'il y ait advertance, ou connaissance, et consentement libre. Le consentement est un acte de notre volonté qui adhère à une chose, soit pour la faire, soit pour l'omettre. Il faut donc aussi qu'il y ait connaissance, sans quoi il y a surprise; et il ne peut y avoir de faute, puisqu'il n'y a pas eu consentement libre.

Il s'élevera quelquefois en nous une foule de pensées fâcheuses, je le veux bien; si elles sont indépendantes de notre volonté, il n'y a pas de faute. On s'en tourmente souvent à tort; et pendant qu'on se trouble, qu'on se torture ainsi pour des fautes qui la plupart du temps n'en sont point, on en commet contre lesquelles on n'est point en garde. En général, on vit trop sur le passé, et pas assez sur le présent. Si nous ne nous occupions pas tant de ces pensées auxquelles souvent nous n'avons de part que celle que nous y prenons en nous en tourmentant trop, nous ferions bien plus

d'attention aux devoirs de notre état, que nous négligeons si souvent. Le mieux à cet égard est toujours l'ennemi du bien. Nous faisons trop d'attention à nos pensées, pas assez à nos actions. Ne nous tourmentons donc pas de ces imaginations bizarres; en les combattant, nous ne combattons que des moulins à vent.

Il ne faut pas non plus se troubler pour des songes. On n'est pas coupable pour des rêves, parce que si l'imagination présente alors des images dangereuses, dans le sommeil il ne peut y avoir advertance ni consentement libre.

Mais les rêves pourraient être coupables dans leur cause, s'ils étaient occasionnés par une imagination souillée, et s'ils étaient le résultat de pensées coupables, auxquelles on se serait abandonné pendant le jour : on y aurait ainsi donné une occasion volontaire.

Il n'y a pas qu'une sorte de pensées dangereuses. En général, on ne regarde comme mauvaises pensées que celles qui attaquent la pudeur; mais les pensées par lesquelles on blesse la charité, celles qui font perdre la confiance en Dieu, celles qui sont contre la foi, ne sont-elles pas coupables aussi, quand on s'y livre?

Il n'est pas nécessaire pour qu'il y ait péch que le consentement soit direct. On sera cour ble si l'on a consenti à l'action qui influe su

volonté; ainsi, on éprouve un violent chagrin, on a la tête faible, on est loin de vouloir faire le mal, on en a horreur; mais on s'abandonne trop à sa douleur, on la ressasse sans cesse, on s'en nourrit continuellement en se refusant à toute distraction. On livre ainsi son pauvre cœur au dégoût de la vie; on en vient à cette coupable pensée d'y mettre un terme... On ne voulait pas certainement en venir là; on y est arrivé cependant par un consentement indirect.

Quelle est la femme, jeune encore, qui envisage de sang-froid une chute honteuse; dont la pudeur ne s'alarme de la moindre atteinte portée à cette vertu; qui ne se croie affermie assez pour n'avoir rien à craindre; qui puisse vouloir le mal? Elles en sont toutes à cent lieues! Cependant elles s'exposent à mille choses qui peuvent attaquer leur vertu. C'est, d'une part, la lecture de romans; de l'autre, une fâcheuse oisiveté, de petits désirs de coquetterie qui ne semblent rien. On veut être remarquée; par là on donne entrée dans son cœur à la vanité, au désir de plaire. On se dit qu'on peut bien, après tout, jouir un peu des avantages qu'on possède. On rencontre ce qu'on ne cherchait pas, des entretiens trop tendres, et d'un peu en un peu on tombe! Elle ne consentira peut-être pas, cette pauvre femme; mais elle ne pourra plus se défendre. L'ennemi

lui-même, mais il le devient par ses suites; ainsi un petit mensonge, qui ne porte préjudice à personne, paraît bien peu de chose; mais l'exemple, l'abus que d'autres en feront, le scandale qui en résultera? On dit : « Ma faute est légère; » et cependant voyez les suites!...

Quelques exemples viendront à l'appui de ce que je dis. Suivre la mode n'est pas réellement une faute, mais cette mode n'est pas toujours convenable : de là beaucoup de mises peu décentes. On dira qu'on n'y fait point d'attention, qu'on est comme tout le monde; et le scandale, et les pensées dangereuses que cela peut faire naître; et les désirs plus dangereux encore, dans les réunions où tant d'hommes, qui ne demandent pas mieux, se rencontrent!..... Ce sont là de graves résultats!...

On est à table; on tient des discours légers, imprudents, qui peuvent être dangereux pour les serviteurs qui sont là, et qui abuseront sûrement de ce qu'ils entendront. Ces paroles deviendront des glaives à deux tranchants. Peut-être une simple plaisanterie, qu'ils comprendront mal, se tournera en poison pour eux. Cela ne semblait rien, mais les suites!...

A la campagne on est peu fervent, en général; on arrive tard à la messe; les paysans, toujours disposés à croire que parce que vous êtes de

Paris, et que vous êtes riches, vous avez bien plus d'esprit qu'eux, se modelant sur vous, y arriveront encore plus tard, ou n'y viendront pas du tout. La faute paraissait légère, mais les résultats !

Il semble qu'il ne soit pas mal de voir souvent une même personne, lorsque cette personne plaît, qu'on trouve en elle certains rapports de goût, de sentiments ; prolonger les entretiens ne paraît pas une faute grave. Cependant peu à peu il se forme de l'affection dans l'âme. On en vient à se serrer la main, c'est un péché dont on ne se doute même pas ; puis d'encore en encore le poison s'insinue, il dévore !... La faute était peut-être d'abord légère, mais les conséquences !...

De petits discours contre la charité, qui ne s'en permet pas ? Certainement on s'est bien proposé de ne pas médire ; mais il échappe un mot, on ne peut plus le retenir ; on en ajoute un autre, on immole bientôt. Des gens qui se trouvaient là y ajouteront, ils iront répandre la nouvelle ; et cette pauvre jeune femme, coupable tout au plus d'une petite légèreté, sera perdue de réputation parce que, ne voulant peut-être pas médire, vous ne vous êtes pas tenue assez sur vos gardes, et que vous avez parlé d'elle inconsidérément. Votre faute était légère, mais ses conséquences !...

La réitération d'une faute légère peut aussi la rendre mortelle. Ainsi pour les gens qui, dans nos maisons, font les achats, un sou, deux sous, dont ils se trompent à leur avantage, c'est peu de chose d'abord; mais ensuite ces sous multipliés finissent par faire une somme, on en vient jusqu'à voler ses maîtres. D'abord ce n'était pas la peine d'en parler, un sou, ou des objets de si peu de valeur; qu'est-ce c'est que cela? mais les suites!...

Il y a quatre manières de commettre le péché actuel : par pensées, par paroles, par actions et par omissions.

D'abord par pensées. Il faut y faire une grande attention, car il y a là deux inconvénients à éviter : une sévérité excessive, ou un relâchement coupable. Il ne faut pas trop s'inquiéter de ses pensées, parce que c'est le moyen d'en être plus tourmenté; c'est un tort qu'ont non-seulement les pénitents, mais quelquefois les confesseurs. Il faut chasser, sans contention d'esprit, toutes les pensées folles qui se présentent à l'imagination. Ne pas s'en inquiéter est le mieux; car si on les écoute elles peuvent devenir coupables. Il est dangereux de s'y livrer; chacun ici m'entend. Combien de pensées fâcheuses viennent quelquefois troubler l'esprit : la belle fille à l'égard de sa belle-mère, la belle-mère à l'égard de sa belle-

fille, la femme à l'égard de son mari, les enfants à l'égard de leurs parents!... Que d'intérêts souvent opposés, qui inspirent des idées bizarres, horribles même quelquefois, qui viennent malgré nous nous attaquer! Ne les avons-nous pas augmentées quelquefois par trop d'horreur, tandis qu'il s'agissait seulement de s'en distraire par de bonnes pensées? Si nous découvrons qu'il y a une vertu attaquée en nous, efforçons-nous d'en produire des actes, d'actions plus que de paroles. Mettons-la, cette vertu, sous la protection de Dieu, et ayons confiance, il nous soutiendra, et nous ne périrons pas.

Voilà pour ceux qui se tourmentent trop; mais combien en est-il qui ne se tourmentent pas du tout! Jeunes gens, jeunes personnes, c'est à vous surtout que ceci s'adresse! vous n'êtes pas assez attentifs, vous ne veillez pas assez sur vous-mêmes. Vous vous complaisez souvent dans de dangereuses pensées; vous affaiblissez ainsi votre vertu. La prudence, l'honneur et la religion, si vous n'y prenez garde, deviendront bientôt pour vous des fantômes impuissants. Rien ne saura plus vous retenir, si vous vous livrez une fois à de coupables pensées. Garantissez-vous contre votre imagination.

Que désirons-nous, tous tant que nous sommes ici? bien vivre, n'est-ce pas? Eh bien, recourons

à Dieu, implorons son secours, il ne nous abandonnera pas; mais veillons sur nous, et veuillons fermement notre salut.

IIe CONFÉRENCE

SUR LE PÉCHÉ ACTUEL.

Lundi de la 3e semaine. — 3 MARS 1834.

Nous allons revenir sur plusieurs points de la précédente conférence, qui ont besoin de plus d'explication, et dont on ne saurait trop se pénétrer.

Distinguons bien les pensées coupables de celles qui ne le sont pas, et ne nous tourmentons pas de ces dernières. Certaines personnes (et peut-être la moitié de celles qui sont dans cet auditoire) se troublent à l'excès pour de vaines imaginations, comme si elles étaient maîtresses de leurs pensées. C'est peut-être une cause de leur peu de progrès dans la piété. Trop préoccupé qu'on est de ces imaginations, on ne fait point assez d'attention à ses actions, et l'on se trouve toujours de même, toujours même vivacité, même orgueil, même susceptibilité. Ces pensées

qui nous viennent à l'esprit, quelque bizarres, quelque horribles même qu'elles puissent être, quand nous ne les appelons pas par notre faute, bien loin d'être péché, sont des occasions de mérite, si nous les renvoyons.

Mais faut-il pour cela admettre toute espèce de pensées? Non, sans doute. Même parmi les personnes qui font profession de piété, combien sont coupables à cet égard! Combien se laissent entraîner à des jugements téméraires! Et toutes ces pensées de scrupules, de découragement, auxquelles on s'abandonne, et qui attaquent la confiance en Dieu! Et ces pensées tristes sur une position peut-être déjà malheureuse, et que l'on aggrave encore par là; ajoutant ainsi des maux imaginaires à des maux trop réels, et par suite le dégoût de la vie! Puis ces pensées de cupidité auxquelles on s'abandonne quelquefois, convoitant un bien dont jouissent des parents que l'on trouve peut-être trop jeunes encore! Tout cela n'est-il pas bien coupable? Et la plupart du temps, cependant, on ne pense pas à s'en accuser.

Quelles que soient nos pensées, si nous n'y avons pas consenti, elles ne sont pas une faute, elles ne peuvent qu'être une occasion de vertu; mais si on repasse dans son esprit des pensées dangereuses, elles peuvent devenir coupables, parce qu'elles sont ordinairement la cause des

actions mauvaises, qu'elles excitent les sens, et nous rendent coupables de la malice du péché que nous avons en vue. Comment se fait-il que cette jeune personne, élevée avec tant de soin, se soit égarée ainsi? Ah! c'est que sa mère, surveillant tout cependant, n'a pas pu surveiller aussi son imagination, et qu'elle s'y est abandonnée sans frein. Il faut donc veiller sur ses pensées, mais sans s'en tourmenter.

Nous avons vu la dernière fois comment un péché véniel peut devenir mortel par ses circonstances; il est bon aussi de voir comment un péché, mortel de sa nature, pourrait n'être que véniel.

Pour qu'un péché soit mortel il faut que sa matière soit considérable; que l'advertance soit complète, le consentement parfait; or, quoique la matière soit considérable, il est des circonstances qui diminuent la faute, parce que l'advertance, dans certains cas, peut ne pas être complète, le consentement peut ne pas être parfait.

On distingue deux sortes d'advertance : parfaite, qui connaît le mal; imparfaite, qui ne voit que d'une manière confuse la gravité du mal et de ses résultats.

Il y a quatre circonstances qui peuvent empêcher l'advertance d'être complète :

Premièrement, l'âge où la connaissance du mal n'est pas bien définie, parce que l'expérience n'en a pas encore appris tous les inconvénients. Ceci est bon à dire pour consoler ces pauvres mères si affligées des torts de leurs enfants, qui sont peut-être, en raison de leur âge, bien moins coupables qu'elles ne le croient.

Deuxièmement, la passion qui fausse le jugement et aveugle l'esprit. Ainsi les passions véhémentes, qui diminuent la liberté de jugement, diminuent aussi mais n'ôtent pas le péché. Il y a des passions nobles qui cependant aveuglent aussi. Ainsi l'amour maternel est une passion bien noble, bien légitime; mais c'est une passion, et par cela même elle peut fausser le jugement. Par suite de ce désir, si naturel à un père, à une mère, du bonheur de leurs enfants, quand il est question de leur intérêt, ils peuvent être aveuglés; et tel contrat à passer, qui ne sera pas parfaitement droit, parfaitement légitime, leur paraîtra l'être parce qu'il est dans l'intérêt de leurs enfants. La faute est grave cependant, mais elle l'est moins pour eux parce qu'une passion noble a faussé leur jugement. Il n'est pas jusqu'à la passion de l'étude qui ne puisse devenir une occasion de péché : sans doute, c'est une passion noble; cependant, comme elle est passion, elle peut entraîner trop loin, et faire manquer à des de-

voirs essentiels. C'est une passion, elle a faussé le jugement; on est moins coupable, quoiqu'il puisse s'agir d'un manquement grave.

Troisièmement, la distraction. Préoccupé d'une chose, on peut commettre une faute grave sans être très-coupable, parce qu'il n'y a pas eu cette présence d'esprit sans laquelle il ne peut y avoir d'advertance. On peut, jusqu'à un certain point, corriger cette distraction, en veillant avec soin sur soi-même et en observant sa conduite.

Quatrièmement, l'honnêteté, la droiture font souvent aussi tomber dans des fautes assez graves. Voilà, il faut l'avouer, de singulières causes de chute; mais il est cependant aisé de le comprendre : comme l'honnêteté peut aveugler l'esprit, elle nous cache le danger. Certaines personnes sont tellement vertueuses, tellement bonnes, qu'elles ne sauraient soupçonner le mal : vous avez une jeune femme de chambre, d'une figure agréable; vous l'exposez, sans vous en inquiéter, à mille occasions dangereuses : vous perdez ainsi celle que vous deviez préserver. La faute est grande sans doute, il en est résulté du scandale; vous en gémissez, vous vous en accusez avec un sentiment de profonde amertume; vous êtes moins coupable cependant, parce que votre cœur était trop pur peut-être pour deviner les vices de ceux qui vous entourent. Vous deviez avoir plus de

prévoyance, surveiller de plus près : vous ne l'avez pas fait.

Il y a tout ce qu'il faut pour constituer un péché grave, mais pas assez de connaissance du mal pour qu'il y ait eu advertance complète ; c'est ce qui atténue votre faute.

Voilà donc quatre causes qui peuvent empêcher l'advertance d'être complète.

Par défaut de consentement parfait, la faute aussi, quoique grave et ayant une complète advertance, peut, de mortelle, n'être que vénielle ; ainsi, premièrement, d'anciennes habitudes peuvent porter au péché sans consentement. On n'a pas toujours été saint ! Qui de nous n'a pas des fautes plus ou moins graves à se reprocher, des temps de sa vie que l'on voudrait effacer de sa mémoire, des habitudes de péché qui ont laissé dans l'âme des traces fâcheuses ? On a de la peine à en triompher entièrement ; de là peut-être résultent de déplorables chutes, auxquelles on ne voulait pas consentir, mais dans lesquelles on s'est, pour ainsi dire, laissé entraîner. Les hommes la jugent avec sévérité, cette faute, tandis que Dieu, qui voit le combat, le tyrannique empire d'anciennes passions, le regret de la faute, la juge peut-être avec plus d'indulgence.

Deuxièmement, une crainte grave peut aussi porter à pécher sans que le consentement soit

aussi parfait. Il y a de singulières unions dans le monde; souvent se rencontrent dans les ménages des sentiments bien différents entre des époux. A la femme pieuse est souvent uni le mari infidèle: la femme pieuse, pour avoir la paix, sacrifie quelquefois des devoirs essentiels; elle fait le mal par crainte, n'osant pas s'y refuser; elle ne pense pas que les martyrs ont sacrifié jusqu'à leur vie plutôt que de consentir au péché : elle le commet parce que son mari l'exige. Il en est de si bizarres, de si follement irréligieux, de si singuliers dans leurs jalousies, qu'ils iraient jusqu'à être jaloux de la religion. Vous le voyez, cette crainte ne justifie pas, mais elle atténue la faute de cette pauvre femme.

Troisièmement, occasion pressante. Si l'on s'est exposé, sans le savoir, à commettre une faute, parce que l'occasion, à laquelle on ne s'est point attendu, est devenue subite, on sera moins coupable en y tombant, parce qu'on n'y aura pas donné un consentement réfléchi.

Il est inutile de s'étendre sur les péchés de paroles et d'actions, puisque nous en avons déjà parlé[1], et que nous y reviendrons dans l'explication des péchés capitaux; mais il est bon d'expliquer davantage les péchés d'omission.

[1] Dans les conférences sur la Confession.

On entend par le péché d'omission ne pas faire ce qui est commandé. On s'accuse en général du péché d'omission sur ce qui est précepte, mais on ne s'examine pas du tout sur le bien que l'on aurait dû faire et que l'on n'a pas fait. N'y a-t-il donc d'autre omission que de manquer à la messe ou à quelque précepte? Que d'omissions dans le bien que nous ne faisons pas, et que nous devrions faire? Et ces fautes, pour passer inaperçues, en sont-elles moins des fautes? Suffit-il de ne pas faire le mal pour avoir droit à l'héritage céleste? Faisons-nous le bien comme nous devons faire? Voilà ce qu'il faut nous demander souvent.

Entrons à cet égard dans quelques détails. S'accuse-t-on de ne pas faire l'aumône ou de ne pas la bien faire? Croit-on avoir satisfait à ce précepte en jetant un peu de pain au misérable qui le sollicite? Quand on fait donner aux pauvres et aux passants dans sa terre un morceau de pain, et que l'on peut dire : « Je donne pour cent écus de pain, » on croit avoir tout fait. Et cette aumône spirituelle que vous deviez joindre à l'aumône corporelle? Et cette étonnante influence que vous exercez par votre rang, votre fortune, votre esprit, votre crédit dans le monde, quel emploi en faites-vous? Vous êtes placé à côté du pasteur, non pour monter avec lui dans la chaire de vérité, mais pour prêcher dans les familles que vous devez visiter,

pour consoler les affligés, reprendre les uns, exhorter les autres. Que d'omissions de ce genre!

Au lieu de se laisser aller à cette oisiveté dans laquelle on passe tant de temps à la campagne, dans ces châteaux immenses (où l'on se trouve si petit, parce qu'on est si inutile), si l'on profitait de la maladie de celui-ci pour le ramener à Dieu, de la détresse de celui-là pour l'engager à mener une vie meilleure, ce serait une semence évangélique qu'on ferait germer dans les cœurs. N'est-on pas obligé de seconder son curé? Ce pauvre curé pour lequel on a parfois si peu de considération : ses paroles sont simples, mais elles peuvent être bonnes pour ceux à qui elles s'adressent, et c'est à vous à les rendre plus productives. On se croit saint souvent parce qu'on ne fait pas grand mal. On dit ses prières, on va à la messe, on fait quelque charité, on pense que cela suffit; mais le bien, le salut des âmes qui nous sont confiées, y pense-t-on seulement? Quand nous serons au tribunal de Dieu, serons-nous jugés seulement sur cette messe que nous n'aurons pas entendue, sur cette prière que nous n'aurons pas faite?

Quel bien faites-vous dans la société, vous femme d'esprit, qui pourriez exercer tant d'influence; vous, jeune femme, enjouée, aimable, qui entraînez si facilement? N'est-ce donc pas

pour un meilleur usage que Dieu vous a accordé tous ces dons? N'y aurait-il pas conseil utile à donner, bonnes choses à dire, bons sentiments à manifester, lorsqu'ils pourraient porter leurs fruits?

Vous, femmes âgées, ne trouveriez-vous pas aussi à exercer une heureuse influence? ne pourriez-vous pas avertir avec douceur, vous qui savez, par votre triste expérience, comment on commence quelquefois sans précautions et comment on finit par aller trop loin? Pensons au figuier de l'Évangile : ne sommes-nous pas tous des figuiers inutiles?

Qui de vous ne déplore, dites-moi, le temps où il vit? Qui ne gémit à la vue du progrès de ces principes subversifs de tout ordre? Qui ne dit qu'il n'y a bientôt plus de gouvernement possible? Pourquoi ce chaos? à quoi l'attribuer? A l'ébranlement des principes religieux, parce qu'ils sont la seule base solide des principes de morale. Nous gémissons tous de ce malheur; suffit-il d'en gémir? est-ce en tremblant que nous remédierons au mal? Le meilleur moyen d'en empêcher du moins les progrès, c'est de faire le bien, chacun autant qu'il est en nous. Mais ce n'est pas en reculant toujours devant l'entreprise que nous y réussirons. Mettons la main à l'œuvre, entreprenons, en comptant sur la bénédiction du ciel.

C'est à vous surtout, mesdames, qu'il appartient de propager le bien ; vous dont la voix, douce et influente, exerce un si grand empire sur les cœurs. Ne croyez pas que ce soit pour obtenir de stériles succès dans le monde que Dieu vous ait douées de tant d'avantages : c'est pour étendre son empire, pour soulager toutes les misères, parmi lesquelles la plus grande, sans doute, est de porter un cœur éloigné de lui. C'est à vous qu'il appartient de les lui ramener.

Travaillons donc tous, sans exception, à faire tout le bien que Dieu demande de nous.

LES PÉCHÉS CAPITAUX.

L'ORGUEIL.

Mercredi de la 3e semaine. — 5 MARS 1854.

Il est bon, avant d'entrer dans l'explication de l'orgueil, de dire un mot sur les péchés capitaux en général. On remarque que les préceptes renfermés dans le Décalogue n'attaquent aucun des péchés capitaux ; en voici la raison : C'est que le Décalogue était la loi destinée à régir le peuple *juif. Ce peuple* était constitué en famille ; c'était un

gouvernement théocratique, dont l'autorité était exercée par Dieu seul, ou par des juges ou des rois qui gouvernaient au nom de Dieu; gouvernement dont nous n'avons plus l'idée de nos jours, dont par conséquent nous ne pouvons plus comprendre les avantages.

Le Décalogue, qui était la loi de cette société, devait donc contenir tout ce qui était nécessaire pour la régler : c'est pour cela qu'il défend surtout tout ce qui est de nature à nuire à l'homme en société.

La répression des péchés capitaux pouvait ne pas trouver place dans le Décalogue, puisque les péchés capitaux ne nuisent qu'à l'homme en particulier. Mais l'Écriture les condamne en mille autres endroits.

Les péchés capitaux sont ainsi nommés parce qu'un péché capital est la source de plusieurs vices; puis aussi parce que ce mot *capital* vient de *caput*, qui veut dire tête, et que tous les péchés capitaux tirent leur source d'un seul, *l'amour de soi-même*.

L'homme ne tombe dans aucun des péchés capitaux que pour se satisfaire lui-même.

L'homme ne peut échapper à cet amour de lui-même, qui est un sentiment inné en lui. Nous nous aimons tous, c'est dans les desseins de Dieu; parce qu'à *cet amour de nous*-même sont attachés le

principe de notre conservation, le soin de notre existence, nos efforts pour gagner le ciel. Ce sentiment est légitime; mais l'homme abuse de tout. Cet amour de nous, vicié par le péché, devient souvent l'égoïsme ou l'amour désordonné de nous-même, sentiment étroit, honteux, peut-être le plus vicieux de tous, et la source de toutes nos fautes. Au lieu de nous aimer en vue de Dieu et de notre salut, dans un degré convenable, nous nous aimons sans bornes et sans mesure, dans l'intérêt de nos passions. Il ne faut pas l'attaquer pour le détruire, cet amour de nous, ce serait perdre son temps : il est né avec nous, il mourra avec nous; mais il faut l'attaquer pour le réprimer dans ses excès.

Ce sentiment, tel que Dieu l'a créé, est bon; il sert à notre sanctification, puisque c'est lui qui conserve cette enveloppe de notre âme, ce corps, avec lequel nous devons opérer sur cette terre notre salut. Il ne dépend pas de nous de nous en dépouiller, mais il dépend de nous de le rectifier. Nous le rencontrerons sans cesse, mais souvent à côté de ce qu'il y a de plus noble, de plus généreux. Ainsi, dans ces longues douleurs que nous cause la perte de ces êtres que nous avons chéris, lorsqu'ils jouissent peut-être d'un bonheur éternel, c'est pour nous que nous les regrettons, notre douleur est de l'égoïsme : l'amour-

propre se glisse dans les sentiments les plus nobles. Ce désir d'une mère de voir ses enfants répondre à ses soins, qu'est-ce souvent, sinon une sorte d'égoïsme?

Cet amour de nous qui peut être la source des passions les plus héroïques, l'est aussi des vices les plus affreux et des plus grands maux de l'homme; et voilà pourquoi Jésus-Christ, qui veut notre bonheur, a dit : *Quiconque veut être mon disciple, qu'il renonce à soi-même.* C'est là le secret du bonheur, même du bonheur sur cette terre : celui qui s'oublie pour les autres est heureux, parce qu'il est aimé; et, au contraire, celui qui ne pense qu'à lui est généralement méprisé, détesté : « C'est un égoïste! » dit-on; et il semble que l'on ait tout dit.

Ne soyons donc pas étonnés ni découragés de rencontrer toujours en nous cet amour de nous-même; évitons seulement qu'il ne devienne un amour désordonné.

Les péchés capitaux peuvent être mortels ou véniels, selon les règles que nous avons appliquées au péché en général.

Le premier des péchés capitaux est l'orgueil. C'est le plus commun de tous, celui de tous les âges, de toutes les conditions. On a beaucoup écrit sur l'orgueil, et sur l'humilité, vertu qui lui est opposée; et nous devons avouer que beaucoup

de livres de piété sont tombés dans l'exagération au sujet de l'humilité, qu'ils ont souvent fort mal entendue. Il faut consulter sur cette vertu le docteur universel, saint François de Sales, qui dit à ce sujet les choses les plus justes et les plus sages.

L'orgueil est tellement enraciné dans l'homme, qu'il se manifeste partout et en tout. Si nous ne travaillons pas à le vaincre, il fera notre malheur dans la vie future et même en celle-ci.

On entend par l'orgueil un amour déréglé de sa propre excellence, soit en s'applaudissant des avantages qu'on possède, soit au contraire en éprouvant un certain dépit de ne pas posséder ceux qu'on voudrait avoir; car dans ce dépit, ce chagrin profond, ces murmures, il y a la plupart du temps un grand fonds d'orgueil.

Il n'est pas rare de trouver plus d'orgueil dans les plus basses classes de la société que dans les plus élevées, quoiqu'on croie souvent que ce péché est le triste privilége de ceux qui jouissent de grands avantages. Cette envie, cette jalousie pour les avantages qu'on ne possède pas, on ne prend pas cela pour de l'orgueil; ce n'est pas autre chose pourtant. C'est ce qui fait que si nous demandons au tribunal de la pénitence : « N'avez-vous pas eu « des sentiments d'orgueil? » on nous répond quelquefois : « Une pauvre femme comme moi,

« qui manque de tout, comment pourrait-elle « avoir de l'orgueil? » Mais ce chagrin, cette mauvaise humeur, cette jalousie contre ceux qui possèdent, qu'est-ce donc? Et dans cette modestie affectée par laquelle on prétend qu'on ne sait rien, qu'on ne vaut rien, il n'y a pas moins d'orgueil souvent qu'à se prévaloir des dons qu'on possède.

L'orgueil est le péché universel; c'est celui de l'enfance, avant même la raison. Il se manifeste, le péché d'Adam, dans les petites révoltes de l'enfant, dans ses premières mutineries. Cet orgueil suivra l'homme pendant toute sa carrière; il ira même au delà du tombeau : car qu'est-ce encore, si ce n'est l'orgueil, qui dicte souvent ses dernières volontés par lesquelles on s'inquiète du de belles sépultures, ou d'être enterré sans pompe? C'est l'orgueil qui rend le pauvre doublement malheureux. Il est le partage du vice, qui quelquefois se vante; il est l'écueil de la vertu, qui quelquefois s'applaudit; il n'est pas étranger à la piété elle-même; car c'est bien souvent l'orgueil blessé d'être tombé dans une faute qui en cause les regrets les plus vifs; et presque toujours même dans ce désir de perfection, fondé moins sur le bien en lui-même que sur le témoignage que nous désirons nous en rendre, il faut encore rencontrer l'orgueil.

Quand la religion veut que l'homme combatte l'orgueil, elle travaille donc à son bonheur; mais souvent on méconnaît ses vues; et c'est un préjugé malheureusement trop répandu dans le monde, que la religion, en proscrivant ce vice, rapetisse tout et éteint l'énergie des plus nobles sentiments. Voyons, au contraire, combien elle tend au bonheur de l'homme en lui défendant l'orgueil, puisqu'il est la cause de ses plus grands maux. D'abord, dans l'homme en particulier, c'est l'orgueil qui l'a révolté contre Dieu, et qui a attiré ses châtiments. C'est l'orgueil qui nous révolte contre nos parents, premiers représentants de Dieu à notre égard. C'est l'orgueil qui a créé les naturels pervers qui font le malheur de certains êtres : si plus jeunes ils avaient été plus dociles aux avis de leurs parents, ils se seraient corrigés. C'est l'orgueil qui nous révolte contre tout ce qui réprime nos passions. C'est l'orgueil qui fait qu'au lieu de chercher simplement la parole de Dieu, nous jugeons sévèrement le prédicateur; et s'il vient, dans un discours simple et sans art, à nous montrer, comme dans un miroir, les vices de notre âme, nous l'accusons de sévérité.

Cependant la répression de ce vice nous rendrait plus heureux. Combien de personnes à qui *l'on pourrait* dire : « Si vous aviez un peu plus

« d'humilité, vous seriez bien moins malheureux ! » Combien de maux occasionnés seulement par l'orgueil ! Combien de vies empoisonnées seulement par ce sentiment ! Nous qui, par notre état, descendons dans le secret des consciences, nous pouvons apprécier les plaies de l'orgueil ; il en cause beaucoup plus que les maux réels. Tel est bien plus malheureux de la privation de ce qui flatterait son orgueil, que de la privation des nécessités de la vie.

Si l'orgueil fait le malheur de l'homme en particulier, il fait aussi celui de l'homme dans la famille. C'est lui qui occasionne dans les ménages ces divisions si affreuses, qu'elles en font une espèce d'enfer. Si l'un des deux époux avait fait une légère concession dans les commencements, les querelles ne seraient point arrivées, et maris et femmes se valent bien à cet égard !...

C'est l'orgueil qui divise les frères. Un mot, une simple parole qui a froissé l'amour-propre, il n'en a pas fallu davantage souvent pour occasionner ces haines déplorables qui font que ceux qui sont nés du même sein, nourris du même lait, deviennent ennemis jurés. Et l'on dira que la religion qui réprime l'orgueil, cause de tant de maux, rapetisse l'homme !

Si cette jeune personne avait eu moins d'orgueil ; *si, au lieu de se* soustraire aux conseils de

sa mère, elle les eût écoutés, il ne s'en serait pas suivi cette chute honteuse et le déshonneur de cette famille.

Et cette jeune femme, c'est l'orgueil qui l'a fait manquer à son devoir, c'est lui qui l'a perdue.

Elle a voulu faire partager à un autre l'admiration qu'elle inspirait.

Si nous considérons le mal que l'orgueil occasionne aux peuples dans leurs rapports entre eux, combien ne voyons-nous pas de guerres produites par ces rivalités de nation à nation, et ces rivalités d'opinions causées par l'orgueil dans une même nation, chez les habitants du même pays, vivant sous les mêmes lois! Nous sommes les tristes témoins des maux qu'entraînent quarante ans de révolutions; qui les a produits? l'orgueil en général. Quelques ambitieux ont prêché la révolte dans les masses; ils ont soulevé les petits contre les grands, il ont secoué toute dépendance, et chacun se dit: « Où allons-nous? que deviendrons-nous? » Et quand la religion commande aux grands de ne point opprimer le pauvre, mais de le soulager dans sa misère, au pauvre de travailler, et de ne point envier le bien du riche, dira-t-on qu'elle rétrécit l'esprit? N'est-elle pas, au contraire, la conservatrice du bonheur de l'homme?... En pensant aux maux que cause *l'orgueil, je ne* suis plus étonné que l'Esprit Saint

ait dit, en parlant des orgueilleux, qu'*il n'y a point de salut pour eux.*

L'orgueil étant un péché capital est la source de plusieurs vices qui en sont la manifestation. La première manifestation de l'orgueil est la vanité ou vaine gloire; vaine, parce que les objets dans lesquels on la place, n'ayant pas dépendu de nous, ne peuvent nous donner aucun mérite réel; vaine, parce que ces avantages ne peuvent nous attirer de l'estime et des louanges que de la part de ceux qui, aussi frivoles que nous, n'apprécient pas les choses à leur juste valeur.

Il y a la vanité de l'esprit, la vanité de la figure, la vanité de la naissance, la vanité de la fortune, et même la vanité du vice; car quelquefois on s'en fait gloire.

La vanité de l'esprit est peut-être la plus commune de nos jours. Tout le monde a de l'esprit, ou veut en avoir. Je ne sais pas si notre siècle est beaucoup plus savant que les autres, mais, comme on se frotte de science, on s'en croit davantage. On les effleure toutes, on mêle ce qu'on sait à ce qu'on a recueilli; on cause de tout, et il résulte de cette prétention à l'esprit de graves inconvénients. D'abord, on ne sait pas bien, et l'on prend facilement sur les choses des idées fausses. Puis, comme il faut absolument faire de l'esprit et qu'on n'en a pas toujours à sa disposition au-

tant qu'on en voudrait avoir, qu'il en faut trouver à quelque prix que ce soit, et que celui-là est le plus facile, on tombe dans l'esprit de médisance, on jase du prochain. On ne voulait pas médire, on ne voulait que montrer son esprit; mais comme il faut à toute force alimenter la conversation, on médira, on calomniera même, car on n'ira pas de main morte, et l'on sacrifiera ainsi ce pauvre prochain.

Ce n'est pas là le seul inconvénient de la vanité de l'esprit. On aime la discussion, parce qu'elle fait briller; mais de la discussion on en viendra à la contradiction; on l'exercera sur ceux avec lesquels on vit, on ne trouvera rien de bien : mari, femme, enfants, domestiques, société même, tout sera critiqué. On aura commencé par la discussion, on finira par les querelles, l'aigreur. Je vous le demande, le tableau est-il chargé? N'est-ce pas ce que nous voyons tous les jours?

Nous sommes, nous autres Français, le peuple le plus contredisant qui existe, à cause de notre vanité d'esprit. Nous avons voulu l'exercer sur tout; et que n'avons-nous pas attaqué par nos plaisanteries? que n'avons-nous pas ébranlé? Quand nous nous moquons de ce que nous appelons la lourdeur des Allemands, je ne sais pas si nous valons beaucoup mieux qu'eux, qui savent se contenter du gouvernement qu'ils ont;

ils ont du moins plus de bon sens que nous, puisqu'ils savent être plus heureux. Un peu moins d'esprit, un peu plus de bonheur, cela vaudrait mieux.

Cette vanité de l'esprit se trouve encore dans l'éducation qu'on donne aux enfants. On aime à avoir des enfants spirituels, et on les laisse exercer leur esprit d'une manière fâcheuse; ils éludent le commandement, ils raisonnent sur tout. Les *mais* continuels qu'on leur permet servent à leur fausser le jugement; ils veulent trouver de bonnes raisons à donner, ils n'en ont pas : alors ils incidentent, ils s'accoutument à soutenir une mauvaise cause.

L'esprit et la figure, dont on tire vanité, ne sont la plupart du temps que de bien funestes présents, par le danger qu'il y a d'en abuser. Ces avantages nous sont cependant accordés pour en faire un bon usage, et nous les employons au mal. L'esprit nous est donné pour connaître Dieu et le faire connaître, pour l'aimer et le faire aimer, pour le servir et le faire servir; et il n'a souvent abouti qu'à pervertir les autres, quand il a, par ses sophismes, obscurci leur raison, quand il a abusé de ses dons pour séduire l'innocence. Cet esprit, qui devait sauver les âmes, n'a donc contribué qu'à les perdre! Mais ne nous décourageons pas; si nous avons eu le malheur de perdre des

âmes, travaillons à en sauver d'autres. Un mot de temps en temps dit à propos, une consolation à la douleur, un encouragement à la vertu, peuvent ramener une âme à Dieu.

ORGUEIL.

VANITÉ.

Vanité des vanités, tout n'est que vanité!

Lundi de la 4e semaine. — 10 MARS 1834.

Ces expressions du roi Salomon, les avons-nous bien comprises? En voyant les dons de l'esprit, de la figure, de la naissance, devenir, comme ils sont la plupart du temps, les sujets de notre vanité, il faut croire que nous n'avons pas bien pénétré le sens de ces paroles.

Nous avons vu que la vanité de l'esprit produit l'esprit de discussion, de contradiction. De nos jours les salons sont devenus des espèces d'arènes, où s'élèvent, au sujet de l'opinion, de continuelles contestations. Je ne fais la guerre à aucune opinion, je les suppose toutes bonnes, *parce que chacun* a la conviction que la sienne

est la meilleure, et veut le bien général, qu'il croit attaché à ses propres idées; mais faut-il vouloir les imposer aux autres, le vouloir à toute force? Je parle à des chrétiens. Devraient-ils employer d'autres armes que la modération? Et ne serait-elle pas un moyen plus puissant de persuasion que la violence, l'emportement, l'aigreur, l'animosité des parties? La modestie doit être le partage de la vérité, et la charité est préférable à la politique; mais nous sommes impitoyables pour ceux qui ne pensent pas comme nous : nous leur attribuons tous les maux publics (qu'ils n'ont cependant pas voulu plus que nous), et dont ils sont seulement victimes comme nous. D'où nous viennent tous ces maux? De l'orgueil, qui prend toutes les formes. Est-il un seul principe de gouvernement qui n'ait été un point de contestation interminable; et celui qu'on a le plus agité de nos jours, *la souveraineté des peuples*, ne finit-il pas, quand on le suit dans toutes ses conséquences, par faire tomber d'absurdité en absurdité? Nos opinions, que sont-elles la plupart du temps, d'ailleurs, que le résultat de nos affections, de notre entourage, et (il faut bien l'avouer) surtout de notre intérêt?

Si cet esprit de contradiction est fâcheux dans la société, ne l'est-il pas bien davantage encore au sein des ménages? On peut ne pas fréquenter

une maison qui déplaît; mais peut-on fuir la sienne? Quand l'esprit de contestation y règne, il amène bien vite l'aigreur, la division. La chose la plus simple, la plus naturelle, on contestera tout; une seconde querelle ramènera la première, et il en sera de même jusqu'à la vingtième. Il faut cependant traîner cette lourde chaîne : on aurait pu rencontrer le bonheur dans ce ménage, et il est devenu un véritable enfer. Le mari, comme chef de la famille, a voulu établir certaines mesures : on a contesté; il avait raison cependant. Cette femme avait de sages vues, on n'a pas voulu l'écouter, on n'a eu aucune considération pour elle; elle avait de bonnes intentions, un fonds de vertu, elle aurait toujours aimé; son cœur avait besoin d'appui, on l'a aliéné!..... Quand on veut faire une observation profitable, il ne faut pas se laisser inspirer par la vanité, mais y réfléchir devant Dieu, et la présenter avec humilité, pour ne commencer pas par blesser.

La vanité de l'esprit produit aussi l'obstination. Non-seulement on contestera, mais on ne cédera pas; parce qu'on n'a pas eu une idée, cette idée ne vaudra rien, on la rejettera, on s'entêtera sur des riens; et l'amitié, la paix, la bonne harmonie, tout cela s'envolera.

Cet esprit de contestation et d'entêtement tient *aussi bien* souvent à l'éducation qu'on donne aux

enfants. Si on ne se laissait pas aller à l'humeur quand les enfants importunent, si on les conduisait par la raison sans les rendre raisonneurs, on ferait beaucoup mieux. Si vous voulez empêcher votre enfant de devenir raisonneur, ce qui, comme nous l'avons déjà dit, leur fausse l'esprit, il faut exiger l'obéissance avant de lui expliquer pourquoi. Si, au contraire, vous lui donnez l'explication du commandement avant d'avoir obtenu son exécution, comme il sera tenté d'éluder le commandement, l'amour-propre s'en mêlera; il ne voudra pas avoir tort : il sera obligé de chercher de mauvaises raisons; il s'en forgera tout un arsenal. Si, au contraire, vous avez commencé par faire exécuter le commandement, comme il n'a plus d'intérêt à l'éluder ni à contester, il sera bon de lui expliquer votre motif, parce qu'alors il vous comprendra; mais souvenez-vous bien qu'il faut que ce soit après seulement, et qu'il importe de ne le laisser jamais incidenter.

Il est encore une vanité de l'esprit qui a des suites bien fâcheuses, c'est celle qui s'exerce sur les choses de la religion, qui fait qu'on en décide sans les comprendre; on se forme ainsi souvent une incrédulité factice; on attaque quelques coutumes religieuses, certaines pratiques pieuses, que l'on ne comprend pas et qu'on taxe bien légèrement de minuties. D'abord il faut reconnaître

que ces pratiques ne sont imposées à personne, que personne n'est obligé à se faire recevoir dans ces confréries, dans ces associations pieuses; elles peuvent être bonnes pour certaines âmes, qui y trouvent de la consolation ou un encouragement à la piété, et qui ont besoin de ces dévotions matérielles; mais il ne faut pas, parce qu'on ne les conçoit pas, condamner, comme on le fait ordinairement, ces dévotions populaires; et cela presque toujours à table en présence d'enfants, de domestiques, qui, ne sachant pas discerner ce qui est conseil dans la religion, et vous entendant parler avec un tel mépris de certaines pratiques, reçoivent ainsi des impressions défavorables de la religion. Il y aurait orgueil de notre part à aller demander au militaire compte des règlements qu'il établit dans son régiment; laissons donc aux ecclésiastiques le droit de juger les dévotions particulières, approuvées, autorisées, ou tolérées par l'Église, et dont l'utilité peut être grande pour beaucoup de personnes.

Après la vanité de l'esprit vient celle de la figure, qui s'applaudit des formes extérieures qu'elle possède ou croit posséder; car ces formes extérieures qui caractérisent la beauté sont peu communes; tout le monde ne possède pas ces avantages, et cependant chacun y prétend plus *ou moins, et* cherche à les faire valoir.

Cette prétention à la beauté, qui semblerait ne devoir appartenir qu'au sexe faible, qui en tire ses plus grands avantages, appartient bien autant à l'autre moitié du genre humain; car combien d'hommes *sont femmes en ce point!* Ainsi ce que j'ai à dire ne s'adresse pas seulement à un sexe, mais aux deux. Les dons de la figure sont certainement un grand avantage, presque égal à ceux de l'esprit; car nous nous laissons tous prendre par la forme extérieure; elle prévient favorablement : c'est ce qui explique l'influence prodigieuse qu'elle peut avoir; mais elle est sujette aussi à beaucoup d'inconvénients, car on la fait presque toujours tourner au détriment des âmes, ce qui a porté certains moralistes à dire que la beauté était un présent bien funeste.

Premier inconvénient : la coquetterie, qui est le désir de plaire mis en action. On se trouve bien, on aime à être remarqué : en cela on n'est pas toujours coupable; le crime n'est pas de trouver au fond de son cœur le désir de plaire : renfermé dans de justes bornes, il peut porter au bien; mais c'est l'abus qui en est coupable. A vingt-sept ou trente ans, quand la pudeur commence à s'affaiblir, si l'on n'a plus pour son mari qu'une froide estime, on cherchera ailleurs ces satisfactions d'amour-propre qu'on ne trouve plus chez soi; il faudra contenter le besoin de plaire,

on voudra être courtisée, on le sera; le pas est glissant: ne finira-t-on pas par tomber? Voilà pourtant où la coquetterie peut entraîner. On me dira peut-être : « Si vous saviez le peu d'affection « que je rencontre dans celui à qui je suis unie ! » — Femme légère, en méritez-vous davantage? prenez-vous les moyens de vous gagner le cœur de votre mari, de rendre votre position meilleure? Il faudra rencontrer ce que vous cherchez : une consolation; et elle vous perdra, vous tomberez dans l'abîme. « Mais, me direz-« vous, je ne connais personne. » Prenez garde, quelqu'un vous rencontrera. Cependant, je le veux bien, vous êtes encore pure et vous continuerez de l'être; mais faut-il donc paraître coupable? Et la jalousie qui dévorera ce mari! y pensez-vous? Dans l'autre sexe ce désir de plaire produit des inconvénients encore plus fâcheux. Que dire aux hommes? Ils exigent de la part de leurs femmes une scrupuleuse fidélité : ils font bien, c'est leur devoir; mais ne doivent-ils pas se reprocher leur oubli, leur négligence, leur abandon à l'égard de celles qu'ils devraient chérir? Voilà donc le partage de ces pauvres épouses, si bonnes, si dévouées, si malheureuses! Et quand dans le monde on montrera une admirable prévenance, quand cette pauvre femme verra de grands yeux, qui ne la regardent même

pas, se porter sur une autre, son cœur ne sera-t-il pas percé d'un trait cruel? Ce sexe, par la raison qu'il est plus faible, est plus porté à la vengeance; et s'il vient à avoir des torts à son tour, n'aura-t-on pas de violents reproches à se faire? Voilà un sujet bien triste, bien grave; mais ces tableaux sont-ils chargés? Et cependant ces avantages extérieurs, dont on fait un si mauvais usage, pourraient être un secret de bonheur dans un ménage, un moyen d'en entretenir l'affection.

Le deuxième inconvénient de la vanité de la figure, c'est l'amour de la parure, inconvénient des plus graves. Ce soin excessif de son corps dispose à la frivolité de l'esprit. N'avez-vous pas rencontré souvent, comme moi, des mannequins de toilette? Et, dites-moi, leur avez-vous trouvé beaucoup de sens? Que sont les pensées, les discours de tels êtres? Sortez-les de la futilité, vous n'en saurez rien tirer.

Troisième inconvénient : l'amour de la mode, qui affaiblit la pudeur. Il n'est pas encore très-loin de nous ce temps de saturnales où les modes étaient si horriblement indécentes : on me dira que c'était un temps de désordre et d'anarchie, je le veux bien; eh bien, dans celui où nous vivons, les modes n'attaquent-elles pas encore souvent la pudeur? Je ne fréquente pas les assemblées mondaines, mais je suis obligé, par les révélations

que je reçois, de blâmer quelquefois la toilette. Que me répond-on? « Mon père, je fais comme « les autres. » Au temps de la jeunesse, où la pudeur est encore si assurée, on croit qu'il y a moins d'inconvénients, parce qu'alors il faut pour l'attaquer lui porter de robustes coups; mais attendez, et vous verrez les ravages que l'amour de la mode peut faire.

Le dernier inconvénient de la coquetterie, c'est qu'on ne peut pas rester chez soi : il faut se faire admirer, il faut montrer cette parure d'un nouveau goût, il faut étaler cette étoffe brillante. On néglige ainsi ses devoirs, le soin de sa maison, l'éducation de ses enfants; ils deviendront ce qu'ils pourront; les domestiques feront ce qu'il leur plaira, le mari en pensera ce qu'il voudra. On accuse la religion de sévérité; mais, dites-moi, quand elle fait un devoir à ses ministres de donner de tels avis, de reprendre de tels désordres, a-t-elle tort? et n'est-elle pas la bienfaitrice du genre humain?

Nous avons dit que les mères, par l'éducation qu'elles donnaient à leurs enfants, leur faussaient souvent le jugement; nous avons bien lieu de déplorer aussi le goût de la coquetterie, qu'elles semblent se plaire à développer en eux. Oui, la plupart du temps, c'est la mère qui l'inspire à sa fille. « Que tu es charmante! lui dit-elle, quelle

« jolie petite créature ! » L'enfant entend à peine, et comprend déjà cela. A-t-on une récompense à donner, ce sera un objet de parure, on le lui promettra un mois d'avance; et puis quand on la trouvera jolie avec cet ajustement, on ne le lui dira peut-être pas, mais on se complaira à la regarder; et l'enfant, dès qu'elle sera seule, ne manquera pas de s'admirer devant une glace : c'est ainsi que le goût de la coquetterie s'insinuera; il deviendra excessif. A dix-sept ans cette mère la reprendra peut-être avec sévérité, et elle ne pensera pas que c'est elle qui l'a provoquée. N'est-ce pas, je vous le demande, la manière dont on élève les enfants?

Il est des vérités qui répugnent à dire, qui soulèvent le cœur, il faut pourtant bien les aborder; mais combien de mères injustes par ce sentiment de vanité ! L'enfant qui flattera leur amour-propre par un physique agréable sera l'objet de toute leur affection, sera l'enfant gâté, et l'autre, qui manquera de ces formes extérieures, sera sans cesse repris, rudoyé.

Nous avons vu la vanité de l'esprit, la vanité de la figure, voyons maintenant la vanité de la naissance. Y a-t-il là, je vous le demande, de quoi se prévaloir? N'est-ce pas l'effet du hasard qui vous a fait naître dans telle classe plutôt que dans telle *autre, ou plutôt* une disposition provi-

dentielle, à laquelle vous n'avez eu aucune part? Au temps où nous vivons on a beaucoup parlé d'égalité sans pouvoir jamais l'établir. L'inégalité des conditions est une nécessité de la société; on aura beau faire, elle existera toujours. De nos jours on a trop attaqué la noblesse, on a tout ébranlé, tout bouleversé; eh bien! qu'a-t-on amené?... Ce qu'on appelle l'orgueil des castes subsiste toujours; à l'aristocratie de la naissance a succédé l'aristocratie de l'argent: Dieu veuille que nous n'en venions pas à celle du vice!... On a pu secouer d'anciens préjugés, on n'a pas pu empêcher cette sorte de respect qu'inspire un beau nom. Le libéralisme peut s'établir en principe plus qu'en réalité. Quoi qu'on fasse, un beau nom sera toujours un moyen d'influence profonde. Mais nous parlons au chrétien, et nous lui demandons ce qu'il a fait pour naître dans une condition élevée, quel mérite il a eu en cela? S'il s'en applaudit, quelle est sa folie et son ingratitude envers Dieu! Vous l'aviez ce moyen d'influence profonde, qu'en avez-vous fait? Ces avantages que Dieu vous a donnés ont-ils été pour vous des moyens d'exemples de vertu, ou de scandale? Voilà ce que doit se demander le chrétien. Je le sais, cet examen n'est pas fait pour flatter l'orgueil; mais Dieu demandera compte un jour de tous les biens qu'il a répartis. Avez-vous compris, grands du monde,

quelle doit être votre mission ? Avez-vous compris à quoi le rang que vous occupez vous oblige, quelle responsabilité pèse sur vous? Quel mal avez-vous peut-être fait, et quel bien auriez-vous pu faire !..... Celui qui pouvait par ses exemples propager le bien a peut-être étendu le mal.

Ici, dans la capitale, vous vous perdez plus ou moins au milieu de la foule ; mais à la campagne c'est bien différent : là vous êtes en vue de tous, comme un fanal; il ne se fait rien au château qui ne soit su du village et des alentours. Vos domestiques, qui vous observent, rendent compte de tout. Quel moyen d'influence ! pesez-en l'immense responsabilité..... Nous ne vous demandons pas compte de vos actions, mais Dieu vous le demandera un jour comme au serviteur de l'Évangile: *Rendez-moi compte de votre administration.*

Usons donc dignement des avantages de l'esprit, de la beauté, de la naissance, que nous avons reçus de Dieu, non pour nous en prévaloir par un sentiment d'orgueil, mais pour faire tourner ces dons à la gloire de Dieu, à notre sanctification et à celle de nos frères ; car, persuadons-le-nous bien, ce n'est que pour cela que Dieu nous les a accordés

---

ORGUEIL.

VANITÉ, OSTENTATION.

Mercredi de la 4e semaine. — 12 MARS 1834.

Revenons à la vanité de la naissance, sur laquelle il est encore plusieurs choses utiles à dire.

Il faut, comme nous en sommes convenus, l'inégalité dans les conditions : elle est dans les vues de Dieu; c'est un point de morale politique mal compris de nos jours. Le grand doit protection au petit, le fort au faible : tout est admirablement lié par la religion dans l'univers, comme par une seule chaîne dont les anneaux s'entrelacent.

Le premier inconvénient de la vanité de la naissance est la hauteur et la fierté qui en résultent. L'homme d'un haut rang devrait voir, je ne dis pas des égaux, il n'en a guère, mais des frères dans tous ceux qui l'entourent. Cette idée, si simple cependant, n'a malheureusement pas encore germé dans les cœurs. On se croit au-dessus des autres; de là une sorte de mépris avec lequel on les traite. Comment reçoit-on leurs services?

services payés, je le veux bien ; mais est-ce tout qu'un salaire? Ne doit-on pas aussi être le protecteur de ceux que l'on emploie, de ceux au-dessus desquels la Providence nous a placés? Entre-t-on dans le détail de ce qui peut les intéresser, les soulager, les améliorer? J'aime à rendre justice, je sais que ce devoir en général est mieux rempli à présent; toutefois, s'il se rencontre des femmes disposées à visiter le pauvre, à s'occuper de son bien-être, ne se rencontre-t-il pas aussi bien souvent des maris auxquels cela déplaît, et qui les en empêchent? Et cependant quel bien cela ne produirait-il pas!

Nous avons traversé des temps très-fâcheux : les familles distinguées ont-elles fait ce qu'elles devaient faire? On a beaucoup gémi, on a déploré les malheurs des temps. Il est facile de gémir; mais a-t-on cherché à remédier au mal? Chacun a-t-il agi dans sa sphère comme il le devait? Tant d'ouvriers, tant de gens que l'on emploie, sur lesquels on pouvait, dans leur intérêt, exercer une si heureuse influence! Accusons un peu moins notre temps, et accusons-nous un peu plus nous-mêmes.

Les hautes classes ont mal compris leur mission; elles ont trop renoncé aux avantages de leur position; elles se sont trop abaissées, elles ont trop *oublié qu'elles* devaient l'exemple. Je

ne veux pas trop gémir sur ces fautes; mais quels graves reproches n'a-t-on pas à se faire! Dans les hautes conditions, prenait-on seulement la peine de ne pas être trop scandaleux; non-seulement les hommes devant ceux qui les servaient, et qu'ils initiaient à leurs désordres, mais les femmes à l'égard de leurs femmes de chambre, devenues confidentes de leur inconduite? Et ces confidences répétées, quel ravage ne devaient-elles pas produire sur l'innocence de ces jeunes filles! On me dira que si malheureusement ces désordres existaient dans les hautes classes avant la révolution, elles en ont été bien cruellement les premières victimes; mais de nos jours la jeune noblesse ne vient-elle pas de descendre beaucoup trop bas (je dis jeune)? et n'a-t-on pas vu figurer avec elle des gens dont l'âge devait être un préservatif? Et ce sexe, décent par caractère, qui s'est oublié jusqu'à circuler sur les planches foulées par ces viles créatures! vous m'entendez!... Que faisaient vos domestiques pendant ce temps? ils attendaient à la porte..... En est-il beaucoup dans la haute société qui n'aient lieu de se frapper la poitrine en déplorant les égarements de ces derniers jours; et cela, à la vue de tant de maux qui menacent la société! Je me plais à croire que les personnes qui sont ici ne sont pas du nombre de celles qui ont participé à ces

plaisirs effrénés, dans ces bals, tristement célèbres, où l'on ne trouve qu'une corruption de bas étage, des scandales de chétif aloi; mais combien de personnes plus âgées ont à se faire le reproche d'avoir autorisé le mal, de s'être bornées à trouver *étrange*, d'avoir lâchement souri au récit de ce qui s'était passé, et cela pendant cinq semaines [1]!...

Si les femmes avaient mieux compris leur mission, si elles comprenaient mieux qu'elles pourraient être, si elles voulaient, un grand moyen de régénération, que leur conduite serait différente! Chacun de nous est plus ou moins coupable. On dit qu'on n'aurait pas pu empêcher; mais si vous ne vous étiez pas bornés à rire, aurait-on osé se vanter devant vous de tels égarements? Par entraînement de jeunesse, ou par lâcheté d'un âge plus avancé, chacun vient donner son coup d'ébranlement à l'ordre social, et personne

[1] Pour ne pas trop accabler quelques personnes qui, ayant été à ces bals, pouvaient se trouver à cette conférence, le prédicateur a un peu plus généralisé ce scandale donné malheureusement, cette année-là, par quelques personnes appartenant à la haute société, qui ont été vues non-seulement au bal de l'Opéra, mais encore dans des réunions subalternes des Variétés. On a cru devoir conserver ces paroles d'anathème prononcées par un homme d'ailleurs si tolérant, quoiqu'elles n'eussent trait qu'à un fait du moment, afin qu'elles restassent comme une protestation *contre un pareil* scandale, si jamais on était *tenté de le renouveler.*

ne dit rien !..... Je vous le demande, au nom du christianisme, au nom de la société, soyons franchement chrétiens ; flétrissons le vice par notre blâme, et ne l'autorisons pas par notre faiblesse et nos timides ménagements.

Nous avons vu la première manifestation de l'orgueil, la vanité : vanité de l'esprit, de la figure, de la naissance ; passons à la seconde manifestation de l'orgueil, l'ostentation, qui est l'affectation de faire voir le bien et les talents que l'on possède ou que l'on croit posséder. Ce n'est pas le désir d'édifier nos frères qui porte quelquefois à manifester les dons que nous avons reçus de Dieu ; les trop cacher serait souvent manquer à la reconnaissance envers lui, et l'ingratitude est un vice du cœur. L'ostentation est ce sentiment qui exclut, au contraire, la reconnaissance, en nous attribuant à nous-même les dons de Dieu. Ce sentiment fait qu'on s'en vante.

Le premier inconvénient de l'ostentation est de parler de soi avantageusement. Qui de nous ne parle de soi avec une sorte de complaisance ? Si nous ne le faisons pas maladroitement, comme certaines personnes qui ont toujours le *moi* à la bouche : *moi* je fais ceci, *moi* je dis cela, notre ostentation, pour être plus adroite, pour manier *plus* habituellement la circonlocution, en est-elle *moins* coupable, et le sentiment n'en est-il pas

toujours le même? Ne nous laissons-nous pas tous aller à une foule de petites ostentations? On emploie les ouvriers les plus habiles, on n'aime que les choses de bon goût, on s'applaudit de sa fortune, de ses talents, de ses ajustements.

Deuxième inconvénient : blesser nos frères. Malgré tout l'esprit, toute l'adresse qu'on peut y mettre, quand on se vante, on choque facilement les autres; puis, pour se grandir, ne faut-il pas les rabaisser? Alors, de la jactance on passe facilement à l'injustice.

Il y a de la jactance des talents ou des qualités dont on se vante, il y a aussi jactance des bonnes œuvres : *Celui qui fait ses bonnes œuvres pour être vu des hommes a déjà reçu sa récompense*, a dit Jésus-Christ. Dans ce temps, où l'on a tout renversé, et où l'exemple peut avoir tant d'influence, il ne faudrait pas, par une humilité mal entendue, cacher toutes ses bonnes œuvres. Les personnes qui, par leur position, sont plus en vue doivent l'édification aux autres; il faut donc savoir concilier ce qu'on doit faire comme membre de la société avec ce qu'on doit faire comme chrétien. Soyons humbles en donnant, mais ne cachons pas trop notre lampe sous le boisseau. Il est important que l'on sache, que l'on voie que les *hautes classes*, contre lesquelles on a cherché

à s'insurger, sont en général nobles, généreuses, charitables.

Troisième sorte de jactance : jactance du vice. Elle est malheureusement trop commune, et les conséquences en sont affreuses : elles portent au mal par l'exemple; puis elles moissonnent des réputations. Quelle impression de certains discours ne doivent-ils pas produire? Ce vieillard qui se vante de succès qu'il ne peut plus obtenir; cette femme qui fut si coupable, et qui fait à de jeunes amies la triste confidence de ses torts, n'enseignent-ils pas ainsi la route du vice? du moins ils familiarisent avec elle. Cette jactance, on la conçoit à peine, et cependant est-il rare de la rencontrer? Cette femme avait été légère, elle avait été faible, et vos indiscrétions l'ont perdue; c'est pour vous qu'elle a été prête à oublier ses devoirs, et vous avez eu la faiblesse de vous en vanter, vous avez à jamais désuni ce ménage! Et ces tours de collége qu'on raconte si complaisamment, et cela devant des enfants qui sont tout oreilles! Ils ne comprennent peut-être pas; mais ils chercheront à comprendre, ils se feront expliquer par d'autres. Rappelez-vous ce que vous étiez à leur âge. Et vous, pères, et vous, maîtres, vous ne tremblez pas! Avec quelle légèreté on *s'exprime* dans les salons, et dans les salles à *manger* surtout! Combien de mères s'observent

peu sur ce qu'elles disent devant leurs enfants, ou sur ce qu'elles les exposent à entendre. « Mes « enfants, disent-elles, ne m'ont jamais quittée. » Et c'est justement pour cela qu'ils en savent beaucoup trop.

Troisième inconvénient de l'ostentation : le faste et le luxe. Définir ce qui dans certaines positions serait faste et luxe, et dans d'autres seulement convenance, est une question délicate, ardue même, et pour laquelle il faudrait entrer pour ainsi dire dans le détail de chacune des conditions de la vie. Il faut cependant savoir allier les convenances de la société avec les devoirs de chrétien. Il faut remonter à ce premier principe de l'inégalité des conditions, établie par Dieu même. Il faut des riches, il faut des pauvres. La religion n'a point fait la loi agraire, mais elle mène indirectement à un meilleur résultat, en imposant au riche l'obligation de soulager le pauvre. Elle lui dit que les biens dont il jouit ne lui sont que prêtés, qu'il n'en est que le dépositaire : et la preuve, c'est qu'il n'en emportera pas plus de ce monde que le pauvre, qui comme lui y est arrivé nu. Il est obligé de regarder autour de lui pour voir celui qui souffre et qu'il peut soulager. Sans cette obligation imposée au riche, Dieu ne serait pas juste dans sa répartition des biens de *ce monde*, puisqu'il aurait tout donné

aux uns et rien aux autres. Les grandes fortunes doivent faire travailler; les riches doivent dépenser, en se rappelant qu'ils rendront compte à Dieu, et un compte bien sévère, de l'emploi de leur fortune.

Je vous ai dit aujourd'hui, mes frères, des vérités bien amères, mais je puis vous assurer que l'amertume n'est pas dans mon cœur. J'ai dû vous dire ces choses; sans quoi, j'aurais ressemblé au *chien muet* dont parle l'Écriture. Je ne veux pas vous décourager; je veux vous exhorter à revenir sincèrement au Seigneur. S'il se trouvait ici des personnes qui eussent la crainte d'avoir entraîné des âmes dans les sentiers de la perdition, qu'elles cherchent à en ramener d'autres à la vertu; afin que si au jour du jugement ces âmes qu'elles ont perdues sont accusatrices pour elles, elles puissent dire : « Oui, Seigneur, « voilà les âmes que j'ai perdues, mais miséri- « corde, voici aussi celles que j'ai sauvées. »

ORGUEIL.

SUR LE JUBILÉ.

Si vous avez en partage les biens de la terre, n'y attachez pas votre cœur.

Lundi de la Passion. — 18 MARS 1834.

Ce doit être la règle de notre vie de se détacher entièrement des biens de ce monde et savoir en user selon les desseins de la Providence. Il ne faut pas pousser jusqu'à l'exagération ce détachement des biens de la terre, et pour cela ne pas s'en rapporter tout à fait à certains livres de piété, qui pour la plupart, composés par des religieux dont la vie n'était qu'un dépouillement de ces biens, prescrivent plutôt des règles pour s'en passer, que pour en user avec un sage tempérament.

Il est, comme nous l'avons dit, dans l'ordre de la Providence que l'opulence du riche serve au bien du pauvre. Il faut que le riche vive selon sa fortune, qu'il ne thésaurise pas, et qu'il dépense pour fournir du travail à la classe ouvrière. On aura *beau déclamer* tant qu'on voudra contre

les riches, soutenir la classe qui ne possède pas contre celle qui possède : il y aura toujours des riches et des pauvres, les uns sont nécessaires aux autres. Comme Dieu n'a pas réparti également ses dons intellectuels, puisque les uns sont plus abondamment pourvus d'esprit ou de mémoire que les autres ; que les uns possèdent la beauté, d'autres la taille : il a mis la même inégalité dans les dons de la fortune. Laissons crier contre l'inégalité des biens de ce monde : pour nous, qui sommes chrétiens, admettons cette inégalité comme Dieu l'a établie, et regardons-la comme un moyen de sanctification pour tous : le riche se sanctifiant en usant modérément de ses biens, et venant au secours du pauvre ; le pauvre se sanctifiant par sa soumission à la Providence, en acceptant le travail comme une nécessité de sa position. Mais est-ce ainsi qu'on entre dans les vues de la Providence? Hélas, non! la plupart du temps les uns s'enorgueillissent de leur fortune, les autres murmurent de leur pauvreté.

Tirons de ce principe, que nous venons de poser, deux conséquences. La première est la nécessité pour chacun de vivre selon le rang où Dieu l'a placé. En vain dira-t-on que le chrétien doit rejeter tout ce qui tient au luxe, vivre de privations : non ; il peut vivre avec une sorte de luxe s'il est riche ; il doit s'humilier au fond de son

âme, reconnaître devant Dieu qu'il ne vaut pas mieux qu'un autre, et moins s'il ne vit pas mieux; mais il ne doit pas, par un esprit de détachement mal entendu, se restreindre trop. S'il se refusait à ce qu'exige sa fortune, il en résulterait des inconvénients fâcheux pour la société : alors l'argent ne serait plus en circulation, alors l'ouvrier serait sans ouvrage. Il faut se pénétrer de cette idée; elle est sage, elle est dans l'intérêt général, et propre à lever le scrupule de certaines personnes pieuses, qui croiraient ne rien devoir dépenser. Ce principe est bon aussi pour combattre la cupidité, ce désir d'amasser, qui se cache souvent sous l'apparence d'une sage économie. Tandis que les espèces dorment, entassées les unes sur les autres, elles ne sont utiles à personne : et combien souffrent de cette stagnation! Celui qui a et qui ne dépense pas est donc coupable de ne pas répandre dans le sein des pauvres une partie des biens que le ciel lui a accordés. Il faut dépenser non-seulement par charité, mais aussi pour ce bon motif.

Seconde conséquence : En reconnaissant le besoin du luxe, nécessaire à la société, il ne faut pas cependant aller trop loin, soit en s'accordant trop de sensualité, soit en dépensant trop. Il faut se conduire d'après les vues de la Providence, riches et pauvres; les riches, se considérant comme

ses économes, doivent penser qu'il y a autour d'eux des orphelins, des infirmes, des malades, des nécessiteux; les pauvres, qu'ils doivent (du moins ceux qui le peuvent) s'aider par le travail, et ne pas se révolter contre l'opulence du riche, qui leur en fournit. Le riche doit satisfaire au besoin du luxe, dans l'intérêt de celui qui peut travailler, et auquel il fournit de l'ouvrage; mais, dans l'intérêt de celui qui ne peut pas travailler, il faut qu'il ne dépense pas tout son superflu, afin qu'il lui reste de quoi exercer la charité.

Il ne faut pas se refuser aux dépenses convenables à son rang; il ne faut pas non plus prendre les satisfactions de l'orgueil ou de la sensualité pour des dépenses convenables. Évitons les illusions qui portent au luxe, et celles de la cupidité qui veut entasser. Que chacun à cet égard se règle sur sa position.

Saint Charles Borromée, dont le langage ne peut être suspect, indique plusieurs manières de pécher en satisfaisant au besoin du luxe.

Premièrement, en manquant soi-même ou en faisant manquer les autres aux préceptes de la religion. C'est ce qui arrive lorsque, pour avoir un objet de luxe, tel jour, à tel moment, on force l'ouvrier à travailler un jour de dimanche ou de fête. Souvent on presse, on exige impérieusement, on menace un ouvrier de le quitter. Cela

l chrétien, je vous le demande? N'est-ce pas
te ce pauvre homme, qui a besoin de ga-
, dans un cruel combat entre sa conscience,
ui dit de ne pas vous satisfaire, et la néces-
le gagner son existence et celle de sa famille?
ien, on ne s'en fait souvent aucun scrupule;
ne y pense-t-on, et l'on ne s'en accuse presque
is. Voilà donc une manière de porter les
s, ou soi-même, à transgresser la loi du Sei-
r par suite du luxe.

uxièmement, en manquant à la justice, ce
rrive de plusieurs manières. D'abord en sa-
nt l'avenir au présent, lorsque, dépensant
dans un temps, on est gêné ensuite, et hors
t de fournir aux dépenses nécessaires pour
u pour les siens. Il faut bien se pénétrer de
levoirs envers sa famille. Ces enfants n'ont
lemandé à naître; ils sont nés, il faut leur
er un sort, une existence, fournir à leurs
ns. Le premier est l'éducation, il faut leur
nner une *conforme* à leur position; j'appuie
e mot, parce qu'on doit sentir combien sont
ables les parents qui ne pensent pas à don-
le l'éducation à leurs enfants, et ceux qui
en donnent une trop au-dessus de leur état,
ngeant pas à leur laisser des moyens d'exis-
analogues à cette éducation.

luxe fait pécher contre la justice, lors-

que, ayant trop dépensé une année, on a contracté des dettes qu'on ne peut pas payer. On a fait travailler des ouvriers, on leur fait attendre leur payement, on oublie qu'on leur doit. Leurs mémoires, qu'on dédaigne avec tant d'insouciance, restent là sans être acquittés. Cependant cet ouvrier a besoin d'argent; que fera-t-il? Nous nous plaignons des classes inférieures, mais ne sommes-nous pas souvent bien coupables envers elles? Cet homme était arrivé pur de sa province; il était probe, et serait resté tel; vous le remettez pour son payement à l'année prochaine; il faut qu'il vive cependant : ne sera-t-il pas tenté de vendre plus cher qu'il ne le doit, ou de frauder sur sa marchandise? Il ne les a plus, ces principes de probité qu'il avait, et vous avez contribué à les lui faire perdre. On dit à cela! « Je ne suis pas le seul, je « ne puis pas empêcher le mal. » Mais du moins ne soyons pas du nombre de ceux qui le commettent ou le font commettre.

Le luxe fait manquer à la justice la femme qui abuse de l'influence qu'elle a sur son mari, au lieu de s'en servir dans l'intérêt de sa famille, lorsqu'elle le porte à faire des dépenses trop fortes pour sa position; et c'est ce qui arrive souvent au commencement d'un ménage, lorsque le mari ne sait rien refuser à sa femme. Combien de beaux noms, de belles fortunes qui ont croulé, et dont

la ruine n'a pas eu d'autre cause que l'entraînement aux désirs de cette femme, contre laquelle la raison d'un mari s'est trouvée trop faible ! Combien d'hommes ne craignent pas, en s'embarquant dans de folles entreprises, souvent par un motif d'amour-propre, de compromettre la fortune de leurs enfants, la dot de celle qui avait remis ses intérêts entre leurs mains; manquant ainsi à la famille qui les leur avait confiés, à celle qu'ils devaient protéger ! Faut-il porter nos regards bien loin pour trouver des exemples de ce criminel abus ?

Troisièmement, on manque à la charité en outre-passant les besoins du luxe, et l'on y manque en plusieurs manières. Le luxe est contraire à la charité par l'exemple qu'il donne. Vous êtes à la campagne ; des voisins vous entourent; ils ne sont pas aussi riches que vous; vous les invitez, ils voudront vous recevoir aussi. Vous avez eu tort d'étaler un luxe qu'ils chercheront à imiter, et qui les portera à des dépenses au-dessus de leur fortune; vous ne leur avez rien pris dans leur poche, vous n'avez pas manqué à la justice, mais vous les avez portés à sortir de leur position pour n'être pas humiliés par l'étalage que vous avez fait de votre fortune : vous voyez qu'il y a là manque de charité, et que quelquefois elle oblige à supprimer un peu de son luxe. Le luxe est sur-

tout contraire à la charité, lorsque, s'y étant livré, on n'a plus assez pour subvenir aux besoins du pauvre, devenus de plus en plus impérieux. Conservez donc pour pouvoir donner. Et puis, rappelez-vous qu'il ne suffit pas de donner de l'argent et de le jeter, pour ainsi dire; il faut en le donnant penser aux besoins de l'âme. Ce serait un moyen puissant d'améliorer cette classe inférieure, qu'on accuse beaucoup trop, et dont on ne s'occupe pas assez. Il semble souvent, à la manière dont on donne, qu'on veuille se débarrasser de la charité. Je dis *on donne;* mais donne-t-on toujours ce qu'on devrait donner?... Vous le voyez, le besoin du luxe est souvent une opposition à l'aumône. Nous voulons bien donner un peu, mais voulons-nous donner assez? Il faut aider celui qui ne peut pas travailler; et il en est beaucoup qui sont dans ce cas, ou par manque d'ouvrage, ou par défaut de force. Donner à celui qui ne peut pas travailler! Je me sers de cette expression, parce que beaucoup de personnes, entraînées par un sentiment de cupidité, abusent de ce prétexte, que le pauvre peut travailler, pour ne pas l'assister. Il en est beaucoup qui ne le peuvent pas; et il faut bien se souvenir que Jésus-Christ semble avoir voulu tout réduire dans la religion à ce précepte de la charité, quand il a dit: *Venez, les bénis de mon Père; j'ai eu faim, et vous*

m'avez donné à manger : j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire : j'étais nu, et vous m'avez revêtu; etc. Chacun doit peser ce qu'il a à faire à cet égard, selon sa position.

Il serait bon de faire encore quelques réflexions au sujet du luxe, qui va toujours croissant. Les besoins se multiplient ainsi, l'homme en a bien peu de réels, mais l'imagination lui en a créé beaucoup; c'est une plaie de la société : n'y aurait-il pas moyen d'y remédier? Chacun se réfugie à cet égard dans une déplorable inertie. « Je n'y « peux rien, » dit-on; et l'on se contente de cela. C'est une triste remarque qu'il faut cependant faire ici. De quoi sont peuplés les lieux de perdition qui font horreur? de pauvres filles attirées dans la capitale. Pourquoi y venaient-elles? parce qu'elles ont remarqué dans vos campagnes, autour de vous, des femmes de chambre élégantes, dont la mise les a éblouies. Elles ont désiré être aussi à Paris pour avoir de beaux ajustements : elles sont venues, elles n'ont pas rencontré ce qu'elles espéraient, elles n'ont pas trouvé de place, elles sont tombées dans la misère, et se sont précipitées dans le vice. Il y a dans les classes inférieures un désir effréné de se mettre au niveau des classes élevées; on veut rivaliser; et c'est un grand tort de beaucoup de maîtresses, de permettre que leurs femmes de chambre soient mi-

ses comme elles. Comme elles !..... Et souvent ne les voit-on pas plus élégantes que leurs maîtresses, tellement qu'on y serait trompé? Cet inconvénient arrive moins à l'égard des hommes, à cause de la livrée qu'on leur fait porter; mais pour les femmes, quel danger! Ne sait-on pas que l'amour de la parure développe bien d'autres défauts chez elles. Tous sont-ils exempts de fautes à cet égard? N'est-ce pas donner un consentement indirect aux maux de la société, que de ne pas s'opposer autant qu'il est en soi à ce déplacement des conditions? Pourquoi tant de misères? pourquoi tant de bouleversement? pourquoi tant de gens réellement malheureux, tant d'avocats sans cause, tant de médecins sans malades? C'est parce qu'un trop grand nombre est sorti de sa classe. Cette foule de jeunes gens qui sont venus étudier à Paris, retournés dans leur province, n'ont pas trouvé à y exercer leurs talents. Un état, un métier, leur aurait fourni d'honnêtes moyens d'existence; leur éducation s'est trouvée au-dessus de leur fortune : mécontents de leur sort, ils ont voulu le changer; ils ont soulevé les autres, ils troublent un pays, ils sont malheureux et font le malheur de la société. Mais, dira-t-on, qu'y faire? Se servir de ses moyens d'influence, de conseils du moins! si l'on ne peut en exercer d'autres. Dans vos campagnes, vous avez des fer-

miers, des chefs d'atelier; n'auriez-vous pas quelque droit à leur donner de bons avis, à les diriger dans le genre d'éducation qu'ils doivent donner à leurs enfants? Sans doute quelquefois vous rencontrerez un tel aveuglement, qu'on n'écoutera pas vos conseils, qu'on s'en méfiera, parce qu'on croira que vous les donnez dans votre propre intérêt, et que, par un sot orgueil, vous voulez réserver les sciences pour votre classe. Je suppose que vous soyez obligé d'y mettre des ménagements pour ne pas blesser l'orgueil : ne pourriez-vous pas alors faire donner ces conseils par d'autres, par d'anciens serviteurs, par exemple? Pour cela, il faut être attentif à ce qui se passe, observer, s'informer, non pour satisfaire une vaine curiosité ni fournir des aliments à la médisance, mais dans l'intérêt de la société, au bonheur de laquelle chacun doit veiller; car chacun est responsable devant Dieu du bien qu'il peut faire et qu'il ne fait pas. Mais il faut pour cela de la vigilance et un véritable amour du bien.

A l'égard des enfants, on a le tort aussi de leur donner des habitudes de luxe, de mollesse, qui les énervent et ne développent pas cette énergie qu'il serait bon de leur inspirer, et qui les aiderait à supporter les maux de la vie. On oublie qu'ils deviendront hommes, qu'ils seront assu-

jettis aux vicissitudes de ce monde; qu'un choc pour eux succédera à un autre choc; que deviendront-ils? Les temps malheureux d'une part, les passions de l'autre, que d'éléments de troubles! Il est donc bien important de ne pas satisfaire les goûts, les caprices d'un enfant; c'est lui préparer une foule de peines. Ne voit-on pas les trois quarts des hommes dégoûtés de la vie, mécontents de leur sort? Et pour beaucoup cela ne vient-il pas de la faiblesse avec laquelle ils ont été élevés? Jamais ils n'ont été contrariés. L'amour d'une bonne mère les a entourés dès leur enfance de si tendres soins! Tant qu'elle a été là, elle leur a épargné toute espèce de peine. Mais à des hommes formés par une telle éducation quelle énergie reste-t-il pour lutter contre les maux de la vie? C'est donc un devoir de faire apprécier aux enfants les inconvénients du luxe, et de savoir les accoutumer à quelques privations.

En trois mots, il faut faire un bon usage de ses richesses, dépenser selon son état, se permettre en luxe ce qui est convenable à sa position, et dans l'intérêt de la société; mais ne pas tomber dans l'usage immodéré des richesses, qui peut nous faire manquer aux préceptes du Seigneur, à la justice, et à la charité envers nos frères.

ORGUEIL.

AMBITION, PRÉSOMPTION.

Dieu résiste aux superbes et accorde sa grâce aux humbles.

Mercredi de la Passion. — 19 MARS 1834.

Nous avons médité dans la dernière instruction des sujets graves, nous avons été jusqu'au fond des consciences, nous avons plusieurs fois surpris la nature sur le fait, et nous avons trouvé bien des sujets de frapper notre poitrine à la vue de tant de fautes auxquelles nous nous sommes laissé entraîner. Nos intentions étaient pures, mais nous nous sommes crus plus forts que nous ne l'étions, et nous avons failli. Si cet examen de conscience que nous avons fait nous a révélé des fautes graves, ne nous décourageons pas cependant, relevons-nous, et évitons soigneusement d'en commettre de nouvelles.

L'ambition est la troisième manifestation de l'orgueil; elle est une passion déréglée pour les honneurs et les dignités, pour les biens de la

fortune aussi, car ils sont souvent un objet d'ambition.

L'ambition des honneurs et des dignités n'est peut-être pas très-commune parmi ceux qui sont ici; il est bon cependant de dire en passant que la religion, qui réprime cette passion qu'on appelle dans le monde la passion des grandes âmes, dont on fait une passion noble, a souvent été mal jugée à cet égard et accusée d'éteindre l'homme par l'humilité, dont elle lui fait un devoir. Non, la religion ne défend pas ce qui est noble, grand, généreux; seulement elle en dirige l'usage, et ne réprime l'ambition que dans ce qu'elle a de contraire au bonheur de la société et de l'homme en particulier.

Si nous considérons les ravages de l'ambition, si nous consultons l'histoire, nous verrons les maux qu'elle a causés; ses résultats sont affreux, ils ont dans tous les temps troublé la société, bouleversé les empires; et il ne faut pas aller bien loin pour justifier la raison qui flétrit l'ambition, car à quoi devons-nous les quarante années de révolution que nous venons d'essuyer? N'est-ce pas à l'ambition, que favorisent aussi peut-être nos formes électives de gouvernement? On veut s'élever à quelque prix que ce soit, et les ambitions trompées ébranleraient le monde entier pour être quelque chose. Ne serait-il pas

du devoir des chrétiens de rechercher dans leurs enfants quelles sont leurs dispositions, de leur faire voir les inconvénients de l'ambition, et cela dans l'intérêt du temps et de l'éternité? Car, même en ce monde, l'ambition fait le malheur de l'homme; elle dévore le cœur, elle lui fait voir ses rivaux de gloire comme autant d'ennemis; et dans l'intérieur des familles quels troubles n'excite-t-elle pas! On croit avoir tout fait pour ses enfants quand on s'est borné aux soins physiques, quand on a corrigé quelques défauts, la plupart du temps ceux qui sont incommodes, comme la turbulence, le défaut de soin, qui fait gâter des meubles ou des vêtements; mais leur former le cœur, leur inspirer des sentiments généreux, y pense-t-on, y fait-on seulement la moindre attention?

Une ambition peut-être plus générale est celle de la fortune. Certainement il est permis d'en désirer pour soi, pour ses enfants, et il n'y a point là de péché; mais quand ce désir est poussé trop loin, qu'il est immodéré, il devient coupable.

N'avons-nous pas bien souvent le tort de porter nos regards autour de nous, et, à la vue de ceux qui sont plus favorisés des dons de la fortune, de déplorer notre position? Nous ne savons pas jouir des avantages que nous avons, et nous regrettons ceux que nous ne possédons pas. Ce

défaut empoisonne des existences; et si nous savions nous contenter de ce que nous possédons, le sort même des moins riches d'entre nous, malgré tous ses inconvénients, toutes ses peines, ne serait-il pas encore, pour le plus grand nombre, un sujet d'envie? Et nous nous consumons en regrets inutiles!... Sachons régler nos cœurs, nos pensées, nos désirs; c'est un grand secret de piété, un grand secret de bonheur. Nous sommes ingrats envers la Providence; nous ne songeons pas aux biens qu'elle nous accorde, et nous murmurons de ceux que nous n'avons pas!...

La quatrième manifestation de l'orgueil est la présomption, qui est l'idée trop avantageuse que l'on a de ses propres talents, ou de ses forces physiques et morales, qui fait entreprendre plus qu'on ne peut exécuter; la présomption est bien générale, peut-être la plus générale des manifestations de l'orgueil, et c'est celle dont on pense le moins à s'accuser.

Certainement, il n'est pas défendu de s'apprécier à sa juste valeur, c'est même une occasion d'exercer sa reconnaissance envers Dieu; mais, par suite de cette haute opinion que l'on conçoit trop souvent de soi-même, il n'est pas rare de tomber, de faire de lourdes chutes. La présomption consiste dans l'excès, non pas dans la connaissance de ses talents ou de ses qualités. Il y a

la présomption de l'esprit, celle de la force, et aussi celle de la piété.

De l'esprit, chacun croit en avoir, comme nous l'avons dit; mais combien de fois on en abuse! N'est-ce pas déplorable, la présomption avec laquelle on se lance dans les discussions épineuses, et la facilité avec laquelle on les tranche! Combien d'hommes, se fiant sur une capacité plus qu'ordinaire, s'embarquent dans des spéculations hasardeuses, de manufactures, usines, que sais-je, moi! et compromettent ainsi l'existence de toute une famille! Combien de ruines venues de cette idée, qu'on est plein de moyens et qu'on peut tout entreprendre! On a une affaire embarrassée, on aurait besoin de conseils; mais on est tellement plein de son mérite, qu'on ne peut se persuader qu'un autre avis que le sien puisse être bon; on n'en demande pas même à un ami, et l'on ne craint pas de tout compromettre, fortune, conscience!

Si par présomption beaucoup de gens ne demandent pas de conseils, combien sont disposés à en donner! Ce ne serait quelquefois pas trop de toute la science des théologiens et des jurisconsultes pour décider tel ou tel point; une femme, qui n'a point étudié ces sciences, tranchera tout de suite la question. On verra bien ensuite qu'on s'est trompé. « Je n'y ai pas pensé, dit-on; on

« m'a consulté, j'ai répondu. » Pourquoi donc avez-vous décidé sans savoir? Vous voyez tous les jours des avocats, des casuistes embarrassés, et vous ne craignez pas de vous tromper. Vous avez été présomptueuse, vous n'avez pas voulu avouer que vous ne saviez pas, vous n'avez pas voulu reculer. Dieu ne vous en demandera-t-il pas compte? Vous avez compromis la justice, la charité; si vous ne saviez pas, alors il ne fallait pas parler.

On donne souvent aussi des conseils à des gens qui sont bien aises qu'on soit de leur avis, et l'on décide ainsi à la légère, et par une espèce de politesse. On n'est pas guidé par la vérité, on cède au désir de flatter, et l'on est coupable de s'être permis un conseil favorable aux passions. Puisqu'on vous demandait un avis, il fallait le donner, mais en toute vérité. Vous auriez pu faire naître de salutaires remords, et vous ne l'avez pas fait.

Et attend-on toujours qu'on consulte? Qui n'a rencontré de ces impitoyables donneurs de conseils qui dès qu'ils entendent parler d'une question difficile ont leur avis tout prêt. « Faites ce « que je vous dis. — Mais vous n'avez pas en- « tendu la question. — C'est égal, je la sais; allez « toujours, suivez mon conseil! » Sommes-nous *tous exempts* du défaut de nous croire capables

de juger de tout, de nos jours surtout où l'on sait tout! D'abord on sait la médecine (tout le monde en fait): chacun vous conseille son remède. Je sais que ce n'est pas bien grave, parce que chacun au fait n'en fait que ce qu'il veut; cependant on s'accoutume ainsi à se mêler de tout, à décider de tout. Si nous voulions poursuivre plus loin ce principe, nous ajouterions qu'il est certains cas où l'on est obligé à restitution; car si par suite de ces conseils on a fait tort à quelqu'un, ne doit-on pas en être responsable?

On a aussi de la présomption pour ses forces physiques, et c'est mal en certaines circonstances: donnons pour exemple les domestiques qui, voulant quelquefois porter de trop lourds fardeaux, risquent par là de se blesser: quand les maîtres s'en aperçoivent, c'est alors un devoir pour eux de les empêcher. Citons aussi ces jeunes gens qui, ne doutant de rien, font la bravade de monter des chevaux indomptables. Les femmes mêmes quelquefois n'ont-elles pas cette coupable imprudence?

S'exposer témérairement parce qu'on compte trop sur ses forces morales, c'est ce qui se rencontre bien plus fréquemment, et ce qui nous regarde peut-être tous. Nous portons en nous le germe de toutes les passions; et, malgré le sentiment de *notre faiblesse*, nous nous exposons,

nous allons au-devant des occasions de pécher, nous nous y précipitons.

Vous, jeunes gens, qui n'avez pas fait des études religieuses bien profondes (je ne vous le reproche pas, ce n'est pas votre faute), comment affrontez-vous, comme vous faites, le danger d'entendre tous les jours, dans les sociétés que vous fréquentez, déclamer contre la religion de vos pères? Êtes-vous assez fermes dans vos principes pour lutter contre de tels discours! *Quiconque s'expose au danger y périra*, a dit le Saint-Esprit. « Je combats, » dites-vous, mais avec quelles armes! Vous avez été au catéchisme, et vous avez appris très-superficiellement votre religion; et avec si peu de défense, pourquoi donc vous exposer? Vous êtes bien présomptueux.

Vous, vous n'avez pas la passion du jeu, mais on vous voit toujours autour d'une table de jeu; qu'y faites-vous? Vous aimez à contempler cet or; prenez garde, la soif du gain vous viendra; vous avez beau vous croire en garde, vous jouerez bientôt, et vous tomberez victime de votre présomption.

Nous dirons à cet homme plus âgé : « Vous « croyez être quitte des passions, mais l'indis- « crétion de vos regards va vous y exposer de « nouveau. Qui ne sait que l'empire de l'imagi- « nation succède à celui des sens? Prenez garde! »

Nous dirons à cette jeune femme : « Votre répu-
« tation est bonne, sans doute, mais le sera-t-elle
« longtemps? Pourquoi fréquentez-vous de jeu-
« nes femmes qui ne sont pas comme vous, dont
« la société peut vous être dangereuse? vous vou-
« lez donc que votre cœur soit de marbre? Puis
« la société ne remarquera-t-elle pas votre liaison
« avec ces jeunes femmes? Votre cœur est pur,
« Dieu le voit, c'est vrai; avec de semblables re-
« lations se conservera-t-il ainsi? Et les hommes,
« qu'en jugent-ils? »

A une autre nous dirons : « Le zèle du salut du
« prochain vous dévore, vous voulez gagner des
« âmes à Dieu; pensée sublime, sans doute : vous
« voulez convertir ce jeune homme; et pourquoi
« celui-là plutôt qu'un autre? — Il est de mes pa-
« rents, et il est si bon d'ailleurs? S'il était reli-
« gieux, il serait parfait. — A merveille; mais ne
« remarquera-t-on pas ses assiduités près de
« vous? N'est-il pas aussi d'autres dangers à
« craindre? Ce sentiment qui naît au fond de vo-
« tre cœur, et qu'il faudrait réprimer, deviendra
« peut-être bien funeste par la suite. En atten-
« dant pour cette conversion que vous entrepre-
« nez, vous négligez votre famille, vos devoirs,
« et ce mari, qu'il faudrait bien aussi convertir!...
« Faites-lui aimer la piété par votre douceur,
« *votre affabilité*, votre complaisance; son âme

« est bien aussi précieuse aux yeux de Dieu que « celle de ce parent, et elle doit vous être plus « chère. » Cette manie de conversion est-elle bien rare, dites-moi? Et combien de regrets, de remords, qui ont eu pour source ce zèle pieux, joint à cette malheureuse présomption!

Nous dirons à telle autre : « Pourquoi ces livres « perpétuellement entre vos mains, et cela à tout « âge! On vous en voit sans cesse entourée; vous « les dévorez, ces livres où les grandes passions « sont toujours présentées avec tant d'intérêt, « qu'on les croirait une source de bonheur. Vos « enfants, vos domestiques, vous les exposez à « tout instant à y jeter les yeux; et qu'y puise- « raient-ils, je vous le demande? Et vous-même, « à quoi vous exposez-vous en vous nourrissant « de semblables lectures? »

Suivons un peu la présomption dans la piété, et nous verrons combien souvent elle nous égare. A peine avons-nous entendu parler de perfection, que nous croyons qu'elle est notre partage. Nous avons remporté quelques victoires sur nous-même; l'orgueil s'en augmente, nous nous croyons bien fort; mais nous rencontrons souvent des défauts autour de nous, ils nous font faillir. Nous avions conçu de pieux desseins dans ce moment de ferveur; notre présomption nous avait empêché d'apercevoir les difficultés; la pre-

mière nous renverse. Nous voilà découragé, parce que nous avons été présomptueux. Nous ne combattons plus, parce que dans l'attaque nous avons été vaincu. Il en résulte de fâcheuses conséquences. On remarque les personnes qui font profession de piété (en général on est peu indulgent pour elles); on veut qu'elles aient toutes les qualités, toutes les vertus intérieures surtout; avec de la présomption, il est impossible de les avoir. On fait des chutes fréquentes, on en est étonné, mécontent; la mauvaise humeur s'empare du cœur. Parce qu'on a commencé à voir des torts, on en a d'autres; on devient un peu plus mauvais, parce qu'on l'a été, et l'on finit par être un objet de scandale pour ceux avec lesquels on passe sa vie. Nous n'avons pas intérêt à nous flatter ici : soyons de bonne foi, et convenons que la première cause de nos chutes a presque toujours été un désir présomptueux de perfection que nous ne pouvions encore atteindre.

Un inconvénient qu'il est important de signaler, c'est que nous prenons bien souvent pour de la contrition ce qui n'est que le dépit de nos fautes; et ce dépit est toujours la suite de la présomption.

Ne nous décourageons donc pas de ce que nous venons de voir. La nature humaine n'est pas belle, mais nous pouvons la rendre meilleure. Méfiance

de nous-même et confiance en Dieu, voilà ce qu'il nous faut pour y arriver.

Autant que nous le pouvons, nous tâchons de ramener à l'éducation toutes les questions qui peuvent y avoir rapport. Si nous nous apercevons que la nôtre n'a pas été telle qu'elle devait être, tâchons d'en procurer une meilleure à la génération qui s'élève. La présomption est un défaut bien commun chez les enfants ; ils ont une grande confiance en eux-mêmes, et ne doutent de rien ; ils n'ont pas l'expérience qui a diminué pour nous beaucoup des illusions de la présomption. Ce défaut leur est donc naturel, et malheureusement, au lieu de chercher à le combattre, on fait en général tout ce qu'il faut pour l'augmenter. Il est convenu dans la famille que tout ce que dit ou fait un enfant est admirable ; il parle de tout à tort et à travers. « Oh ! que tu es gentil ! » dit-on ; puis on l'embrasse. Voilà un petit être tout bouffi d'orgueil. L'amour paternel (maternel surtout) est là pour admirer ; les étrangers s'y joignent, et viennent aussi, sachant bien que cela vous fait plaisir, gâter vos enfants sous vos propres yeux. A quoi tout cela conduira-t-il ? A faire des êtres bien vains, bien pleins d'eux-mêmes. Quelquefois au contraire, toutefois c'est bien plus rare, on reprend trop un enfant. Parce qu'il est gauche, *maladroit, on le* lui dira sans cesse. Pourquoi ne

lui avez-vous pas donné l'adresse en partage? est-ce sa faute? En lui faisant ainsi de perpétuels reproches, vous lui inspirez une telle méfiance de lui-même (et cela dans un âge où les impressions restent), que toute sa vie il sera timide, irrésolu. Combien rencontre-t-on de gens qui ne savent jamais se décider d'eux-mêmes, qui sont sans cesse demandant des conseils à l'un et à l'autre, et, dans ce conflit d'avis différents, ne sachant pas en adopter un sage! Cela vient toujours d'un tort d'éducation. Il faut tâcher de ne pas faire des êtres présomptueux, mais il ne faut pas non plus les rendre trop méfiants d'eux-mêmes.

ORGUEIL.

HYPOCRISIE, DÉSOBÉISSANCE.

Celui qui s'élève sera abaissé.

Lundi saint. — 24 MARS 1834.

C'est là le formidable arrêt prononcé contre l'orgueilleux. Non-seulement il sera rejeté du royaume éternel, mais même ici-bas il rencontrera la peine de sa faute; car l'orgueil est un

mauvais conseiller, et Dieu permet presque toujours qu'il soit humilié en ce monde.

Nous ajouterons, au sujet de la présomption dans la piété, quelques réflexions sur la conduite de certaines personnes qui, prétendant se diriger elles-mêmes, se refusent à céder aux avis de ceux qui doivent les conseiller, et agissent seulement par l'impulsion de leur caractère ou de leurs caprices. De jeunes personnes, par exemple, croyant pouvoir tout faire, tout entreprendre, ne doutant de rien, s'exposent, par des austérités au-dessus de leurs forces, à altérér leur santé pour toute leur vie. La voix d'une mère sage, dont la tendresse s'alarme, devient inutile; on y met de l'entêtement; la santé est trop faible, et l'on compromet ainsi son existence. De cette disposition il résulte aussi des vœux téméraires, que l'on fait dans un âge où l'on croit tout possible. Ce tort est plus commun qu'on ne pense dans les jeunes gens. En général, il ne faut jamais faire un vœu, prendre un engagement quelconque, sans avoir consulté celui qui doit diriger la conscience; et, à cette occasion, nous dirons aux mères qu'elles ne cherchent pas assez à posséder la confiance de leurs filles, à pouvoir lire dans leur cœur.

Nous pouvons dire encore à des personnes plus âgées qui ont aussi de la présomption dans

eur piété, en se croyant plus de forces qu'elles n'en ont, en se chargeant d'œuvres qu'elles n'ont ni le temps ni la force d'accomplir sans nuire à eurs devoirs bien autrement essentiels : « Mais n'avez-vous pas une maison, un mari, des enfants? Pourquoi vous surcharger encore de cette bonne œuvre?... Vous vous croyez donc des forces surnaturelles? et pendant que vous allez les puiser pour cette œuvre, à laquelle vous n'êtes nullement obligée, votre maison est à la débandade, vos enfants sont négligés. Prenez garde de porter un jour la peine de vos bonnes œuvres mal entendues. »

La cinquième manifestation de l'orgueil est l'hypocrisie, qui est une attention continuelle de paraître meilleur qu'on ne l'est en effet. C'est un masque dont on se couvre, soit un masque de religion, soit un masque pour cacher ses vices. Prendre un masque de religion n'est pas trop le défaut de notre époque : ce n'est pas un moyen de parvenir en ce moment. Ce genre d'hypocrisie n'est pas fort à craindre; il ne se rencontre guère que de la part des domestiques pour se faire bien venir de leurs maîtres, ou de la part d'enfants qui espèrent cacher ainsi leurs torts à leurs parents. Du reste, nous avons vu que ceux qui ont tant crié, et le plus souvent sans raison, contre l'*hypocrisie religieuse*, avaient réellement l'hypo-

crisie du patriotisme et de la liberté, pour cacher l'ambition des places et la cupidité des richesses.

L'hypocrisie la plus commune, et celle dont nous ne sommes pas tout à fait exempts (ne nous en fâchons pas; si nous sommes de bonne foi avec nous-mêmes, nous en conviendrons), c'est celle de cacher nos vices sous une apparence de vertu; c'est de chercher à paraître meilleurs que nous ne sommes en effet. On fait en général plus d'attention à l'écorce qu'au fond. Sans doute, il est permis de désirer une bonne réputation, elle sert à l'édification de nos frères; mais ce à quoi il faut surtout s'appliquer, c'est à la mériter : c'est là un devoir essentiellement religieux, et malheureusement ce n'est pas toujours ce à quoi l'on tend. On se contente des apparences. Quel nom donner à cet homme si charmant, si aimable, si bienveillant dans la société? Il y supportera des ennuyeux qui l'assomment; il leur parlera avec douceur, avec bonté; il entendra mille choses piquantes, il n'y paraîtra rien : toujours même sérénité, même gaieté, même amabilité. Rentré chez lui, il y sera brusque, maussade; il fera retomber sur cette pauvre femme tout le poids de sa mauvaise humeur? Quel nom mérite-t-il? Il s'excusera sur un tempérament, un sang bouillant!... L'excuse est-elle bonne, je n'en sais rien.

On allègue trop souvent les défauts de tempérament; ils viennent bien plutôt de caractère. Il y a peut-être bien plus de défauts acquis que de défauts naturels. D'ailleurs voyez : cet homme a eu sur lui un grand empire dans un salon étranger, il s'est contenu; et parce qu'il se retrouve vis-à-vis de sa femme (triste peut-être, parce qu'elle n'est pas heureuse), il fera tomber sur elle toute sa mauvaise humeur! Comment donc le qualifier? Le mot est choquant pour l'amour-propre, mais, comme le poëte, je ne sais dire les choses que par leur nom : c'est un hypocrite et un bourru.

Que dirons-nous encore de ces hommes vains et légers, qui abusent de leurs avantages extérieurs pour séduire d'imprudentes jeunes femmes, pour les porter au mal, désunir des ménages, et qui, après avoir réussi, ont encore la bassesse de s'en vanter, et vont jusqu'à nommer leurs victimes, qui, trop confiantes, étaient loin de les croire capables d'une telle noirceur? Ils ne font pas parade de religion, il est vrai; ce ne sont pas des hypocrites en fait de sacrements; mais ces moyens de séduction, ces apparences de vertu dont on s'est aidé, ces formes dont on se revêt pour trahir ainsi, n'est-ce pas une affreuse hypocrisie? Et si cette femme a été faible, à qui *la faute? La rejettera-t-on* tout entière sur elle?

28415

Quel nom donner à cette autre femme qui n'es plus jeune, et qui, blâmant toujours le temp présent, regrette le passé, parle beaucoup d vertu, s'érige en censeur sévère de celles qui, moins âgées qu'elles, ne sont peut-être qu'un peu légères? N'est-il pas à craindre que sa vie n'ai pas toujours été irréprochable? Aurons-nous toujours le soin de ne blâmer que les fautes que nous n'avons pas commises!

Et dans nos politesses quelle afféterie de paroles! N'y entre-t-il pas aussi un peu d'hypocrisie? « Je suis de vos amis, comptez sur moi, vous « me trouverez toujours; » voilà ce qu'on avance très-facilement : qu'en résulte-t-il? Cet homme s'est fié à vos promesses; comptant sur votre protection, il n'en a pas été chercher d'autre; et vous avez fait son malheur! Qui de nous n'a pas à se reprocher d'avoir, comme on dit vulgairement, donné de ce qu'on appelle de *l'eau bénite de cour?*

Mais, dira-t-on, faut-il se montrer tel que l'on est, si l'on est mauvais dans le fond? Non, il n'est pas nécessaire de montrer à nu les vices de son cœur, les défauts de son caractère, et il ne serait pas prudent de le faire en toute circonstance : le cœur humain n'est pas toujours beau à voir; mais il faut tâcher de devenir ce qu'on veut paraître, et en cela il n'y a point de fausseté. *Cher-*

chez à être, dit la religion, *ce que vous voulez paraître*. Que fera donc le chrétien? Il prendra sur lui pour cela, et il soignera sa réputation. Il faut des vertus véritables, et non pas de feintes vertus. D'ailleurs, on ne peut pas tromper longtemps; la dissimulation ne va pas loin : il faut bien qu'elle finisse par se démasquer, et elle nous rend méprisable aux yeux du monde, coupable envers Dieu, envers le prochain, envers nous-même.

Il est un inconvénient contraire, qu'il est bon de signaler ici, et dans lequel on tombe assez communément. Il y a des situations pénibles, de jeunes femmes froissées dans leurs affections, un mariage mal commencé, point d'amour pour un mari : de là cette femme se dispense d'être bien pour lui; elle se dit : « Je ne l'aime pas, je ne « veux pas être hypocrite ». Elle prend cela pour de la franchise; et, dans la crainte d'être hypocrite, elle ne fera rien pour être agréable à ce mari, elle se dispensera de soins et d'égards pour lui. Mais y a-t-il de l'hypocrisie à avoir de bons procédés? C'est en vain qu'elle se fera des illusions à cet égard : quoiqu'elle n'aime point son mari, elle n'en est pas moins obligée à être bonne et aimable pour lui, sans quoi elle manque essentiellement à son devoir : jamais il ne peut y avoir d'hypocrisie à remplir un devoir imposé.

Et dans les familles où il se rencontre des

belles-mères, un gendre, une bru, vous aurez comme moi remarqué que souvent, au commencement du mariage, un père, une mère, accoutumés à l'affection de leurs enfants, trouvant triste d'en être séparés, éprouvent un sentiment de jalousie contre leur gendre ou leur belle-fille. Sans doute il y a un peu d'injustice dans le cœur de ces parents; mais le mécontentement, l'irritabilité gagnent le gendre ou la belle-fille : de part et d'autre on manque souvent de bons procédés, on en a même de mauvais : « Je ne les aime pas, « dit-on, je ne veux pas être hypocrite. » — Mais vous devez les aimer; réprimez cette aigreur intérieure, et songez que nous sommes tous exclusifs dans nos affections. Pardonnez à ce père, à cette mère, d'avoir regretté de ne plus posséder seuls la tendresse, la confiance de leur fils ou de leur fille. Ce sentiment qu'ils éprouvent est naturel; ne croyons pas être meilleurs que nous ne le sommes en effet.

D'autres disent : « Ma belle-mère s'empare de mes enfants pour les gâter; cela me déplaît, je lui en veux; je ne suis pas hypocrite, je le lui témoigne. » Et avec ce beau raisonnement on ne fait rien pour conquérir l'affection de cette belle-mère. Vous ne voulez pas être hypocrite? Eh! n'est-ce pas pour vous un devoir que de vous *faire aimer*? Vous ne voulez pas être hypocrite?

Cela veut dire tout simplement : « Je ne veux pas me donner la peine de remplir un devoir. » Nous sommes toujours aimés de ceux que nous aimons, faisons quelques frais pour cela. « J'ai essayé, » dit-on ; essayez encore, essayez toute votre vie, s'il le faut.

La sixième manifestation de l'orgueil est la désobéissance, qui est un défaut de soumission aux ordres des supérieurs légitimes. Nous ne parlerons de la désobéissance que dans ses rapports avec l'orgueil ; par conséquent nous ne parlerons pas de la désobéissance aux lois, parce que celle-là ne vient pas de l'orgueil ; elle vient de l'esprit de parti.

Ceci est assez délicat. Parler obéissance à certaines personnes qui ne voudraient que commander, comment leur dire qu'il faut obéir ? Combien se révoltent contre ce commandement : enfants, serviteurs, femmes ! c'est là ce qui blessera ; mais nous sommes ici pour dire la vérité, il faut bien l'entendre. La désobéissance est un défaut qu'on ne saurait trop corriger dans l'enfant. Elle est ordinairement produite à cet âge par la paresse. C'est par la paresse que l'enfant commence à désobéir ; il désobéira par orgueil, mais ce ne sera que plus tard. On met en général beaucoup trop de mollesse dans l'éducation des enfants ; ils sont dans la maison comme une espèce de pivot, au-

tour duquel tout tourne, père, mère, amis, parents, domestiques. On ne s'inquiète pas assez de leur avenir : on les élève mal. On craint de les corriger, on n'en a pas le courage; on tolère leur désobéissance, et l'on ne songe pas que les défauts de l'enfance produiront les vices de la jeunesse. Que l'amour maternel soit tendre, actif, je le conçois; mais qu'il soit faible à ce point de perdre tout l'avenir d'un enfant, c'est ce que je ne conçois pas. Y a-t-il réprimande, avis seulement qu'on puisse adresser à ces jeunes gens de l'époque actuelle, si fiers et si indépendants? N'en savent-ils pas bien plus que l'expérience n'en a pu apprendre? Aussi quel désordre résulte-t-il de cette disposition! que voyons-nous? La perversité précoce n'est-elle pas effrayante? Quelle en a été la première cause? La mollesse, l'extrême facilité de cette mère, qui n'a rien réprimé, qui a tout toléré, qui a cédé à tous les caprices de l'enfance. On s'aveugle sur les défauts de ses enfants, on ne voit que perfection en eux. On leur trouve de la gentillesse, de l'esprit surtout; oh! c'est là ce dont on est enchanté, et l'on se mire dans ces petits êtres comme dans un miroir.

S'il y a ici des jeunes gens, je les conjure, dans l'intérêt de leur avenir, d'avoir un peu plus de méfiance d'eux-mêmes : ils ne connaissent pas

encore toutes les choses de la vie. Ils n'aiment pas la contrainte; ils brûlent de s'abandonner à des passions qui vont à jamais empoisonner leur vie. Qu'ils écoutent des conseils qui tendent à les préserver de regrets, de remords peut-être bien cuisants. Cette jeune personne accuse sa mère de trop de sévérité, quand elle n'est que prévoyante. Sa piété, elle la taxe de bigoterie, selon l'expression qu'elle aura entendue peut-être dans sa pension. Elle n'écoute point ses avis, elle veut se conduire elle-même : où ira-t-elle? que fera-t-elle? Qui devrait être sa première amie? Cette mère qu'elle afflige; et elle se mettra en rébellion contre elle; il en résultera des désobéissances perpétuelles, des reproches continuels; et il n'y a plus de confiance, plus d'influence salutaire à espérer.

Mais cette mère elle-même a-t-elle été exempte de fautes? On craint de faire pleurer un enfant; le grand malheur! Ne sait-on pas qu'à cet âge d'élasticité les chagrins ne sont pas profonds, qu'un rien les distrait? Et d'ailleurs, pour ne pas le tourmenter, faut-il attirer sur lui les plus grands malheurs? Ils sont presque toujours la suite d'une éducation mauvaise.

La désobéissance des domestiques vient souvent de paresse, et peut-être plus souvent encore d'orgueil. Obéir est un commandement qui paraît

bien rigoureux... Obéir, pour un être orgueilleux c'est lui arracher la moitié de son existence. Dans les conditions basses de la société l'amour-propre est en général plus chatouilleux, et cela parce qu'il est plus souvent froissé; mais la religion, qui tend au bonheur de tous, qui, comme l'a dit un auteur qui n'est pas suspect, *fait non-seulement le bonheur de l'homme dans une autre vie, mais même dans celle-ci;* la religion, dis-je, adressera à tous les leçons nécessaires : maîtres et serviteurs, maris et femmes, pères et mères, enfants, tous, s'ils suivent ses enseignements, seront heureux dans leurs rapports les uns avec les autres. Mais on se révolte contre ses commandements; et les querelles, les divisions arrivent. Si le serviteur mettait un peu moins de susceptibilité à recevoir les ordres de son maître, un peu plus d'obéissance à les exécuter, il serait bien plus heureux; si les domestiques faisaient taire cet orgueil qui se révolte contre ce commandement, cet orgueil qui leur fait croire qu'ils ont bien plus d'esprit que leurs maîtres (car tout le monde prétend à l'esprit, et par cette raison-là ne veut pas être commandé), il n'en résulterait pas l'éloignement pour eux de cette maison, où ils auraient pu trouver un sort assuré pour toute leur vie.

Mais nous avons à nous occuper d'un sujet

plus grave de désobéissance, toujours difficile à traiter, parce qu'on écoute en général avec peine ces paroles que l'apôtre saint Paul, inspiré par le Saint-Esprit, a lancées brusquement et sans ménagement, lorsqu'il a dit : *Femmes, soyez soumises à vos maris*. Cependant la femme a beau se révolter, ce devoir est impérieux. Il faut que le mari soit le chef de la famille : Dieu lui a donné pour cela la force, et morale et physique. La femme, au lieu de comprendre cette vérité, au lieu de se contenter des moyens d'influence que Dieu lui a accordés, et qui, si elle savait en user, seraient si puissants, gâtera sa position, parce qu'elle voudra exercer elle-même le commandement. Elle aigrira le caractère de son mari ; les disputes, les querelles arriveront dans ce ménage ; cet état de choses deviendra intolérable. Si cette femme était entrée dans les vues de la Providence, elle aurait trouvé la paix, le bonheur ; au lieu de cela, elle a tout bouleversé, elle a gâté tout son avenir. D'où vient que si rarement la paix règne dans un ménage ? à quoi cela tient-il ? La plupart du temps à ce sentiment d'amour-propre qui fait que la femme ne veut pas céder ; et c'est toujours faute de savoir s'y prendre, car, il faut en convenir, les hommes ne demandent pas mieux que de se laisser mener (il ne faut pas se choquer de cela). L'homme est fier de sa force ; et il n'y a pas

d'être plus facile à conduire, pourvu qu'on emploie les voies de douceur. La douceur exerce un empire irrésistible, et Dieu, toujours plein de bonté, qui a senti ce que la condition de la femme pouvait avoir de pénible, lui a donné ce moyen d'insinuation, moyen invincible; et elle s'y refuse! elle ne veut pas s'en donner la peine, elle veut briser là où il ne faudrait que conduire! Où arrive-t-on ainsi? On produit le mécontentement, l'aigreur; on n'y peut plus tenir; le mari se fâche, on ne voit plus en lui qu'un tyran domestique. On en vient à cette pensée affreuse, que sa mort rendrait la liberté!.:. Et cet homme, ce tyran impérieux, aurait été le plus doux des hommes, si on avait su le prendre autrement. « Mais, me dira cette femme, si vous connaissiez « l'être auquel je suis unie, si vous saviez à quel « point il me rend malheureuse! » Je le sais, ma pauvre enfant: votre position est pénible; mais enfin, il faut bien que vous la supportiez en tout ce qui n'est point péché. En résistant, où irez-vous, qu'amènerez-vous? Une rupture. Voyez-en les suites. Qu'arrivera-t-il? votre mari, livré à des passions dangereuses, vous abandonnera. Vous, vous êtes pure :..... continuerez-vous à l'être? vous serez bientôt du nombre de ces femmes qui ne s'estiment plus elles-mêmes. Votre cœur, qui a besoin d'affection, ira chercher ailleurs celle

qu'il n'a pas trouvée près de lui. Si dans le principe, au lieu d'un refus, vous aviez mis une prière, les choses n'en seraient pas venues à ce point; mais à présent, que faut-il faire? Eh bien, attendez, patientez, cédez! Un an, deux ans de douceur, s'il le faut, de patience, de résignation, et vous reprendrez le noble empire de la femme, l'empire de la persuasion; et, au lieu de larmes amères, il y aura encore dans la vie quelques charmes pour vous. Si vous ne le faites pas pour votre mari, faites-le pour Dieu; il vous a froissée, mais Dieu ne vous a pas froissée : il a été si bon, si généreux pour vous, il comptera vos larmes et vos sacrifices.

Cette obéissance de la femme n'est pas l'ouvrage de l'homme, c'est la volonté de Dieu. On peut l'alléger, cette obéissance, mais jamais la secouer; jamais de résistance, jamais de révolte.

A force de prêcher la liberté, on en est venu à secouer tout devoir, toute subordination; elle est nécessaire cependant dans la société et dans l'intérieur des familles, chacun doit s'y soumettre selon sa position. Il y a des droits sur tous; et le même Dieu qui a dit : *Femmes, soyez soumises à vos maris*, a dit aussi, sans plus de cérémonies : *Maris, aimez vos femmes*. N'aurions-nous pas à cet égard quelques avis à donner aussi aux ma-

ris? Si d'un côté Dieu exige la soumission, de l'autre n'exige-t-il pas aussi soins, égards, protection, bons procédés? et ne serions-nous pas en droit de dire à ce mari : « Quel soin avez-vous « pris pour adoucir le joug imposé à votre femme? « Avez-vous eu pour elle ces attentions, ces égards « que vous lui deviez? Avec quelles manières brus- « ques et impérieuses vous la traitez? Et dans « d'autres temps, quel délaissement, quel aban- « don? Elle ne manque de rien, dites-vous; comme « si c'était une excuse! Je le sais, table abondante, « appartement somptueux, ajustements élégants, « elle doit être heureuse... Elle doit être heureuse, « comme si tout cela était des éléments de bon- « heur pour elle!... Et cette femme n'a-t-elle pas « un cœur? Il était tout à vous, votre délaisse- « ment l'a brisé. On vous a donné à elle sans « qu'elle vous connût; elle n'avait pu jusque là « fixer sur vous ses affections; on lui a dit que « vous alliez être son mari : vous êtes devenu « l'objet de ses affections; et vous les trompez! » Avez-vous cultivé ce sentiment qu'elle vous por- « tait, ce jeune cœur que vous avez possédé tout « entier? Que sont devenues vos premières assi- « duités? N'a-t-elle pas été constamment seule? « Vous accusez peut-être à présent sa légèreté, dont « le blâme retombe aussi sur vous, car dans nos « mœurs les fautes de la femme entachent aussi le

« mari (préjugé bizarre, mais nécessaire). Accu-
« sez-vous aussi ces mots pénibles sortis de votre
« bouche et qui ont blessé son cœur, qui l'ont éloi-
« gnée de vous, vous, le représentant de la Provi-
« dence à son égard, vous qui lui deviez protec-
« tion, affection? Elle a eu la peine de porter
« pendant neuf mois vos enfants dans son sein,
« de leur donner le jour au milieu de souffrances
« cruelles, de les allaiter, de les élever; et vous,
« qui devez être sa providence, que lui donnez-
« vous en échange de tant de douleurs? Afflictions
« sur afflictions! »

ENVIE.

L'envieux n'entrera pas dans le royaume des cieux.

Lundi de Pâques. — 31 MARS 1851.

Dans les instructions précédentes nous avons parlé de l'orgueil, et nous avons énuméré une longue série de fautes et de malheurs dont ce péché devient la source. J'espère que, plus éclairés sur les tristes conséquences de ce péché, nous

avons pris la généreuse résolution de le combattre au fond de nos cœurs avec énergie et persévérance.

Aujourd'hui nous allons appeler votre attention sur un autre péché capital, bien déplorable aussi en lui-même et dans ses suites; nous voulons parler de l'envie.

L'envie est une tristesse criminelle qu'on éprouve à la vue des avantages que possède le prochain, ou une joie, peut-être plus criminelle encore, de ce qu'il lui survient quelque chose de fâcheux. C'est un sentiment si vil que personne n'ose l'avouer; on cherche à se faire illusion à cet égard, et à se persuader qu'on en est tout à fait exempt : mais si nous nous examinons de sang-froid nous reconnaîtrons que nous portons tous en nous-mêmes le germe plus ou moins développé de ce péché. Citons quelques exemples qui nous en feront mieux connaître les fâcheuses conséquences, et qui nous aideront par cela même à ne plus le commettre à l'avenir.

Dites-moi, qui porte cette jeune femme à parler avec tant de plaisir en mal de cette autre jeune femme? Elle ne s'en rend pas compte; mais n'est-ce pas parce qu'elle ne peut s'empêcher de lui reconnaître quelque avantage dont elle est privée, soit de l'esprit, soit du corps, de la figure ou de la taille, que sais-je? de la parure même,

car l'envie s'attache quelquefois aux choses les plus petites, les plus frivoles.

A d'autres nous pourrions dire : « Vos dis-« cours ne respirent que le bien public, vous gé-« missez sur les maux de la patrie, vous voudriez « y apporter remède, tout cela peut être vrai ; « dans vos plaintes cependant il y a peut-être « bien plus d'envie que vous ne pensez. Cet « homme en place, que vous supposez auteur de « tous les maux, ne vous déplaît peut-être autant « que parce qu'il vous laisse de côté. »

Nous éprouvons ce sentiment d'envie non-seulement pour nous, mais aussi pour les personnes que nous aimons, car nous sommes envieux pour elles de toutes les qualités que nous voyons aux autres, et que nous ne leur trouvons pas.

Je demanderai à cette mère pourquoi elle a toujours quelques mots de censure, de sarcasme, contre tels et tels jeunes gens de sa connaissance; c'est qu'elle a un fils qui n'est pas aussi bien qu'eux... A cette autre mère, je dirai : « Pour-« quoi parlez-vous avec autant de légèreté de « cette jeune personne? pourquoi la jugez-vous « aussi sévèrement? C'est que vous avez une « fille... »

On croit que l'envie ne peut exister avec la piété, et cependant elle s'y glisse bien souvent. On

a un confesseur, on y tient, on lui est attaché, il a pu rendre quelques services, peut-être son onction a-t-elle touché au point de faire sortir de longs égarements; enfin on l'aime, on le vante : mais pourquoi est-ce aux dépens des autres? On voudrait qu'il fût le meilleur de tous, et pour cela on rapetisse les autres, on leur trouve mille torts, mille défauts; comme si tous, en général, n'avaient pas en vue l'intérêt de la religion et l'amour du bien.

Les opinions, les sentiments ne sont pas les mêmes; l'impiété et la religion règnent dans le monde, et même dans l'intérieur des ménages; l'un pense d'une façon, l'autre d'une autre; l'un est pieux, l'autre est irréligieux. Le plus ordinairement, dans le ménage, c'est la femme qui a des sentiments de piété. La Providence, qui a rendu d'ailleurs sa condition si malheureuse, lui a donné un grand dédommagement à toutes ses peines, dans cette disposition à la piété, ce besoin du cœur de la femme, qui adoucit tous ses maux. Si elle parle trop de son confesseur, si la mère parle trop du sien, que de réflexions amères n'en résulte-t-il pas souvent! Aimons en Dieu et pour Dieu, et nous aimerons sans inconvénient. Quelquefois encore (car ce n'est pas un crime quand elle est renfermée dans de justes bornes), on peut avoir pour son confesseur une certaine

préférence; seulement il faut qu'elle ne tourne pas au détriment des autres.

L'envie est contraire à la charité; le premier meurtre dans le monde a été commis par l'envie. J'engage les parents, les mères surtout, qui ont des rapports plus directs avec leurs enfants, à bien observer ce qui peut exciter l'envie dans leurs cœurs, afin d'y remédier. Au temps de la première enfance ce vice se manifeste souvent; à cet âge, où tout est distraction, ce ne peut pas être un sentiment bien profond; mais plus tard, vers l'âge de douze ans, c'est alors qu'il se fait sentir plus vivement, et quelquefois il n'est plus temps de le détruire : il s'enracine dans le cœur, il le dévore.

L'envie produit la haine, et la haine conduit au crime. Combien s'en est-il commis d'abominables, qui n'ont pas eu d'autre cause que l'envie!

Allons un peu plus loin, et nous verrons que cette malheureuse passion, que l'on n'avoue pas, se glisse trop souvent inaperçue en nous. Quand une personne que nous n'aimons pas est louée de quelque avantage que nous ne possédons pas, nous sommes mécontents, nous épions ses défauts. Nous ne sommes pas heureux quand on en dit du bien. Nous nous gardons bien de manifester ce sentiment, mais nous traduisons tout en

mal de sa part; nous nous érigeons en censeurs de sa conduite, nous nous mettons à la place de Dieu pour sonder son cœur.

L'envie a été la cause des plus grands désordres qui aient bouleversé le monde; c'est elle qui a produit le protestantisme. Luther n'est pas chargé par Léon X de prêcher la bulle d'indulgence; dans son dépit, il se révolte contre l'Église, il amène l'hérésie, et les commotions dont nous sommes encore victimes sont une suite des principes du protestantisme; car c'est lui qui a secoué le premier le joug spirituel, et tout a été attaqué, tout a été ébranlé, depuis qu'il a appris à rejeter toute autorité.

En considérant tous les maux attirés dans le monde par l'envie, je ne m'étonne plus que saint Paul ait dit : *L'envieux n'entrera pas dans le royaume des cieux.* Celui qui donne accès dans son cœur à cette funeste passion non-seulement compromet son salut, mais même en ce monde se voue aux tourments les plus affreux; car celui qui est dévoré par l'envie est lui-même bien plus malheureux encore et plus victime de cette passion que celui qui en est l'objet.

Nous n'avons presque tous qu'à examiner notre conscience, et nous verrons combien la jalousie fait souffrir; elle ne cause que tourments. Pourquoi regrettons-nous perpétuellement de

n'être pas dans une autre position? pourquoi la nôtre nous paraît-elle toujours la plus difficile, la plus insupportable? N'est-ce pas par cet œil d'envie que nous portons sur celle de nos frères? Qui de nous est content de son sort, qui de nous ne serait prêt à en changer avec le premier venu? Et c'est ainsi que nous nous dégoûtons des biens que nous possédons, désirant ceux que nous n'avons pas, jusqu'à dévorer notre propre existence, comme si nous n'étions pas assez malheureux sur cette terre d'exil!.....

Voilà comme, devenus artisans de nos propres maux, nous empoisonnons toutes les jouissances que nous pourrions goûter! Ingrats envers la Providence, nous ne sommes pas reconnaissants des biens qu'elle nous a accordés. Et cependant pourquoi ne sommes-nous pas nés dans des conditions plus basses, comme tant d'autres? qu'avions-nous fait pour mériter les dons de Dieu à notre égard?

Voilà des généralités; si maintenant nous en venons aux particularités, nous aurons encore plus d'occasions de reconnaître l'envie, la jalousie (on aime mieux passer condamnation sur la jalousie), qui est l'envie appliquée aux affections.

Nous voulons tous être aimés, même n'étant point aimables; on nous fait plaisir quand on nous dit qu'on nous aime. C'est un bienfait de la

Providence que ce désir d'être aimé, parce qu'il nous porte à tâcher de mériter de l'être; mais nous bornons-nous à ce désir, à cet accomplissement du devoir? Non-seulement nous voulons être aimés, nous voulons encore être exclusivement aimés; il faut que celui à l'affection duquel nous prétendions n'ait point d'yeux pour voir, d'esprit pour comparer, de force pour agir; il faut qu'il concentre en nous toutes ses affections, qu'il nous rapporte toutes ses facultés, qu'il ne voie que par nos yeux, qu'il n'agisse que par notre impulsion, sans aucune arrière-pensée. N'est-ce pas d'une grande injustice? C'est demander l'impossible. Et je ne parle pas ici seulement d'affection entre époux et épouses, je parle de nos affections à tous.

Chacun veut être aimé à sa manière; et comme les caractères, de même que les visages, sont différents, voilà une seconde impossibilité; nous ne pouvons pas imposer aux autres notre manière de voir, notre manière de sentir.

N'y a-t-il pas des ménages divisés par un sentiment de jalousie relatif aux enfants? « Elle les « aime plus que moi, » dira le mari. D'autres fois ce sera le contraire, la femme croira ses enfants plus aimés qu'elle. D'autres fois la mésintelligence se manifestera au sujet de tel ou tel enfant, que l'un des deux préférera. En général, les fem-

mes sont plus sujettes à la jalousie, par la raison qu'ayant moins d'avantages, elles ont plus grand besoin d'être aimées, d'être protégées, et aussi parce qu'elles sont plus faibles. J'engage les mères à surveiller plus particulièrement leurs filles à cet égard. Il faut avoir un grand soin d'observer les enfants dans leurs rapports entre eux, afin d'empêcher ce défaut de naître et de le corriger s'il est venu. Le défaut de support des enfants entre eux, qui amène les querelles, est presque toujours produit par un sentiment de jalousie. On n'y voit pas autre chose qu'une querelle, une dispute, une occasion de s'impatienter; et on ne prend aucune précaution pour remédier à un mal dangereux. Il faut tenir continuellement la balance de la justice en main avec les enfants, et éviter avec le plus grand soin tout ce qui peut faire naître l'envie; sans quoi la jalousie de l'enfance deviendra la passion de la jeunesse et le malheur de toute la vie. Il importe donc de bien les surveiller à cet égard; ce sont surtout les petites filles qui y sont le plus portées.

Au sujet de la jalousie, combien n'aurions-nous pas de conseils à donner à de jeunes femmes, qui ne prennent pas même la peine de s'observer à cet égard, et qui semblent trouver du plaisir au contraire à gâter promptement tout le

bonheur de leur union! Elles sont sans cesse en observation d'un époux, pour entendre ce qu'il dit, voir ce qu'il fait, épier le moindre regard dans un salon : certainement ce n'est pas adroit; et à peine rentrées chez elles : « Pourquoi donc avez-vous fait tant d'attention à telle personne? vous n'aviez des yeux que pour elle!... » et mille autres choses tout aussi déplacées. Au commencement d'un ménage, un époux ne voit en cela que l'attachement qu'il inspire, il le prend en bonne part : la femme, qui ne pense pas aux inconvénients qui en résulteront pour elle, contracte ainsi l'habitude de tyranniser. Le mari s'en lassera; il aura bientôt secoué le joug qui l'ennuie, et elle aura aliéné son cœur.

Une autre établit une sorte d'inquisition pour faire rendre compte à son mari de toutes ses actions. Quand il est rentré : « Qu'avez-vous fait? vous êtes resté bien longtemps dehors; qu'êtes-vous donc devenu? Mais est-il bien vrai, n'avez-vous pas été chez telle personne? » Puis elle est là à scruter son regard pour découvrir, quoi?..... des sentiments qui ne seraient peut-être pas nés chez son mari, et qu'elle fera naître.

N'y a-t-il de jalousie que dans le cœur de la femme? et quand elle existe dans le cœur de l'homme, n'est-elle pas bien plus affreuse? Si la jalousie de la femme rend l'homme malheureux

dans son intérieur, il a mille moyens d'y échapper : il s'éloigne; mais la pauvre femme, la bienséance la retient à la maison; elle ne la ressent pas moins, cette jalousie, quoi qu'elle fasse, et elle devient la victime de celui qui devrait être son soutien, son appui; il est pour elle un tyran, car la jalousie dans le cœur de l'homme peut pousser plus loin que n'a jamais été la plus affreuse tyrannie. Quand l'homme, dont les sentiments doivent être plus nobles, plus élevés, s'abandonne à cette passion petite, mais affreuse dans ses conséquences, il descend infiniment plus bas, et finit par exiger ce que des tyrans mêmes n'ont pas exigé.

Il faut tâcher de préserver les jeunes femmes du poison de la jalousie, et pour cela des conseils dans le commencement de leur union peuvent leur être nécessaires. Les mères s'en abstiennent trop facilement; une mère, à quelque âge que ce soit, a toujours un conseil utile à donner : c'est un tort de ne pas le faire. On se contente de dire : « Elles sont mariées!... » Il semble qu'il n'y ait plus rien à dire; mais avec cette raison et pendant ce temps la passion fait des progrès, la pauvre jeune femme s'afflige; elle voit qu'avec les années elle perd tous ses avantages : sa jalousie s'accroît, la mine. Et pourquoi ne l'avez-vous pas garantie?

Nous pourrions dire à certains hommes qui se plaignent d'être tyrannisés par la jalousie de leurs femmes, qui prétendent qu'ils aimeraient mieux être moins aimés : « Mais vous l'avez voulu; il « semble que vous vous soyez fait une étude de « faire naître ce sentiment dans le cœur de votre « femme; c'est bien par votre faute, elle est assez « malheureuse. Vous souvient-il du soin avec « lequel vous vous complaisiez à louer en sa pré- « sence cette autre femme?... Elle a cru que vous « la lui préfériez. Votre femme avait besoin de « toute votre affection, elle lui suffisait; c'était un « devoir, un bonheur pour elle de vous aimer; « elle mettait tous ses soins à vous plaire, et vous, « vous preniez celui, bien maladroit sans doute, « de la blesser sans cesse, de la froisser conti- « nuellement, louant d'autres femmes avec excès, « de manière à l'humilier, à la rabaisser à ses pro- « pres yeux. Il semblait que tout ce que vous ren- « contriez ailleurs était bien, était admirable; et « vous étiez mécontent de tout ce que vous voyiez « chez vous. Et puis, vous êtes tout étonné de « la voir affligée, malheureuse, jalouse; elle ne « demandait pas mieux que d'être heureuse et de « vous rendre heureux, mais vous vous êtes plu « à déchirer son cœur. Vous l'avez abaissée; eh « bien, relevez-la maintenant! La jalousie n'était « pas dans son caractère, elle n'est qu'accidentelle

« chez elle, elle tient à votre conduite; revenez à « elle, consolez-la, elle sera ce qu'elle doit être. »

Prenez-y garde, mes frères, la femme est vertueuse par caractère, par principes, par religion; mais si une telle passion vient à déchirer son cœur, elle est capable de tout.

« La simple humanité vous fait un devoir de la rendre heureuse : enfant gâté de la Providence, vous ne voyez pas qu'à côté de vous l'autre moitié du genre humain souffre. Je ne dirai pas *réparez*, mais *secondez* les vues de la Providence, en accordant en soins et en protection à la femme ce qu'elle lui a refusé et vous a accordé avec tant de profusion, la force et la puissance. C'est non-seulement au nom de la religion que je vous y engage, mais au nom de l'honneur. Vous avez quelquefois abusé de ce sentiment d'honneur, vous qui avez porté l'épée, et qui peut-être en avez fait usage pour de simples querelles : n'y a-t-il donc que l'honneur des armes? et celui qu'il y a à remplir noblement les conditions d'un contrat aussi sacré, sera-t-il donc compté pour rien ? »

ENVIE,

ET RÉSUMÉ DES INSTRUCTIONS DU CARÊME.

Mercredi de Pâques. — 4 AVRIL 1834.

Nous avons commencé à examiner l'envie, ce péché révoltant, que personne n'ose avouer et dont presque personne n'est exempt; nous avons considéré ses inconvénients. Nous avons vu les funestes effets que la jalousie, qui en est une suite, peut causer dans un ménage. Nous sommes convaincus de toutes ces vérités; mais cela ne suffirait pas, si nous n'indiquions comment remédier à ce mal, presque général, et si nous ne proposions quelques moyens pour cela.

D'abord une volonté forte et énergique. Sans doute on a bien le désir de se corriger de ses défauts; on est fâché de les avoir, on ne demanderait pas mieux que d'en être exempt. Mais cela ne suffit pas : cette velléité ne manque à personne; il faut vouloir fortement, courageusement; mettons la main à l'œuvre. Il faut pour détruire l'envie une volonté plus forte que pour tout autre défaut, parce que celui-là, qui tient aussi à l'orgueil, est encore plus inhérent à notre propre nature, et

qu'il prend sa source dans cet égoïsme, cet amour désordonné de nous-même.

Second moyen, nous infliger un châtiment à nous-mêmes pour nous punir, lorsque nous reconnaissons que nous nous sommes abandonnés à cette passion. Comme l'orgueil en est ordinairement la cause, surtout lorsqu'il est question de jalousie, c'est l'orgueil qu'il faut punir ; il ne faut donc pas craindre de s'humilier à l'égard de la personne qui en est l'objet, en redoublant pour elle de complaisance, de soins, de zèle, je dirais presque de caresse ; ceci sera peut-être plus pénible qu'on ne le pense. Si on en entend parler dans la chaire de vérité, cela ne paraît rien, mais l'exécution en sera plus difficile ; cependant, comme c'est un bon moyen pour combattre la jalousie, il faudra l'employer. Ce sera plus facile dans le commencement d'un ménage, où il y a ordinairement amour bien vif, soins plus empressés ; mais au bout de plusieurs années cela pourra coûter davantage.

Troisième moyen, la distraction. C'est la passion qui en a le plus besoin, par la raison que plus qu'une autre elle fausse le jugement, en faisant voir les choses sous un aspect différent, et qu'un esprit faussé ne peut pas raisonner juste ; il faut donc éviter de raisonner avec cette passion : le mieux est de tâcher de s'en distraire.

C'est un soin aussi qu'il faut prendre à l'égard des enfants ; évitez d'abord de leur donner les motifs de ce que vous faites pour les uns et pour les autres, et, s'ils en conçoivent de la jalousie, ne les raisonnez pas trop ; autrement vous les forceriez à trouver des excuses pour autoriser leur jalousie, et vous les confirmeriez dans leur prévention ; mais tâchez adroitement de les distraire de ces idées.

Nous appliquerons le même raisonnement à la jalousie entre époux et épouse. S'ils se livrent aux discussions, aux raisonnements à cet égard, ils creuseront leur imagination pour se justifier à leurs propres yeux et à ceux de l'objet de leur jalousie, et ils n'en deviendront qu'un peu plus jaloux.

Il est un autre genre d'envie ou de jalousie, qui concerne ceux qui éprouvent une sorte de malaise sur la terre ; ceci est l'histoire d'un grand nombre d'entre nous : car nous portons tous le germe de l'envie, désirant ce que nous n'avons pas, et ne sachant pas jouir de ce que nous avons. Le remède à cette espèce de découragement serait de porter nos yeux sur l'avenir, de peser l'inconvénient d'une passion qui nous désenchante de tout, qui nous fait analyser toutes les conditions que nous regardons comme au-dessus de la nôtre, pour nous les faire envier ; d'une passion qui

nous fausse le jugement, et nous rend si malheureux.

L'envie ne s'exerce pas toujours seulement sur les choses terrestres; elle s'attache aussi souvent aux choses célestes. Combien de personnes qui aiment Dieu, qui regrettent de ne pas l'aimer comme tels et tels, et voudraient que tous les dons du ciel leur fussent réservés! Elles commencent par le regret de ne point en avoir assez, et finissent par l'envie; elles voient une personne qui paraît prier avec une grande ardeur, elles en sont jalouses. Défions-nous de toutes ces sortes d'envie, pour les étouffer dans leur germe.

L'envie est peut-être la passion la plus difficile à détruire, d'abord parce qu'en général on est moins en garde contre elle. Il y a dans certains défauts je ne sais quoi de honteux qui peut en préserver. L'envie est basse sans doute; mais comme elle est tout en sentiments intérieurs, et qu'elle se cache profondément, on a peine à la découvrir; elle prend tant de formes, tant de couleurs différentes, qu'on se la dissimule bien longtemps. On finit souvent par ne la reconnaître que lorsqu'il n'y a plus de remède. On n'y parvient quelquefois que lorsqu'elle a détruit tout bonheur, qu'elle a tout empoisonné. A ce dégoût de la vie, qui entraînerait peut-être au crime, il faut bien comprendre enfin que l'envie domine au fond du

cœur ; mais il est bien tard alors pour commencer un traitement contre cette triste maladie.

C'est elle qui produit la plupart du temps cette espèce d'antipathie que l'on éprouve pour telle ou telle personne. Si l'on voulait bien s'en rendre compte, on serait souvent forcé de s'avouer que cette personne ne nous déplaît que parce que pour les uns elle est plus belle, pour d'autres elle est plus riche ; pour celui-là elle a plus d'esprit, pour celui-ci plus d'autres avantages : voilà son plus grand tort. Heureux encore si cette antipathie en restait là ; mais bientôt elle produit la haine, et voici comment : quand il y a antipathie, il est rare qu'il n'y ait pas aussi désobligeance : la désobligeance produit le mécontentement, le mécontentement amène l'aigreur, et l'aigreur provoque la haine.

Tâchons donc de ne pas nous laisser aller à ces antipathies ; prions Dieu de nous en garantir, et veillons sur tous nos sentiments. Si nous sondions souvent notre cœur devant Dieu, si nous aimions à nous bien connaître, afin de ne pas nous flatter, nous pourrions bien nous corriger de nos défauts.

La plupart des médisances qui se font dans le monde (et il s'en fait beaucoup) sont produites par l'envie. Pourquoi attaquons-nous sans cesse tout ce qui est supériorité soit de talents, d'esprit,

de figure, de naissance, de fortune, je dirai même de vertu? C'est que tout cela nous blesse, nous froisse, parce que nous voudrions posséder seul tous ces avantages; c'est l'envie qui délie nos langues et nous fait toujours trouver un tort là où il y a une supériorité quelconque. Observez-vous un mois seulement, et je suis convaincu que vous trouverez dans l'envie la source de toutes ou presque toutes vos médisances; et la preuve en est, qu'excepté de nos domestiques, nous ne médisons guère de nos inférieurs. Je dis, excepté de nos domestiques, parce qu'en général nous ne nous faisons pas de scrupule de divulguer leurs défauts. Quand on a ou quand on croit avoir à se plaindre d'eux, on le raconte avec complaisance, parce que cela met en relief la patience qu'on a de les supporter. Si, excepté de ses domestiques, on ne médit pas de ses inférieurs, la conclusion est facile à tirer, je pense.

S'arrête-t-on toujours à la médisance? ne va-t-on pas souvent jusqu'à la calomnie? Nous aurons cependant à répondre devant Dieu de tous nos sentiments les plus cachés; il faudra bien un jour entrer avec lui dans ce compte que nous aurons à lui rendre. Pensons-y sérieusement, et tâchons de régler nous-même ce compte ici-bas, afin qu'il soit moins rigoureux au dernier jour.

Qui que nous soyons, sommes-nous réellement

exempts de calomnie? Ce mot est choquant : qui voudrait passer pour un calomniateur? et cependant qu'arrive-t-il le plus souvent? On vient au confessionnal s'accuser de médisance; on ajoute : « J'ai un peu brodé! » Vous savez tous, comme moi, ce que cela veut dire en matière de médisance : après avoir un peu brodé, ne finit-on pas par calomnier? Parcourons seulement la journée d'hier, la semaine qui vient de s'écouler, quoique sanctifiée par les grands mystères qui se sont célébrés, par les sacrements auxquels nous avons participé, par les saintes cérémonies auxquelles nous avons assisté : notre assiduité même est une preuve de notre désir de nous sanctifier, et cependant il y en a peut-être bien peu qui puissent se rendre ce témoignage consolant, qu'ils n'ont pas médit, à moins qu'on n'ait vu personne.

L'envie produit encore la joie des malheurs d'autrui. Ce sentiment est odieux, et cependant il existe au fond du cœur de l'envieux; n'est-il pas important de le bien connaître, ce vice? Il est pénible d'en trouver le germe dans notre cœur; mais, le péché originel l'y ayant mis, il est dans les desseins de Dieu qu'il soit pour nous une source continuelle de mérites. Cette joie du malheur d'autrui se manifeste aux accidents qui lui arrivent, peu graves la plupart du temps, mais

dont nous ressentons un plaisir secret; il s'échappe un sourire de nos lèvres au récit des infortunes de ce malheureux prochain; nous trouvons un mot de sarcasme, de raillerie, tout prêt à y appliquer. Un certain mouvement de joie nous trahit. Et souvent à l'occasion de choses plus importantes, quand il est question d'opinions, par exemple, ne sommes-nous pas bien aises, ne nous réjouissons-nous pas du mal qui arrive à nos adversaires? et cela sans le moindre scrupule, mettant de côté tout sentiment de piété, quelquefois même de pudeur?

De la joie du malheur d'autrui on en vient facilement à l'intention de lui nuire. Cette intention se manifeste de différentes manières : souvent en l'arrêtant dans sa route, en faisant échouer ses projets, en le contrecarrant, en lui donnant des conseils pernicieux, en détruisant sa réputation.

Mais en voilà assez sur cette vilaine passion; tâchons de la vaincre en abandonnant notre cœur à un sentiment plus doux, l'affection chrétienne, qui nous rend sensibles au bonheur et au malheur de notre prochain, en vue de Dieu et du salut de nos frères.

Nous avons, dans le cours de ces instructions, considéré d'abord le péché sous le point de vue général, ensuite le péché originel; c'est un mystère effrayant pour notre nature, mais qu'il faut bien admettre; car si nous voulons échapper à ce mystère de la religion nous tombons dans le mystère de la nature, qui n'explique rien, tandis qu'à l'aide de la religion nous connaissons ce mystère du péché originel, qui est prouvé par ce monde, qui n'a pas été créé ainsi, puisque tout y annonce sa décadence, et dans l'ordre physique, et dans l'ordre moral.

Nous avons vu les suites du péché originel : premièrement, l'ignorance; deuxièmement, la concupiscence; troisièmement, l'esclavage des passions, auquel nous sommes assujettis. Il n'y a point de liberté pour l'homme sur la terre; s'il secoue une chaîne, c'est pour tomber sous une autre. On a beau se retrancher dans la plus triste des passions, l'égoïsme, on y trouve encore un nouvel esclavage. N'aspirons donc sur cette terre qu'à la seule liberté véritable, celle des enfants de Dieu. La quatrième suite du péché, ce sont les misères de la vie. Au milieu de toutes ces misères, il y a une idée bien consolante, c'est qu'elles peuvent être une expiation de nos fautes. Reportons nos yeux sur le passé, nous y trouverons bien des torts que nous avons eus, bien des cha-

grins que nous avons causés, bien des larmes que nous avons fait répandre : les peines de la vie, en voilà la pénitence. Dans ces infirmités, qui devancent la vieillesse, se trouve l'expiation de l'abus des forces de la jeunesse. Nous voulons réparer le mal que nous avons fait, nous voulons satisfaire à la justice de Dieu, saisissons ce moyen de pénitence; il est pour nous dans cet enfant, dans cet époux, dans ce serviteur, même dans ces convenances de société qui nous ennuient, enfin dans tout ce qui nous pèse, nous contrarie. La cinquième suite est la nécessité de mourir. Réglons notre vie, pensons à cette nécessité, à laquelle nous n'échapperons pas; n'attendons pas pour travailler à notre salut que la mort soit venue.

Passant ensuite au péché actuel, nous avons vu que ce qui le constitue est une chose mal en soi, ou défendue, quoique indifférente en elle-même, à laquelle on donne advertance et consentement, sans quoi il n'y a pas de péché. De même aussi quand il y a advertance et consentement, quand même la chose ne serait pas mal en soi, il y aurait péché, s'il y avait intention de commettre le péché. En remontant à ces principes, nous pourrons nous juger nous-mêmes, et cela nous apprendra à connaître la différence des jugements de Dieu et de ceux des hommes.

Nous avons vu que le péché pouvait se commettre par pensées, par paroles, par actions et par omissions. Quant aux péchés de paroles et d'actions, ils sont trop connus pour que nous ayons eu besoin d'en parler ici. Nous nous sommes occupés seulement des péchés de pensées et d'omissions.

Nous avons dit que le meilleur remède contre les mauvaises pensées, qui ne sont pas mauvaises seulement lorsqu'elles attaquent la pudeur, mais aussi quand elles sont contraires à la charité, à l'espérance, à la justice, était de les mépriser; nous avons ajouté que si d'un côté nous ne devions pas nous en tourmenter, de l'autre nous ne devions pas non plus leur donner l'éveil; car si nous voulons y faire attention, nous trouverons là le commencement de la plupart de nos fautes.

Quant aux péchés d'omissions, dont en général on ne s'accuse pas, nous avons dit qu'il ne suffisait pas d'éviter le mal, qu'il fallait encore faire le bien. C'est surtout à la campagne qu'on en pourrait trouver l'occasion; nous avons engagé à mettre à profit à cet égard le temps qu'on y passe.

Nous avons ensuite examiné les péchés capitaux en général; puis, venant au détail de chacun, nous avons considéré l'orgueil comme celui qui domine chez tous les hommes. Nous l'avons traité

dans une grande étendue, parce que c'est, pour ainsi dire, le point vital de chacun.

L'égoïsme est un mot odieux, et cependant il ne devrait pas l'être, puisque l'amour de nous est légitime en lui-même; nous le vicions par l'abus que nous en faisons. Nous ne sommes pas blâmables de nous aimer, mais nous sommes blâmables de nous aimer trop et de nous aimer mal. Nous devons nous aimer en vue de Dieu, aimer la créature qu'il a formée, qu'il veut sauver : voilà le beau côté de cet amour de soi; mais comme nous sommes portés à en abuser, Jésus-Christ a dit ce mot éminemment social : *Si l'homme veut entrer dans le royaume des cieux, il faut qu'il renonce à soi-même*. Ce détachement de soi-même, vertu qui paraît exagérée aux yeux du monde, est cependant la source du bonheur, même en cette vie. Elle est d'une pratique moins difficile qu'on ne le croit : elle consiste la plupart du temps à faire seulement pour Dieu ce qu'on fait tous les jours par intérêt, par politesse, ou par bienséance, dans la société.

De là nous sommes descendus dans les différentes manifestations de l'orgueil : la vanité, qui produit la coquetterie, qui ne paraît rien, qui devient ensuite si funeste; l'amour de la parure, qui est produit par la coquetterie.

Nous ne rappellerons pas tout ce que nous

avons dit sur les différentes manifestations de l'orgueil. Nous avons parlé de la vanité de l'esprit, de la vanité de la figure, de la vanité de la naissance, nous avons adressé quelques paroles qui ont peut-être paru sévères au sujet du mépris avec lequel on se croit, dans certaines classes, le droit de traiter les autres. On s'imagine faire beaucoup lorsqu'on fait quelques concessions aux exigences de la classe la plus nombreuse ; et dans le fond on est tout aussi orgueilleux. Si ce que nous avons dit a paru un peu dur, il faut qu'on se rappelle qu'il nous a été suggéré uniquement par l'amour du bien.

Au sujet de l'ostentation, que nous avons traitée comme jactance dans les bonnes œuvres, qu'il ne faut pas gâter en s'en vantant, jactance même quelquefois dans le vice, dont il résulte scandale, nous avons engagé à concilier l'humilité chrétienne avec le désir d'édifier ses frères par ses bons exemples, ce qui alors n'est pas ostentation.

Nous avons parlé de l'ambition, surtout de celle de la richesse. Nous avons dit que le riche devait dépenser, ne devait pas s'interdire un certain luxe utile au bien de la société. Mais si d'un côté nous avons permis au riche de dépenser dans cette intention, de l'autre nous lui avons rappelé qu'il n'était que l'usufruitier de ses biens ; qu'il

ne fallait pas qu'il y attachât son cœur; qu'il ne fallait pas qu'il les dépensât uniquement pour se procurer des jouissances, et qu'il devait s'en réserver une partie pour faire de bonnes œuvres.

Au sujet de la présomption, nous avons blâmé les folles entreprises, qui compromettent la fortune d'une malheureuse épouse, celle de pauvres enfants, pour satisfaire à ce désir de paraître plus habile et de s'entendre à tout.

Nous avons blâmé ceux qui ont une trop grande facilité à donner des conseils; nous avons appelé votre attention sur ceux qui agissent sans en demander lorsqu'ils en auraient plus besoin que d'autres. Nous avons encore blâmé ceux qui, par présomption, bravent des dangers. Si dans telle ou telle circonstance on ne s'était pas exposé, aurait-on fait des chutes aussi honteuses?

La présomption en fait de forces physiques est aussi quelquefois très-condamnable.

Elle l'est dans la piété, lorsqu'elle porte à s'imposer des austérités au-dessus de ses forces, ou à faire faire, comme il arrive quelquefois, des vœux imprudents.

Nous avons aussi examiné l'hypocrisie, passion vile, honteuse, mais plus commune qu'on ne pense.

Au sujet de la désobéissance, nous avons parlé de la soumission des enfants, des serviteurs et de

la femme. Nous avons vu comment, en deux mots, saint Paul, inspiré par l'Esprit-Saint, a renfermé tout le secret du bonheur de l'homme et de la femme, quand il a dit à la femme : *Femmes, soyez soumises à vos maris*, et aux hommes : *Maris, aimez vos femmes.*

Tâchons de profiter des réflexions que nous venons de faire ensemble. L'orgueil et l'envie renferment à peu près notre vie tout entière. Voyons sans illusion combien ces deux passions ont pu nous porter à offenser Dieu, et travaillons à les détruire en nous. Si j'ai surpris la nature plusieurs fois sur le fait, si j'ai donné des conseils qui ont paru trop sévères, ce sont ceux que j'ai cru devoir m'adresser à moi-même; car nous avons tous les mêmes défauts : c'est d'abord sur les miens, mes frères, que j'ai appris à connaître les vôtres. Ce que je vous ai dit, c'est ce qu'il m'a été utile de me dire à moi-même. Si j'ai pu produire quelque bien en vous, et que vous en ayez quelque reconnaissance, je vous demande de prier pour moi, afin que tous nous puissions arriver à ce bonheur éternel qui nous est promis, si nous travaillons à le mériter.

CARÊME DE 1835.

AVARICE.

CUPIDITÉ.

Mercredi de la 1re semaine. — 11 MARS 1835.

L'avarice est un amour déréglé des richesses et des biens de la terre. Son caractère vicieux est compris dans le mot déréglé, parce qu'il peut y avoir et qu'il y a en effet un amour convenable des biens du monde, qu'on possède ou qu'on désire pour de bonnes fins; alors cet amour même, en vue d'un motif louable, peut devenir un moyen de sanctification; c'est ce qui doit nous faire sentir combien nous sommes maladroits de ne pas purifier nos intentions, puisque d'elles seules dépend le vice ou la vertu d'une action ou d'un sentiment.

Si je ne considérais ici que cette passion insatiable pour l'argent qui entasse en se refusant son nécessaire pour ne pas diminuer son trésor; cette dureté, cette insensibilité de cœur qui ne

voit que l'argent, qui pour en amasser ne craint pas de s'avilir aux yeux de tous, on pourrait dire qu'il n'y a point d'avare ici, et qu'il est bien inutile de traiter un semblable sujet devant cet auditoire. Mais est-il bien vrai que l'avarice ne marche jamais qu'avec ce hideux cortége? L'avarice ne consiste-t-elle pas aussi bien dans cet amour désordonné pour les biens de ce monde, dans ce désir insatiable, dans cet amour des richesses possédées ou non possédées (faites attention à ceci; car l'amour des richesses domine tout autant celui qui n'a pas, que celui qui a), que dans la passion de thésauriser? Qu'est-ce donc que ces richesses auxquelles on donne toutes ses pensées, tout son temps, toutes ses affections? doivent-elles durer toujours? Ah! quand vous serez sur votre couche funèbre, vous verrez le peu de valeur de ces biens périssables, acquis peut-être aux dépens de votre conscience, que vous avez fait taire : contrats passés injustement, affaires douteuses, spoliations peut-être auxquelles vous avez consenti! C'est alors que vous verrez toute l'énormité de la faute, et que vous maudirez cette passion que vous avez pris tant de soin de vous dissimuler à vous-même et aux autres, près desquels vous faisiez parade de générosité, de désintéressement! Vous verrez alors les choses telles qu'elles sont.

L'avarice est un vice si honteux qu'il ne s'avoue jamais : il se cache sous un voile impénétrable. On y cède souvent, sans s'en croire le moins du monde atteint; il revêt toutes les formes : c'est de la prévoyance, une sage économie, c'est pour les autres, que sais-je, moi! Vous, mères chrétiennes, qui, estimant trop les biens de la terre, voulez en laisser à vos enfants, vous agissez souvent par des vues cupides; vous verrez un jour que vous avez profané le sentiment le plus noble, le plus généreux, en le faisant servir de voile à l'avarice; vous avez cru penser seulement à l'intérêt de vos enfants, parce qu'il vous fallait cacher à vos propres yeux l'amour de l'argent qui vous dominait, et vous n'étiez guidées que par cette passion.

Je ne crains pas de le dire, l'amour des richesses est le plus grand fléau de la société. Ces hommes que l'on a vus paraître dans différents siècles pour bouleverser le monde, n'étaient-ils pas en général poussés par la cupidité? Rappelons-nous des temps qui ne sont pas encore bien éloignés : pourquoi tant de dévastations, tant de ruines? La cupidité est là pour nous répondre. C'est parce que le trône et l'autel étaient les représentants des richesses, qu'ils ont été renversés; c'était une attaque à la propriété. L'avarice est l'ennemie de la société! et c'est pourquoi la religion, qui est

l'instruction sociale par excellence, nous commande de résister à cette passion.

Puisque Dieu a créé les biens de ce monde, il n'est pas indigne de lui d'en régler l'usage; puisqu'il est assez bon pour nous appeler au bonheur éternel au prix de quelques vertus, et qu'il veut que nous trouvions ici-bas la félicité dans la pratique de ces vertus, il a dû faire tout à la fois, et un moyen de combat, et un moyen de bonheur de la possession de ces richesses.

Si de ces considérations générales nous descendons aux ravages de l'avarice chez l'homme en particulier, nous verrons la tyrannie qu'elle exerce sur lui, et combien elle le rend malheureux par la soif insatiable qu'elle excite toujours en lui. Les autres passions ont en général un âge où elles naissent, un autre où elles meurent, mais celle-là est de tous les âges; elle se cache dans les replis les plus profonds, elle est du nombre de celles qu'on ne veut jamais avouer.

Dans la jeunesse ce n'est pas précisément l'argent qu'on désire, mais certains avantages qu'il procure. Quand il est question d'avarice chacun dit : « Cela ne me regarde pas. » Et cependant qu'est-ce que l'avarice? L'amour désordonné des richesses, qui pour les posséder fait commettre bien des fautes. Eh bien, n'est-ce pas ce qui se rencontre continuellement? Ce vice peut ne pas pa-

raître aux yeux des hommes : nous savons si bien nous montrer généreux, nous savons si bien donner à propos, si souvent aussi dans des vues d'intérêt, pour parvenir, parce qu'en temps et lieu cela nous vaudra quelque chose! Qu'est-ce que tout cela, si ce n'est de l'avarice bien déguisée?

Et les plaintes amères quand nous manquons ou croyons manquer des biens de ce monde, et les mécontentements de notre position, regardant toujours celle des autres comme préférable à la nôtre, et les soins excessifs pour conserver ces biens, et les regrets s'ils nous échappent; et les murmures qui arrivent alors : tout cela n'atteste-t-il pas ce vice au fond de notre cœur? Il ne revêt pas des formes aussi affreuses dans tous; mais qui peut se flatter d'en être tout à fait exempt?

L'écolier dans le collége en est déjà atteint; il ne dissimule pas alors cette passion, elle est encore dans le beau idéal (j'allais presque dire dans toute sa pureté). Voyez ce qu'est déjà en lui ce *moi* : C'est à *moi*! Voyez les excès de sa naïve colère si on lui prend ce qui est à *lui;* comme il le ressaisit, et souvent pour le perdre après!

L'avarice est la passion des riches; c'est aussi la passion des pauvres, car ils n'en sont pas moins atteints. N'ayant pas la réalité des biens, ils cou-

rent après l'ombre; et remarquez que Dieu permet souvent que trop de désir, trop d'ardeur pour les biens de la terre empêche de les obtenir. C'est ainsi que souvent l'homme, comme le chien de la fable lâchant sa proie pour courir après l'ombre, poursuivant des biens qu'il ne peut avoir, refuse ceux qui lui seraient offerts par son travail ou ses soins légitimes.

Combien en est-il qui auraient dû être contents de leur sort, et qui n'ont pas su s'y borner! La soif de l'or, ce désir d'en acquérir leur a fait entreprendre des spéculations gigantesques dans lesquelles ils ont échoué. Ils s'y sont ruinés, eux et ce qui devait leur être le plus cher, une épouse, des enfants!

Combien qui pour satisfaire à cet amour du jeu, qui n'est que la soif de l'or, ont tout sacrifié, fortune, parents, amis! Ils auraient dû s'arrêter du moins, je ne dis pas seulement au nom de l'amour le plus saint, le plus légitime, mais au nom de la simple justice, car ils ont compromis les intérêts de la veuve et de l'orphelin, à qui ils ont extorqué ce qu'ils possédaient, en venant, à l'aide d'un beau nom, leur emprunter un argent qui leur a été prêté avec confiance! Alors le désespoir s'empare de celui qui a ainsi abusé de tout; sa conscience devient un tyran; il ne peut plus supporter les maux qu'il s'est attirés, il est

tenté de mettre un terme à ses jours. Ceux dont il a compromis les intérêts, qu'il a ruinés, comme des fantômes toujours renaissants, le poursuivent sans cesse. Voilà où conduit l'amour désordonné des richesses! Et l'on viendra dire : « De quoi se « mêle la religion? » si elle vient à attaquer de semblables désordres!... Vous n'en êtes sûrement pas là; mais prenez garde, vous qui vous livrez à la passion du jeu, vous qui vous livrez à celle des spéculations.

Après avoir vu les maux que produit l'avarice nous dirons à chacun ce qui lui convient pour éviter de se laisser dominer par ce vice.

L'avarice est l'amour désordonné des richesses; mais point d'exagération : prenez bien garde que ce n'est pas l'amour des richesses, c'est l'amour *désordonné* pour les richesses qui est condamnable. On peut aimer légitimement les biens de ce monde, désirer légitimement d'en acquérir, dans un but noble, saint même, pour en faire un bon usage; mais il ne faut pas y attacher son cœur. Il faut s'en servir comme ne s'en servant pas, seulement pour répondre aux desseins de Dieu, qui nous les a donnés; en jouir comme n'en jouissant pas, sans trouble et sans y attacher trop de prix.

Cela posé, vous voyez qu'on peut posséder sans remords, et désirer sans être coupable, les biens de ce monde. Voyez à quel point nous sommes

maladroits : il n'y aurait peut-être rien à changer à cet égard dans notre conduite, il faudrait seulement détacher notre cœur de ces biens périssables ; et nous transformons en faute ce qui devrait servir pour notre sanctification !

L'Esprit-Saint a dit : *L'âme de l'avare est toujours à vendre.* Ne le voit-on pas continuellement ? Si nous allions parler ici de gens qui se sont vendus, de trahisons de partis, comme on en a tant vu de nos jours, on croirait peut-être que nous voulons faire de la politique en chaire : ce n'est pas notre intention.

L'avarice est contraire à l'amour de Dieu, à l'amour du prochain, à l'amour de soi-même, qu'elle attaque également. Ce vice est plus répandu qu'on ne croit généralement ; et quand on l'observe de bonne foi, on voit qu'il se manifeste en tout, même dans la prière que l'on adresse à Dieu. Que lui demande-t-on surtout ? Les biens de la terre, ou ce qui peut les faire obtenir ; et alors avec quelle ferveur ne prie-t-on pas : tandis que les grâces célestes, ces vertus que l'on devrait rechercher avec tant de soin, implorer avec tant d'instance, avec quelle tiédeur on les demande ! On se contente pour cela des formules que l'on trouve toutes faites dans les livres ; mais quand il est question des intérêts temporels, c'est du cœur que l'on prie.

Et quand il survient quelques revers de fortune, comment les supporte-t-on? avec quelle anxiété, quel désespoir!

Pauvres chrétiens, que je vois si affligés que je serais prêt à pleurer avec vous, vous possédiez autrefois des biens immenses; ils vous ont été enlevés, je vous plains, surtout si le nécessaire vous manque. Mais vous bornez-vous à gémir? les murmures n'arrivent-ils pas aussi? Et cependant manquez-vous réellement? Votre position, telle que les révolutions l'ont faite, ne serait-elle pas encore l'objet de l'envie de bien d'autres? Pourquoi donc tant de gémissements, tant de plaintes? pourquoi tant de craintes de manquer? Ne sauriez-vous donc vous confier en cette divine Providence, qui nourrit l'oiseau dans les airs et revêt l'herbe des champs?

Prenons la résolution, etc.

AVARICE.

OUBLI DE DIEU, OUBLI DU PROCHAIN, OUBLI DE SOI-MÊME; DUPLICITÉ.

Commandez aux riches du siècle de ne point s'attacher aux biens de ce monde, mais de s'en faire un trésor dans le ciel.

Lundi de la 2e semaine. — 16 MARS 1835.

Remarquez que saint Paul ne dit pas *conseillez*, mais *commandez*. Le bon usage des biens de ce monde n'est point un conseil, mais un précepte. La nuance est délicate entre l'usage et l'abus; c'est un point où l'erreur est facile; il faut tâcher que chacun sache ici ce qu'il a à faire, selon sa position, pour bien user des biens du monde.

J'ai sur ce sujet, comme sur tous en général, un écueil à craindre. Je sais que mes paroles de l'autre jour sont venues frapper des cœurs qu'elles ne devaient point atteindre et y porter du trouble. Je prie de bien distinguer ce que nous avons déjà dit : que ce n'est pas l'amour des richesses qui est coupable, mais l'amour *désordonné* des richesses.

Pesons les résultats de l'avarice, et voyons les fautes qu'elle nous fait commettre. Voyons-les sans scrupule, comme aussi sans faiblesse.

L'avarice produit l'oubli de Dieu, l'oubli du prochain, l'oubli de soi-même et la duplicité.

Premièrement, l'oubli de Dieu, parce que l'avare, tout occupé des intérêts de ce monde, néglige totalement ceux du ciel. Il s'est fait une idole de l'argent, et ne pense plus à adorer Dieu.

S'il y a peu de ces avares dans toute l'étendue du terme, il en est beaucoup qui aiment l'argent! Et dans ce siècle, que nous appelons siècle des lumières, l'argent règne et domine sur tout. Absorbé par les intérêts matériels, on peut dire qu'il n'y a plus qu'une seule divinité, l'argent! Il a desséché les cœurs, affaibli les croyances religieuses, et même désenchanté de toutes les affections de famille : car on a l'air de tenir à sa femme, à ses enfants; et je ne sais, dans la balance de l'intérêt, jusqu'à quel point ils l'emporteraient.

Il ne faut pas croire que cette préoccupation de l'argent ne nous regarde pas tous, plus ou moins; tous ne sont pas également corrompus, mais tous nous en tenons un peu, même au sein de la piété. Ces vues intéressées détournent plus ou moins de la fin à laquelle nous devons tendre. On oublie Dieu en proportion de ce qu'on est plus occupé

des intérêts de ce monde : Dieu et l'argent ne peuvent régner à la fois dans un cœur. Pourquoi tant de distractions dans la prière? pourquoi prend-on si souvent en vain un livre de piété, qu'on lit sans y penser? C'est qu'on est tout occupé des intérêts de ce monde.

Deuxièmement, l'avarice produit l'oubli du prochain. Ici nous pourrions entrer dans une infinité de détails, qui finiraient peut-être par dégénérer en satire; ce n'est pas notre intention: nous voulons seulement vous donner les conseils d'un père, d'un ami, vous avertir des dangers que vous courez pour votre salut, que nous avons à cœur.

Considérons d'abord l'oubli du prochain au sein des familles. A quels devoirs essentiels ne fait-il pas manquer, à combien de maux n'entraîne-t-il pas? Pour ne se dessaisir de rien, on laisse souvent de grands enfants manquer de ce qui serait convenable, nécessaire même à leur âge et à leur position; on les expose à rougir devant d'autres, en ne leur donnant pas d'argent à dépenser : ils patientent; mais la cupidité n'entrera-t-elle pas aussi dans leur âme? On commence à s'apercevoir de ce tort des parents, on finira peut-être par d'affreux désirs! Et ces jeunes gens, qui n'ayant pas eu d'argent à dépenser n'auront pas appris à en faire un bon usage,

quand ils seront possesseurs du vôtre (auquel vous tenez tant, mais qu'il vous faudra bien leur abandonner à votre mort), ils le dépenseront, ils le prodigueront, ils se ruineront!

Oubli du prochain à l'égard de la femme. Cet oubli n'a-t-il pas aussi de graves inconvénients? Ici je m'adresse aux hommes plus particulièrement, et je les engage à ne pas refuser à leurs femmes, toutefois dans de justes bornes, ce qui est nécessaire pour satisfaire à ce besoin de plaire que Dieu a mis à dessein dans le cœur de la femme, et qui lorsqu'il est légitime n'a rien de condamnable. En se refusant à cette sorte de nécessité, il en résultera un froissement d'amour-propre qui amènera de l'aigreur, et qui peut devenir une cause fâcheuse de désunion. Ne croyez pas que je vienne ici plaider la cause de ce besoin de parure dans ce qu'il peut avoir de blâmable; non : je viens seulement vous dire ce que je crois nécessaire pour prévenir de grands maux; je ne vous le dis que par suite des observations que j'ai pu faire, et après avoir bien réfléchi sur ce sujet.

Oubli du prochain à l'égard des serviteurs, soit relativement à leurs gages, soit relativement aux soins qu'on leur doit. Accordez-leur ce qui est juste, n'y mettez point de vilenie, point de lésinerie. S'ils sont malades, faites-les soigner;

n'exigez pas qu'ils payent des mémoires de maladies. Si vous les y obligez quand ils croient que c'est à votre service qu'ils ont gagné tel ou tel mal, ne chercheront-ils pas à retrouver cela sur autre chose? Je n'approuve pas assurément ce qu'ils peuvent faire alors; mais je dis ce que je sais, ce que j'ai vu; et je vous engage à consentir à quelques sacrifices, afin de prévenir de semblables fautes.

Oubli du prochain à l'égard des pauvres. Que fait pour eux l'avarice? Je ne demande pas qu'on se dépouille par charité; mais accomplit-on seulement le précepte? car c'est un devoir que l'aumône. Il semble, quand le confesseur demande : « Avez-vous fait l'aumône? » qu'il n'en ait pas le droit. Il est obligé de prendre son temps, de tâter le terrain, et de connaître un peu plus son pénitent.

Mais ce n'est pas seulement oubli du prochain au sein des familles, oubli des pauvres : il y a aussi, par suite de l'avarice, oubli des convenances dans la société. Il faut y être selon son rang, sa position et son âge aussi; ceci, je ne l'ai pas vu moi-même, mais j'ai entendu répéter de tous côtés que cet oubli des convenances est tellement commun à présent, par suite de cette cupidité à laquelle se livre même la jeunesse, que dans les réunions de la bonne société il faut aller cher-

cher les jeunes gens à une table de jeu, où le désir du gain les retient si fort à jouer ou *à parier* (c'est le terme), que la maîtresse de la maison a toutes les peines du monde à les en arracher pour alimenter la conversation.

Troisièmement, l'avarice produit l'oubli de soi-même; car l'avare ne jouit point de ces biens qu'il recherche avec tant d'avidité. Ces biens devraient servir à satisfaire ce légitime amour de soi-même que Dieu a mis dans tous les cœurs, tandis qu'ils ne font que le malheur de l'avare, et nullement son bonheur. Pendant qu'il se croit maître de son argent, il en est l'esclave; l'argent est son tyran.

Un de nos poètes a fait une satire dans laquelle il représente l'avare vêtu d'une thèse de latin sur laquelle on lit : *Argumentabor*. Si les avares ne sont pas revêtus de la thèse de latin, tous, plus ou moins, sont la risée de leurs voisins, de leur famille, et, ce qu'il y a de pis, de leurs enfants, dont cela altère nécessairement la vénération qu'ils doivent à leurs parents. Comme on se déguise cette passion, souvent même sous un voile religieux, l'avare se réfugie sous une fausse humilité; mais vous sentez que les humiliations qu'il s'attire ainsi, il n'a pas le droit de les offrir à Dieu. Il en serait de même des mortifications que l'avare prétendrait s'imposer en se refusant le né-

cessaire. La vraie mortification doit donner aux autres ce qu'elle se retranche à elle-même; est-ce ainsi que fait l'avare?

Et si nous parlions de ces espèces de trafic au sujet des mariages, qui se font à présent si souvent? On ne cherche plus, comme autrefois, ni santé, ni jeunesse, ni vertu, ni beauté : pourvu qu'une femme apporte à l'autel une somme ronde de *tant*, c'est tout ce qu'il faut. On entend des jeunes gens analyser tout un mariage par cette phrase affreuse : *Combien épouse-t-il? Combien épouse-t-elle?* Aussi y a-t-il peu de mariages bien assortis. Maintenant il est du bon ton de vivre avec sa femme; mais rencontre-t-on le bonheur dans ce lien, qui devrait être le plus doux de la vie? Il est vrai qu'on n'a pas cherché ce qui devait le procurer.

Ces désordres ne sont pas partout aussi graves; mais on en tient un peu, parce qu'on participe toujours au temps où l'on vit.

Quatrièmement, l'avarice produit la duplicité. Quand l'amour de l'argent domine, il faut s'en procurer à quelque prix que ce soit; de là on devient peu délicat sur le choix des moyens : contrats illicites, injustices fréquentes, espèce de vols; et ces déclarations fausses de biens que l'on ne possède pas, quand il est question d'un mariage; ces promesses qu'on sait bien qu'on ne

pourra pas remplir. Combien d'injustices de ce genre commettez-vous, vous, honnêtes gens, ou qui prétendez l'être!...

Il n'y a pas en tous duplicité profonde, mais en presque tous une sorte d'injustice, une attache trop prononcée aux biens de ce monde. Vous en possédiez d'immenses; Dieu a permis qu'ils vous fussent enlevés. Vous a-t-il pour cela abandonné? David a dit : *J'ai passé sur la terre, et je n'ai jamais vu que le juste fût abandonné de Dieu.* Ne l'avez-vous pas éprouvé, vous qui avez été obligé de fuir dans des contrées éloignées, peut-être sans ressource, parce que votre éducation ne vous a pas permis de vous en créer? Eh bien, avez-vous manqué, Dieu ne vous a-t-il pas secouru?

Voici deux questions que le désir de ne point abuser des richesses de ce monde fait faire : Est-il permis de faire des économies? est-il permis d'augmenter sa fortune?

Premièrement, est-il permis de faire des économies? — Oui, il est permis, il est sage, il est prudent de faire des économies; mais pour cela il ne faut retrancher ni ce qui est nécessaire à soi-même, à sa femme, à ses enfants, à sa maison, ni ce qui est convenable à sa position sociale, ni ce qu'on doit aux pauvres. Tout cela prélevé, on peut faire des économies. Pour grossir la part des pauvres il faut même s'imposer quelques-unes

de ces privations auxquelles on ne se soumettrait pas dans la seule vue de thésauriser ; car la charité ne serait pas méritoire si l'on ne s'imposait pas quelques privations pour l'accomplir.

Faire des économies devient même un devoir, quand on a des obligations à remplir, des enfants à pourvoir, des charges à acquitter ; quand l'état n'étant pas en harmonie avec la naissance il faut tâcher d'y arriver.

Quand les économies sont-elles permises ? C'est lorsqu'on a satisfait à tout ce qu'exige la position ; lorsqu'on a fait travailler les ouvriers ; lorsque dans sa terre on a secouru l'habitant pauvre, afin que la chaumière par sa misère n'accuse pas la richesse du château.

Deuxièmement, est-il permis d'augmenter sa fortune ? — Oui, pourvu que ce soit par de sages et légitimes moyens ; même, en certaines circonstances, la religion semble en faire un devoir : seulement ayons soin que cette occupation n'absorbe pas tellement notre temps, qu'elle devienne la cause de ces tristes existences abandonnées aux intérêts matériels ; elles sont contraires à l'ordre établi par Dieu, qui nous ordonne de préférer le ciel à la terre.

Les saints Pères ont tracé quatre caractères auxquels on peut reconnaître si l'on se laisse ou non aller à un attachement trop vif pour les biens

de la terre. Ces principes peuvent servir à nous éclairer; chacun ensuite, s'il a quelque doute, peut consulter son confesseur.

Premièrement, examinons quelles sont les dispositions du cœur. Est-il dans l'intention d'user sagement des biens du monde? n'y attache-t-il pas trop de prix? Examinons ce point, mais sans trop analyser, parce que ce pourrait être une source de scrupules.

Deuxièmement, il faut voir quels moyens on emploie pour se procurer les biens de ce monde; s'ils ne sont pas parfaitement légitimes, il y a péché. Nous avons tous des consciences droites naturellement; mais la passion vient les fausser, celle-ci surtout. Si, dans votre doute, vous n'avez pas consulté, il y a eu péché, parce que vous avez fui la vérité, vous n'avez pas voulu être éclairé.

Troisièmement, l'usure. L'avez-vous exercée? Des jeunes gens ont besoin d'argent, ou bien des malheureux; on pouvait aller au-devant d'eux pour les secourir, on en a fait spéculation, indigne spéculation; on les a ruinés, au lieu de les aider.

Quatrièmement, il faut examiner la disposition de son cœur dans la perte des biens. Y a-t-il eu regrets trop vifs? y a-t-il eu résignation? Remarquez que ce n'est pas le regret qui est coupable,

mais le regret trop amer; ce ne sont pas précisément les plaintes qui constituent la faute, mais les murmures.

En voici, je crois, assez pour que nous puissions prononcer avec certitude si notre attachement aux biens de ce monde est coupable ou non. Il ne faut pas chercher à nous trouver coupables si nous ne le sommes pas; il ne faut pas non plus nous flatter pour nous tromper. Voyons bien quel est l'état de notre cœur; cherchons à le détacher de ces biens terrestres et fragiles, et plaçons toutes nos espérances dans le ciel, notre véritable patrie.

COLÈRE.

SON PRINCIPE, SES RÉSULTATS.

L'homme doit tendre à réprimer la colère de son cœur.

Mercredi de la 2e semaine. — 18 MARS 1855.

Qu'est-ce que la colère? Nous trouvons dans le Catéchisme : *C'est un mouvement impétueux de notre âme qui nous porte à repousser avec violence ce qui nous déplaît.* Cette définition est juste. La

colère s'exhale ordinairement au dehors; et si elle est contrariée, elle n'en est souvent que plus fâcheuse, car elle produit ordinairement le désir de la vengeance. — Y a-t-il une colère permise? Oui, quand un motif de zèle pour les intérêts de Dieu ou pour ceux du prochain la produit : alors elle prend le nom de sainte colère. On sait cela; et c'est l'excuse dont on se sert ordinairement pour se justifier, à soi-même et aux autres, la colère à laquelle on se laisse entraîner. On se dit que c'est la cause de Dieu que l'on prend à cœur, les intérêts de nos frères qu'on voit compromis : ce bon motif nous satisfait; mais n'avons-nous jamais été trop loin dans ce zèle? Ne nous est-il pas souvent arrivé de tomber dans l'excès, même dans un bon sentiment? Poursuivant le vice, avons-nous, à l'exemple de Jésus-Christ, pardonné au coupable? Et ces expressions d'aigreur qui nous échappent, n'est-ce pas pour satisfaire à ce mouvement impétueux qui nous domine, à cette disposition à la colère? Commandons avec autorité, avec fermeté s'il le faut, jamais avec colère.

Il faut que l'homme examine, avant de céder à ce mouvement impétueux, ce qu'il doit faire sur cette terre; il y doit accomplir les ordres de Dieu : il est le représentant de sa justice s'il a l'autorité, mais il doit l'exercer sans passion.

C'est étrange la facilité avec laquelle nous excusons cette disposition à la colère. Nous avons toujours quelque bon prétexte à alléguer ; ce sont les autres qui ont tort, et puis c'est notre organisation, un état nerveux : c'est ainsi que cela s'appelle. Oh ! quand on a cette bonne raison à donner, il semble que l'on ait tout dit. Un état nerveux !..... Qu'est-ce, la plupart du temps, qu'un état nerveux ? De la mauvaise humeur ; et voilà tout. C'est comme si on disait que la colère servira d'excuse à la colère. Nous avons pouvoir sur nos passions ; l'homme peut réprimer les mouvements de son cœur ; les païens eux-mêmes avaient reconnu que l'âme devait commander au corps.

D'autres fois, c'est un sang bouillant qui servira d'excuse. Pauvres femmes qui vous abandonnez à des colères si fréquentes, et qui vous croyez si excusables sur ce point, ne savez-vous pas cependant quelquefois être maîtresses de vous ? Hommes qui commandez si impérieusement, qui faites tout trembler autour de vous, c'est, dites-vous, votre sang bouillant qui vous emporte. Et quand il est question de passer dans la société pour un homme aimable, enchanteur, vous, pour une femme charmante, adorable (ce sont les expressions dont on se sert), vous êtes d'une douceur à toute épreuve, d'une mansuétude sans pareille : le sang bouillant, l'état nerveux, tout

a disparu, pas pour longtemps, à la vérité; car, rentrés chez vous, tout cela revient. Soyez de bonne foi, et convenez que quand on le veut bien, maris, femmes, enfants, serviteurs, savent triompher de ce sang bouillant, qui n'est la plupart du temps qu'un prétexte pour favoriser la colère.

Jésus-Christ, qui a prévu tout ce qui devait nuire au bonheur de l'homme, s'est occupé de l'intérieur des familles; et c'est parce qu'il savait que cet intérieur pouvait être troublé par la colère, qu'il en a défendu jusqu'à la plus légère expression. *Non-seulement vous ne tuerez pas, mais quiconque dira à son frère : Vous êtes un insensé, méritera d'être condamné par le jugement.* Combien ne nous échappe-t-il pas d'expressions qui ne nous paraissent rien, et qui sont cependant bien plus injurieuses que : *Vous êtes un insensé!* C'est parce que ces expressions peuvent blesser nos frères que Jésus-Christ nous les défend; et c'est ici qu'il faut admirer la religion, si éminemment sociale. Voilà pourquoi les Apôtres, enseignés par notre divin Maître, recommandent si souvent aux fidèles de résister à la colère. En contribuant par notre douceur au bonheur de ceux qui nous entourent, nous contribuerons au bonheur de la société.

Il faut porter le flambeau dans les consciences

et considérer la colère dans son principe. Elle n'en a pas de particulier; c'est une passion au service de toutes les autres; il peut y avoir disposition au fond du cœur, mais il faut que cette disposition soit excitée par quelque autre passion; par conséquent, on peut dire que c'est une passion à la solde de toutes les autres. Tout sentiment mauvais l'excite. David a vaincu Goliath; il est loué, il est applaudi; l'orgueil de Saül en est blessé, sa colère éclate, il le poursuit partout. Il n'y a plus de géant Goliath, mais combien de Saüls! Qu'est-ce qui excite la colère de cette femme, jeune encore, contre cet époux? Pourquoi ces mots amers qui lui échappent à chaque instant? Elle dira : « Ce n'est point ma faute. » Non, c'est un état nerveux. Cet époux s'est refusé, a cru devoir se refuser à des dépenses excessives que vous vouliez faire, et voilà son crime. Votre orgueil a été blessé, et vous vous en vengez de toutes les manières; il en sera puni à tout instant. Il vous aimait pourtant; mais vous aimera-t-il encore longtemps? Prenez garde, vous pourriez encore le ramener, et vous allez l'aliéner à jamais. L'envie, autre source de colère. Le triomphe de Mardochée produit cette affreuse envie qui dévore le cœur d'Aman. Mardochée et tout son peuple périront pour satisfaire à la colère d'Aman. Combien de cœurs dominés par l'envie! Si j'osais,

je demanderais à cette femme déjà d'un certain âge, pourquoi cet acharnement contre cette jeune fille, qui n'a d'autre défaut que sa jeunesse? Pauvre fille, elle fait tout ce qu'elle peut pour vous plaire, elle n'y réussit jamais. Vous ne vous rendez pas compte de ce sentiment; sondez votre cœur, la plaie est là.

Et cette espèce de tyran domestique, qui ne rentre chez lui que pour exhaler sa fureur; son sang est bouillant, il ne manquera pas d'alléguer cette excuse; mais on pourrait lui dire : « Vous avez fait des pertes dans les antres affreux que vous fréquentez, et vous en rendez responsables une épouse, des enfants, des domestiques qui n'en sont pas cause. C'est la cupidité qui produit en vous la colère. »

Nous pourrions passer en revue toutes les colères, et nous verrions qu'elles ne sont que la manifestation des autres passions, l'explosion d'une passion contrariée; et comme toutes les passions peuvent l'être, toutes peuvent produire la colère. Combien ne doit donc pas être funeste une passion toujours aveugle, et qui peut avoir autant de causes qu'il y a de mouvements dans le cœur humain!

Le voluptueux entre en fureur contre l'innocente victime qui lui résiste; sa colère, c'est de la volupté.

Le dîner est mauvais, on se fâche, on gronde; c'est la gourmandise qui excite la colère.

Un lit est mal fait, c'est la sensualité qui s'irrite.

Certaines vertus ou qualités, quand elles sont poussées à l'excès, excitent aussi la colère; ainsi une chambre est mal rangée, on se fâche : là, c'est l'amour de l'ordre poussé à l'excès.

La colère n'est donc que la manifestation des autres passions; mais, par la raison qu'elle est la manifestation de toutes, elle doit être la plus fréquente. Elle ne se porte pas en tous à ces excès prodigieux qui font horreur, mais elle nous domine tous plus ou moins, et dans les plus petites choses souvent; afin de nous en garantir, examinons ses résultats.

Premièrement, elle nous rend malheureux. La colère est un état pénible, qui jamais n'a pu procurer de satisfaction, tout au plus celle du moment, et voilà tout; elle empoisonne la vie. Quand elle se satisfait, elle occasionne de grands maux; et quand elle ne se satisfaît pas, qu'elle ne paraît pas au dehors, elle excite au dedans les émotions les plus pénibles, et la santé souvent s'en altère.

Deuxièmement, elle nous aveugle; car la colère emporte bien plus loin qu'on ne croit : quelque peu qu'on s'y livre, on ne voit plus où l'on en est. Cet homme qui s'y abandonne sait-il jusqu'où il ira? Revenons sur le passé, pères, mères, enfants,

serviteurs ; un mot, un seul mot nous a blessés, et jusqu'où la colère ne nous a-t-elle pas entraînés ! Mères chrétiennes, pour une faute, peut-être pas très-grave, comment avez-vous prononcé sur votre enfant cette malédiction si affreuse que vous auriez dû craindre que Dieu ne vous eût entendues ! Comment avez-vous pu aller jusque là ? Sûrement vous ne le vouliez pas.

Et vous, maîtres et maîtresses, pour un ordre mal exécuté, les reproches sont venus en foule ; ils ont amené quelques mots de trop, vous vous en êtes offensés ; vos reproches, dictés par la colère, en ont excité d'autres que vous ne pouviez plus souffrir : il a fallu que ce domestique sortît de chez vous ; et vous avez perdu ainsi un bon, peut-être un excellent sujet.

Voilà comme la colère nous force à nous repentir de nous y être livrés ; elle nous a aliéné des cœurs qui ensuite ne nous ont plus pardonné !

Que de sujets de douleurs, que de repentirs occasionnés par la colère ! Enfants qui, par vos mutineries, avez affligé vos mères, qui, par vos réponses déchirantes, avez quelquefois navré leurs âmes, enfants qui avez fait couler les larmes de vos mères, ah ! votre cœur n'a-t-il pas été brisé ensuite ? ne vous êtes-vous pas repentis bien vivement de votre faute ? n'avez-vous pas été bien malheureux de l'avoir commise ?

Vous vous êtes chargée de l'éducation de vos enfants : c'est bien sans doute, c'est votre premier devoir; mais la faites-vous, cette éducation, comme vous devez la faire? Vous allez peut-être dire : « Il prêche pour moi !..... » Cependant il faut bien porter la lumière dans votre âme, et vous dépeindre telle que vous êtes. Vous allez souvent beaucoup trop loin dans l'expression de vos reproches; une faute, peut-être bien légère, vous fait dire de grands mots, des choses beaucoup trop fortes; vous provoquez souvent par là des réponses que vous ne devriez jamais permettre; et voilà où vous entraîne l'aveuglement de la colère : vous n'aviez pas prévu que la chose irait aussi loin, aveuglée que vous étiez par la colère, et vous en êtes venue à souffrir des torts qui ne sont plus tolérables : c'est ainsi que la colère amène la faiblesse, qui est son troisième résultat.

Avec vos *vivacités* (puisque vous ne voulez pas que cela s'appelle colère), vous affaiblissez votre autorité. Vous vous êtes fort impatientée le matin, vous vous l'êtes reproché; vous ne voulez pas recommencer le soir, c'est tout simple.

Les enfants sont bien fins, ils remarquent tout; ils savent à merveille que c'est là votre marche, et que par la raison que vous vous êtes trop impatientée le matin, vous ne vous impatienterez pas du tout le soir : c'est ce qui arrive positive-

ment. Alors l'enfant, sentant bien que c'est le moment où il peut tout oser, ne manquera pas d'en abuser. Dans la crainte de s'impatienter, on garde un coupable silence sur des fautes essentielles. Croyez bien que l'enfant, qui est toujours sondant jusqu'où il peut aller, ne manquera pas d'aller aussi loin qu'il le pourra. Cette conduite dans le premier âge n'a pas encore d'aussi graves inconvénients; mais les enfants n'ont pas toujours cinq ou six ans : le vôtre grandira, et c'est alors que vous verrez les graves inconvénients d'une semblable éducation.

N'y a-t-il qu'à l'égard des enfants que les vivacités produisent une faiblesse fâcheuse? Combien manquent par là tout leur avenir! Disons-le tout bas, mesdames, cette petite tactique de vous fâcher souvent, que vous employez quelquefois avec tant de succès, ne vous réussira pas toujours. Ce mari, pour éviter vos vivacités, s'y laisse prendre avec une candeur inconcevable. Vous savez si bien user de ce moyen, que ce pauvre homme sera obligé de céder, quoi qu'il fasse. Mais, pauvres jeunes femmes, qui riez maintenant, savez-vous à quoi vous vous exposez? Ce mari avait de la confiance en vous, il vous consultait; vous pouviez employer utilement l'influence qu'il vous accordait : par votre humeur, par vos vivacités vous usez toute votre autorité, vous vous

déconsidérez à ses yeux : désormais il ne vous écoutera plus; accoutumé à vos petites colères, il ne s'en inquiétera plus. Comment conserver quelque empire sur le cœur d'un époux quand on ne sait pas retenir sa vivacité?

Et cet homme qui se sera fâché aussi tant de fois, après s'être bien fâché, il se laissera mener; car c'est ainsi que la colère produit la faiblesse.

Tâchons donc de réprimer ce mouvement impétueux de notre âme; possédons-la en paix. Soumis à tout ce que Dieu voudra de nous, acceptons avec patience, avec résignation, les peines, les afflictions, les contrariétés qu'il nous envoie.

COLÈRE.

SES RÉSULTATS.

Et moi je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné par le jugement.

Lundi de la 3e semaine. — 23 MARS 1835.

Nous allons revenir sur ce vice, auquel on s'abandonne si facilement, dont on se fait si rarement des reproches, qu'on voudrait si souvent

faire passer pour un bon zèle, et qu'on transformerait si volontiers en vertu.

Nous rappellerons d'abord ce que nous avons dit sur la faiblesse, troisième résultat de la colère. Nous avons dit à l'homme combien il affaiblissait son commandement quand il le donnait avec colère; nous avons tâché de convaincre la femme des peines qu'elle s'attirait en s'abandonnant à ce péché. Son autorité est toute d'inertie, en certaines circonstances graves, où elle voit ses intérêts, ceux de ses enfants (qui lui sont si chers) compromis par les imprudences de son mari, elle pourrait être puissante par sa résistance; mais cette autorité, usée sur des riens, n'est plus d'aucun effet.

C'est surtout à la mère de famille que nous avons fait sentir combien la colère affaiblissait son autorité; c'est surtout à elle que nous avons donné le conseil de ne pas s'y abandonner. Les enfants, accoutumés à entendre parler avec colère, n'obéissent plus que quand on élève la voix. Il faut, parce qu'on s'est fâché souvent, que l'on se fâche toujours. Ils grandissent, ces enfants, et l'on n'a plus aucun crédit sur eux, on ne peut plus gronder une fille qui va bientôt se marier, un fils de vingt ans. Quel moyen vous restera-t-il donc quand vous aurez des choses essentielles à réprimer? La colère, ces violentes colères com-

me on en voit quelquefois? Mais par là vous éloignez toute confiance; vous n'avez plus rien à faire. On ne vous parlera pas de ces premières impressions qu'il vous serait si important de connaître. Non, vous avez fermé ce cœur à toute confiance; le confesseur seul, si votre fille est chrétienne, saura ce qui se passe en elle; mais elle ne lui dira que ce qu'elle sait elle-même : et vous, appelée plus particulièrement à deviner ce qu'elle ne sait pas encore, vous, qui deviez être sa première confidente, vous ne serez jamais sa mère que de nom. Vous avez déjà froissé cette âme, vous avez éloigné sa confiance.

Je sens que je vais peut-être réveiller des souvenirs bien amers; mais pourquoi voit-on tant de jeunes femmes dans le monde ayant encore une mère et dont le cœur ne peut pas s'épancher dans son sein? Jamais avis demandé à une mère; et cette pauvre jeune femme, qui en aurait cependant tant besoin, va chercher pour confidente une amie de son âge, une femme légère peut-être, qui l'entraînera au fond de l'abîme; car elle n'ira pas chercher, pour décharger son cœur, une femme de l'âge de sa mère, dont le visage toujours grave et austère la repousserait.

La mère ne sent pas qu'elle n'a de puissance que par la douceur et la tendresse; que n'obtiendrait-elle pas si elle savait user de ses moyens

d'influence? Le père sera toujours père, toujours le maître de la maison, le chef de la famille; il pourra pardonner, mais il ne saurait prévenir le danger : il ne recevra pas les confidences; la mère les recevra si elle sait les attirer, et pourra lui demander conseil dans les occasions difficiles. Quel ascendant de douceur la mère pourrait obtenir sur un fils; elle, femme si bonne, avec un cœur si tendre! Mais par ses vivacités de tous les jours elle a perdu cette heureuse influence. Ce pauvre jeune homme, à qui se confiera-t-il? Il a été accoutumé aux trop vives réprimandes de sa mère, elle ne peut avoir sa confiance; il ira trouver un jeune homme de son âge, ils se perdront ensemble.

Combien aussi la colère n'affaiblit-elle pas l'autorité de la maîtresse de maison! Elle dit, elle dit sans cesse, elle gronde, elle gronde sur tout. Elle a tellement usé son autorité sur des riens, que dans les occasions importantes elle n'en a plus aucune; elle finit par n'être plus maîtresse chez elle; car, enfin, elle est bien obligée de garder quelquefois ses domestiques : on ne peut pas toujours les renvoyer, cela finit par faire tort à une maison, et c'est ce qu'on ne veut pas, car nous savons très-bien éviter ce qui nous nuit.

Le quatrième résultat de la colère, ce sont les divisions. Nous allons peut-être rappeler de péni-

bles moments; si nous faisons couler quelques larmes en renouvelant un passé bien fâcheux, pensez que nous le devons pour avertir ceux pour lesquels il en est temps encore.

La colère est presque toujours la cause de ces désunions de ménage que nous voyons. Deux êtres qui, selon l'expression dont Dieu s'est servi, ne devraient être qu'une même chair, se sont aigris par des paroles, et en sont venus peut-être à aspirer au moment qui mettra un terme à une union qui aurait dû être si douce, et qui l'a été si peu.

Peut-être votre époux n'avait-il pas toutes les qualités que vous pouviez désirer; ce n'était pas la perle des maris, je le veux bien, mais on pouvait vivre avec lui; et vous, n'aviez-vous pas aussi quelques défauts? Si vous aviez employé la douceur, vous auriez mis par là une digue à ses emportements. Au lieu de cela, votre humeur, vos vivacités l'ont exaspéré davantage, et votre ménage est devenu une espèce d'enfer. La patience produit la patience. Nous faisons les autres tout autant qu'ils nous font; vous auriez pu rendre votre mari meilleur, vous l'avez rendu plus mauvais. Si vous aviez su combattre votre humeur, il aurait rougi devant une femme si bonne. Mais, direz-vous : « Quel remède? en est-il encore? » — Oui, dans la douceur de caractère; ayez-en le courage.

Cinquième résultat, les inimitiés. Comme la colère ne ménage pas l'expression; qu'au contraire elle va chercher un choix de mots les plus piquants, les plus mordants; qu'elle ne se contente pas d'enfoncer le trait, qu'il faut encore qu'elle le retourne, elle produit nécessairement de l'irritation, et par suite les inimitiés; et elle ne les produit pas seulement pour ceux qui ont eu des torts à notre égard; nous en voulons surtout à ceux vis-à-vis de qui nous en avons eu (et l'on s'en donne beaucoup par la colère). Voilà ce que nous ne leur pardonnons pas.

« D'où vient, pourrait-on dire à cet homme, votre « inimitié contre cette jeune femme, pourtant si « belle, si bonne? » Il ne craindra pas, pour excuser l'éloignement qu'il a pour elle, de l'accuser d'infidélité, d'inconstance; mais on pourrait lui répondre : « Mon ami, vous vous trompez, son crime « n'est pas d'être votre femme, son crime est de « s'être trouvée trop de fois en butte à votre co- « lère; voilà ce que vous ne lui pardonnez pas. »

Un tort qui paraît bien léger, dont on serait presque tenté de parler en riant, si on ne savait les graves résultats qu'il peut avoir, ce sont les espèces de bouderie dont une jeune femme fait tant d'usage. Elle prend un air mécontent, grossissant ses lèvres à plaisir; elle est enchantée d'avoir trouvé ce moyen, qui lui a réussi; mais atten-

dez, et vous verrez si cela réussira toujours. L'inimitié en deviendra un jour la suite : car y a-t-il rien de plus fatigant pour un mari, qui rentre chez lui ayant tout à fait oublié la querelle du matin, que de trouver un visage allongé d'une aune, et qui le boude toute la journée?

Le sixième résultat de la colère est la haine; elle ne manque guère de la produire; en effet, quoi de plus haïssable que les êtres toujours en colère? y a-t-il caractère assez flegmatique pour ne pas s'irriter à la fin contre ces êtres toujours en exaspération?

Septièmement, la colère produit aussi la médisance et la calomnie. Quand on n'a pas la force de retenir sa colère, on lui cherche des excuses; et c'est un des plus graves inconvénients de ce vice. On cherche à se justifier aux dépens de ceux qui ont provoqué cette colère; on leur trouve des torts, on les exagère; s'ils n'en ont pas, on devient calomniateur, et cela même dans la bonne compagnie.

Le huitième résultat de la colère, ce sont les imprécations contre soi-même ou contre Dieu, ce qui est blasphème. Non-seulement l'homme en colère profère des paroles injurieuses à son prochain, mais, dans sa fureur, il en profère aussi contre son propre bonheur; il se souhaite du mal, il désire la mort, il menace de se la donner. En-

core s'il se bornait à la menace, le malheureux !...

Combien de jeunes femmes transportées par la colère ont-elles été jusqu'à jeter, pour ainsi dire, au nez d'un mari la révélation de leurs propres fautes !

Nous voudrions que la colère ne fût jamais allée jusqu'au blasphème et surtout dans la bouche de jeunes femmes, et cependant c'est ce qui n'est que trop souvent arrivé.

Neuvième résultat, le scandale. Deux époux se querellent sans cesse, c'est une habitude; ils prétendent qu'ils ne s'en aiment pas moins (je le veux bien); toutefois, voyez quel inconvénient : les serviteurs entendent les reproches continuels qu'ils s'adressent, croyez-vous qu'ils s'en taisent? Comment sait-on tant de secrets de ménages? Et ce qui est bien pis encore, les enfants sont souvent témoins de ces querelles. La curiosité ou le désir de s'instruire (qui sera défaut ou qualité dans l'enfance, comme vous voudrez), la curiosité, enfin, qui domine les enfants, les portera à écouter ces querelles. Ils veulent tout savoir; ils sont partout, touchent à tout, découvrent tout. On s'imagine qu'ils sont trop heureux d'aller jouer, et l'on ne s'en inquiète pas. Cette espèce de démon qui les pousse les amènera là tout juste au moment où on ne voudrait pas qu'ils y fussent, et ils entendront, comprendront tout. Au commen-

si important de détruire ce défaut chez les enfants dès qu'il se manifeste. C'est la partie la plus essentielle de l'éducation, et peut-être la plus négligée. On ne s'en inquiète pas, on rit même quelquefois de ces petites colères de l'enfance; cela devient plus fort, on ne s'en occupe pas davantage, à moins que l'enfant ne tombe dans ces excès que l'on regarde comme dangereux pour sa santé, et que cela ne dégénère en convulsions; ou bien lorsqu'il en résulte quelque contrariété, parce que les enfants, se disputant entre eux, sont bruyants, fatigants, qu'il faut s'en mêler pour les apaiser : alors on les gronde avec humeur, et pour les corriger de la colère on s'y met soi-même. Quand les enfants en sont venus à se rouler par terre, à grincer des dents, à écumer de rage, alors on dit : « Que faire? » — D'abord il ne faut pas attendre que la colère en vienne là ; aux premiers symptômes qu'on en aperçoit chez un enfant, il faut le corriger. Si vous ne le faites pas, la colère augmentera avec l'âge. Quand on n'est plus un enfant, on peut bien dissimuler sa colère dans la société, parce qu'elle ferait passer pour avoir un mauvais caractère, et qu'on ne veut pas se faire une mauvaise réputation. On ne se gêne que dans le monde; mais dans son intérieur!... C'est ce qui nous explique pourquoi cet homme insupportable chez lui se

montre si aimable dans la société. Ce jeune homme, qui saura se contenir dans quelques maisons où il veut plaire, accoutumé à ne rien supporter, quand il sera dans son régiment, ne se gênera pas; et au moindre mot, vous savez ce qui peut en résulter. Combien de familles gémissent encore de ces cruels résultats de la colère! Sont-ils si rares?

La jeune fille ne court pas les mêmes dangers; elle n'ira pas dans un régiment, mais elle ira dans sa propre maison, vivre avec un mari, avec une belle-mère.

Il faut veiller sur les premiers sentiments de colère qui se manifestent chez les enfants, souvent même dès le sein de la nourrice; car cet enfant déjà se montrera fils d'Adam, par conséquent déjà empreint de la tache du péché originel et de ses tristes suites. Il ne peut pas encore parler, mais il crie; déjà il entre en fureur s'il ne peut pas saisir ce qu'il veut. Qui de vous n'a pas observé que même l'enfant le plus doux n'obéit pas volontiers? Il faut cependant l'y accoutumer; s'il résiste, l'y forcer; punir, si c'est nécessaire. Il faut savoir, mères chrétiennes, résister aux larmes de votre enfant. Les larmes de l'enfance sont promptement séchées; elles ne peuvent avoir de résultats fâcheux; et si vous y êtes trop sensibles, vous serez forcées plus tard d'en verser de bien amères.

Plus vous laissez au temps à fortifier cette mauvaise habitude de ne point supporter de résistance, plus il deviendra difficile de former le caractère de votre enfant. Je sais bien que ce que je dis là va rencontrer une espèce de prévention, trop généralement répandue : que tant que les enfants sont en bas âge ils n'ont pas assez de connaissance pour qu'il puisse y avoir un grand inconvénient à leur céder. Vous vous trompez; c'est bien plus essentiel que vous ne le croyez. En général, on juge mal la première enfance; on ne se figure pas à quel point il serait précieux, dès cet âge, d'accoutumer les enfants à supporter une simple mais entière résistance. Il ne faudrait que cela. Mais que de craintes pour ces pauvres cœurs de mère à la pensée de ce moyen! Faire pleurer un enfant, plutôt que de lui donner tout de suite ce qu'il demande!... comment s'y résoudre?

L'enfant, qui tout petit voit que ce moyen lui réussit, ne manquera pas de l'employer; il viendra un jour où vous serez bien obligée de lui refuser ce qu'il voudra; alors la colère arrivera, il se tordra, il bondira : que faire? Dans ce cas quelques gouttes d'eau, du bout du doigt jetées au visage, accompagnées de quelques expressions de mépris, suffiront pour l'apaiser.

Il faudrait s'imposer la loi de ne jamais accorder à un enfant rien de ce qu'il veut impérieuse-

ment; mais peu de personnes en ont le courage. La pauvre mère croit toujours que son enfant va se faire mal, elle en tremble à tout instant; et la colère de ce petit être va toujours croissant.

Enfin, prenons-le tel qu'il est, il a été gâté; l'effroi de sa mère lui a été bien funeste : elle n'a pas vu, cette mère, que tout cela n'était qu'un jeu joué, que l'enfant connaissait bien le moyen de lui faire peur, qu'il savait bien ainsi la faire céder à tous ses caprices. Et la preuve en est que cet enfant, si emporté chez elle, du moment où il est en pension, cède sans résistance.

Quand vous avez commencé à refuser quelque chose à votre enfant, persistez dans vos refus. S'il insiste, s'il se fâche, punissez-le, renvoyez-le; ne vous effrayez pas de ses cris, ne le priez pas de se calmer, comme on le fait si souvent. Après l'avoir renvoyé, ne lui permettez pas si tôt de rentrer; mettez-le en prison, laissez-le crier : quand il aura bien crié, il se taira. Ses cris vous font mal? Allez-vous-en; n'ayez pas l'air de vous en apercevoir, n'entr'ouvrez pas la porte pour voir comment il est. Votre enfant joue la comédie; croyez bien que dans le moment où il sera convaincu que vous n'entendez pas ses cris, ou que vous n'y céderez pas, ils cesseront. Laissez-le au moins une heure en pénitence. Il lui faut une punition sévère, et qu'il la subisse entière-

ment, quand même il aurait demandé pardon, à moins que ce ne soit une première fois : alors seulement vous pourriez faire grâce, autrement point. Cherchez une punition qui lui fasse effet. Quelquefois une chose peu pénible, lorsqu'on y met une grande solennité, devient une bonne pénitence. Voyez celle qui, selon les goûts ou le caractère de votre enfant, peut avoir le plus d'influence : c'est celle-là qu'il faut lui infliger. Prévenez-le que telle faute recevra tel châtiment; et s'il la commet, que rien ne vous fasse fléchir; quand même il vous demanderait grâce, ne vous fiez pas à ses pròmesses; que rien ne vous ébranle, ni ses prières ni celles des autres; résistez à toutes, même aux sollicitations de la grand'maman, toujours si bonne, toujours si faible. Je mets en fait que vous ne ferez pas cela plus de deux ou trois fois, sans que votre enfant soit tout à fait corrigé; mais il faut de la suite et beaucoup de calme; car si la punition est infligée avec colère, si vous vous impatientez vous-même, quel fruit en pouvez-vous attendre?

Ici, nous ne devrions pas seulement nous adresser aux mères, mais aussi aux pères; car bien souvent ils gâtent eux-mêmes l'éducation que leurs femmes voudraient donner à leurs enfants. Ils n'aiment point à entendre crier, et pour s'éviter cet ennui ils ont souvent le tort de dou-

ner à l'enfant ce que la mère lui refuse. Ou bien, comme souvent ils s'en vont, lorsque les cris les ennuient, la mère, qui désire (c'est tout simple) ne point voir son mari s'éloigner, passe beaucoup de choses aux enfants quand le père est là, et recommande bien à la nourrice et aux bonnes de ne pas le laisser pleurer. Voilà un enfant mal élevé par cette seule raison.

Il faudrait que le père entrât à cet égard dans les intentions de sa femme, et que d'un commun accord on supportât plutôt un moment des cris que de faiblir; d'ailleurs ce serait le seul moyen d'en éviter bien d'autres.

Il était essentiel de traiter ce point, trop négligé, de l'éducation; à présent c'est des moyens de réprimer la colère en nous qu'il faut nous occuper.

Premier moyen : Un examen sérieux de la cause de notre colère. Nous avons dit que cette passion n'existait pas, pour ainsi dire, par elle-même; qu'elle était seulement à la solde des autres, se faisant l'exécuteur de leur vengeance; il faut donc en découvrir le motif. D'où vient cette humeur qui nous rend si insupportables aux autres et à nous-même? En général, c'est l'orgueil; nous voulons dominer, primer partout; pour peu que cet orgueil vienne à être blessé (et il n'est que trop facile à irriter), nous ne nous contenons plus.

Pourquoi cet homme entre-t-il si facilement en colère contre cette femme? C'est qu'il prétend être le maître chez lui : en cela il a raison sans doute; mais il veut être le seul qui ait le droit d'avoir un avis, et il a toujours peur que sa femme ne le mène. Si elle fait la plus légère observation, il se cabre, il ne s aperçoit pas de ce fonds d'orgueil qui le domine.

D'où vient à cette jeune femme cette mine longue qu'elle fait à son mari? C'est qu'il est rentré un peu plus tard que de coutume; et tout de suite on se persuade qu'il est allé chez telle personne, c'est sûr : la jalousie s'en mêle; elle a de l'humeur, elle ira peut-être jusqu'à la colère.

A combien de vieillards pourrait-on dire aussi : « Vous n'ouvrez la bouche que pour proférer des paroles fâcheuses; toujours vous grondez, vous vous fâchez sans cesse; vous croyez toujours qu'on a l'intention de mal faire, ou qu'on se moque de vous. Pourquoi êtes-vous si mécontent de tout? Ah! c'est que vous l'êtes de vous-même, vous n'avez pas de confiance en une vie meilleure. »

Deuxième moyen : Combattre la cause. C'est elle surtout qu'il faut attaquer, et non l'effet. On s'attache trop souvent à combattre l'effet, et c'est pourquoi il y a si peu de correction. Vous aurez au avoir reconnu les inconvénients de la colère,

vous aurez beau vous dire : « C'est fini, je ne veux plus me laisser aller à cette passion; » l'instant d'après, si quelque chose vient à soulever votre passion dominante, malgré toutes vos bonnes résolutions, vous vous emporterez, parce que la cause sera là; tandis que si vous attaquez la cause et non l'effet, si vous triomphez de cet orgueil, de cette jalousie, enfin de la passion qui chez vous excite la colère, il n'y en aura plus.

Si c'est l'orgueil qui nous domine, le remède c'est de nous examiner, de réfléchir sur nos propres misères; et les personnes les plus respectables, les plus généralement estimées même, en s'observant attentivement, auront encore bien lieu de s'humilier. Qui de nous en descendant, de cette considération dont on nous entoure, jusqu'au fond de son cœur n'y trouve bien sujet de déplorer sa misère? Nous en sommes tous là; ne nous voyant jamais tels que nous sommes, nous désirons par-dessus tout d'être aimés, et souvent nous ne faisons rien du tout pour cela. Cependant nous nous persuadons que nous sommes fort aimable, et qu'une vie passée avec nous doit être fort agréable : mais les autres ont-ils la même persuasion? Pour combattre sa passion dominante il faut la connaître, et pour la connaître il ne faut pas se faire illusion. Il faut nous juger nous-même; et Dieu veuille que ce ne soit

pas avec une indulgence trop excessive! Nous avons beau nous dissimuler nos défauts, les autres les connaissent. Ah! si nous les voyons nous-même tels qu'ils sont, nous serions étonné (nous qui avons tant besoin de la bonté et de l'indulgence des autres) d'en avoir aussi peu pour eux. On peut bien dire que nous avons deux poids et deux mesures, et que nous voyons toujours la paille dans l'œil de notre frère, sans jamais apercevoir la poutre dans le nôtre.

Si nous connaissions mieux nos torts, nous serions moins porté à toujours grossir ceux des autres; nous serions plus indulgent pour eux, moins disposé à nous fâcher de tout. Cet homme, s'il s'examinait d'un peu plus près, s'apercevrait peut-être qu'il opprime bien cette pauvre femme. Si c'est elle qui est maussade, après tout, il la laisse là, il s'en va; tandis que si c'est lui qui est de mauvaise humeur, colère, emporté, la femme pleure; mais il faut qu'elle reste là.

Ne serait-il pas bon en ménage de réfléchir à cette union contractée en la présence de Dieu, en face de ses autels, devant de nombreux témoins, de se rappeler le serment que l'on a fait de se rendre heureux mutuellement? Je ne veux pas me laisser aller ici à une espèce de satire, mais quelle absurdité, dans ces hommes si chatouilleux sur le point d'honneur (qui croient devoir

tenir une parole que, dans une partie de débauche peut-être, après des excès de table, ils ont donnée sans avoir leurs idées bien nettes), et qui ne craignent pas de rendre malheureuses ces femmes dont ils ont promis si solennellement le bonheur!

Troisième moyen : C'est de ne point agir pendant la colère, de ne point parler, parce qu'on le ferait avec passion. C'est une espèce de folie, de frénésie; or, tout ce qu'on fait dans cet état en est entaché. « Il y a certaines circonstances, me dira-t-on, où l'on ne peut pas faire autrement. » — Non, non; parlez de toute autre chose, agissez de toute autre manière, mais jamais sur le sujet de votre colère, parce qu'elle aveugle toujours, et qu'alors on agit mal. Si vous voulez seulement l'examiner un peu, vous en serez facilement convaincu : tenez, pas plus loin que la semaine dernière, si vous avez agi dans un moment de colère, n'avez-vous pas eu lieu de vous en repentir? Ainsi donc, pas d'action, pas de parole, pas même d'ordre donné dans ces moments-là. Ayons une sorte d'inertie, jusqu'à ce que la colère soit calmée; alors nous ne nous en repentirons pas. « Ce n'est pas toujours facile, » dira-t-on. Non, j'en conviens; mais disparaissons, éloignons-nous plutôt : il y a toujours moyen de trouver un prétexte pour cela, non-seulement à

l'égard de nos supérieurs, afin de ne pas leur parler, mais à l'égard de nos égaux, de nos inférieurs, et même de nos simples domestiques. Eux aussi ont leur orgueil, leur colère. Si dans ces moments-là vous leur donnez un ordre, ils ne manqueront pas de le faire tourner contre vous; prenez-y garde.

Quatrième moyen : Se punir. La raison, la religion, les motifs les plus puissants ne le seront peut-être pas encore assez pour nous corriger de la colère. Nous nous retiendrons bien quelquefois, nous retomberons ensuite. Nous déplorerons même nos chutes, et nous recommencerons à en faire de nouvelles. Mais que voulons-nous? Nous corriger, n'est-ce pas? Eh bien, il faut un certain courage pour cela. Nous sommes de grands enfants que la raison ne dirige pas toujours, traitons-nous un peu en enfants; punissons-nous nous-mêmes chaque fois que nous retomberons. Quelle punition? dira-t-on. Si c'est l'orgueil qui a excité en nous la colère, que l'orgueil soit puni; convenons franchement que nous avons eu tort. « Je n'ose pas, » direz-vous. Cependant il faut bien réparer votre faute, et je ne vois pas de meilleur moyen. En coûte-t-il donc tant d'avouer qu'on s'est laissé emporter par la colère, de demander pardon des mots injurieux qui ont pu échapper? Comment se fait-il qu'il y ait des torts si fréquents,

et que les réparations soient si rares ? On se pique de générosité : n'y en a-t-il donc pas à réparer le mal que l'on a pu faire, à soulager les cœurs que l'on a blessés ? N'y a-t-il pas plus de mérite quelquefois à bien réparer un tort qu'à ne l'avoir pas eu ?

Si nous nous imposons cette pénitence, que nous la subissions franchement, que nous punissions l'orgueil, si c'est lui qui nous a fait faillir, si nous nous obligeons à dire : « Mon ami, je reconnais que j'ai eu tort ; je vous en demande bien pardon, je vous promets que cela ne m'arrivera plus, » si nous avons le courage de le faire bien franchement, certainement ce moyen bien simple contribuera beaucoup à nous corriger.

Il ne faut pas vis-à-vis de tous employer les mêmes excuses. Entre maris et femmes, elles doivent être toutes simples, toutes cordiales, plus respectueuses de la part d'une belle-fille à l'égard de sa belle-mère. Jeunes femmes, c'est là souvent votre pierre d'achoppement. Vous n'êtes pas toujours ce que vous devriez être pour votre belle-mère ; en cela vous vous faites tort dans l'esprit de votre mari ; et pourrait-il en être autrement ? vous froissez sa mère !.... Ah ! réparez, réparez promptement vos torts envers elle ; que vos excuses soient franches et soumises ; ne craignez

pas d'avouer que vous avez eu des torts et que vous voulez les réparer.

De la part des maîtres à l'égard des serviteurs la réparation est plus difficile, sans doute. On ne peut pas leur faire des excuses, dont ils abuseraient. Il faudra chercher un moyen plus convenable, parce qu'il faut toujours se punir et réparer sa faute. On peut leur parler avec bonté, leur faire du bien, ou avoir tout autre bon procédé à leur égard; à moins que la colère n'ait été trop loin : alors il faudrait bien leur faire une espèce de réparation; car remarquez bien qu'il en faut toujours à peu près venir là, puisque, comme nous l'avons déjà dit, par suite de la colère, qui affaiblit l'autorité, on finit par ne plus être maître chez soi; et ce serait même peut-être un bon moyen de reprendre son autorité, pourvu qu'on l'employât avec mesure et avec cette charité chrétienne qui donne toujours de la dignité.

Voilà donc d'abord ce qu'il faut faire pour vaincre la colère. Travaillons-y fortement, avec la grâce de Dieu, qu'il nous faut implorer.

COLÈRE.

MOYENS DE LA CORRIGER.

Lundi de la 4e semaine. — 30 MARS 1835.

Parmi tous les moyens de remédier à la colère, nous avons indiqué comme premier moyen : examiner la cause; deuxième : la combattre; troisième : ne point agir dans la colère; quatrième : se punir; nous en ajouterons plusieurs autres.

Cinquième moyen : Faire des actes fréquents de douceur et d'humilité. C'est ainsi que, nous formant à l'habitude de ces vertus, nous serons moins exposés aux soulèvements de la colère. Tâchons de nous accoutumer à ce je ne sais quoi de suave qui peut répandre le bonheur autour de nous. Examinons tous les mouvements de notre cœur, afin de les maîtriser; de cette manière, nous nous trouverons toujours en garde contre les mauvaises impressions, et nous ne serons pas désormais pris au dépourvu. Mais ne nous contentons pas d'actes seulement des lèvres; tâchons de produire ces bons sentiments dans nos

cœurs. Jeunes personnes, jeunes gens, qui prenez un ton si tranchant, tâchez d'acquérir un peu d'humilité. Si jeunes encore, ne sachant qu'à peine les choses de la vie, vous ne craignez pas de décider de tout. Pour quelques sentiments de générosité que vous sentez en vous, vous vous appuyez sur une vertu qui n'a point été éprouvée. Mais ce n'est rien encore, mon enfant; si vous n'aviez pas ces sentiments, vous seriez bien à plaindre, car vous ne serez rien un jour. Ils existent en général dans la jeunesse; attendez pour vous y appuyer qu'ils se soient fortifiés.

Et dans ce siècle, où chacun a ses opinions politiques, avec quelle sévérité ne juge-t-on pas ceux d'une autre opinion? Comme vous imposez silence à des fronts déjà blanchis par l'âge! Au sein de la société on ne se le permet pas toujours, ce serait manquer aux règles de la politesse; mais en famille comme on s'en dédommage! Si jeune encore, comment avez-vous tant de suffisance? Vous avez fait quelques études avec succès, je le veux bien; vous savez un peu d'histoire; tout cela vous donne-t-il donc le droit de croire votre opinion la seule bonne?

Sixième moyen : Ne pas donner toujours tort aux autres, ne pas toujours croire qu'ils veulent vous offenser. Vous avez eu de grands chagrins, de grandes passions, vous n'avez pas rencontré

de cœur qui répondît au vôtre. Vous avez été irrité, et vous en voulez à tout le genre humain; vous êtes porté à accuser tout le monde : c'est une grande injustice; car n'avez-vous pas aussi vos torts?

Combien d'hommes, éloignés de la religion, qui ne trouvent rien de bien de la part de leur femme parce qu'elle est pieuse? Tout ce qu'ils supposent fait par la religion ne vaut jamais rien; ils supporteraient plutôt toute autre chose. Vous aimeriez mieux qu'elle ne fût pas dévote; mais elle l'est, vous l'avez épousée ainsi : il faut bien en prendre votre parti; et d'ailleurs vous trouvez-vous donc si mal de sa dévotion? Cette dévotion lui dit qu'elle se doit à votre bonheur; quel malheur ce serait pour vous si elle n'en avait pas!

Septième moyen : Ne pas écouter les rapports. Rien n'est plus fâcheux, rien n'est plus propre à exciter la colère, à faire naître des divisions. Les rapports écoutés produisent des préjugés, des préventions, des jalousies. Entre époux rien n'est plus funeste. Les soupçons à l'égard des serviteurs vont souvent jusqu'à leur probité; d'abord les rapports sont toujours exagérés : même quand nous racontons simplement une histoire, nous exagérons presque toujours; à plus forte raison quand il s'agit de médisance, parce que souvent la passion s'en mêle.

De jeunes femmes sont à leur toilette ; celle qui les tient par les cheveux a là tout le temps d'insinuer ce qu'elle veut. Si son intérêt l'y porte, elle ne manquera pas d'accuser tous les autres gens de la maison, cherchant à faire épouser à sa maîtresse toutes ses inimitiés.

D'autres fois ce sera un enfant qui viendra rapporter contre les autres.

On ne se méfie pas assez des rapports. On a souvent le tort de les écouter, et quel levain de discorde ! « On a dit quelque chose de vous. — Ah ! et qu'a-t-on dit ? Comment on a dit cela ? Je ne l'aurais jamais cru ; je vous remercie de m'avoir averti ; je me méfierai de cette personne ! » Est-ce qu'un simple sentiment d'honneur, de dignité, ne devrait pas empêcher d'écouter de tels discours ? Ne devrions-nous pas témoigner à ceux qui les entament que nous ne nous soucions pas de les entendre. Si l'on disait à un domestique : « Je ne veux pas savoir de vous ce que font les autres ; » à un enfant : « Puisque vous rapportez contre votre frère, c'est vous qui serez puni, » il n'y reviendrait plus.

Il ne faut donc jamais écouter des rapports, tout au plus de la part de personnes de mérite, ordinairement assez rares ; et il y a toujours, même chez des personnes de mérite, de petites passions, de petites misères.

Huitième moyen : Chercher à excuser les autres, avoir de l'indulgence pour eux; et pour cela examinons un peu le peu de mérite réel qui est en nous. Si nous ne sommes pas tombé dans les mêmes torts qu'eux, à qui le devons-nous? N'est-ce pas les circonstances qui ont été plus favorables pour nous? une éducation plus chrétienne, et mille causes que la Providence a disposées en notre faveur, et dont nous nous faisons à tort un mérite? Par cet examen nous arriverons à réformer tout à la fois les jugements téméraires et la vivacité.

Neuvième moyen : Ne se décourager pas. Il ne suffit pas de vouloir se corriger pour l'être tout de suite. Cette correction demande du temps; l'habitude de n'avoir jamais maîtrisé sa colère la rend nécessairement bien difficile à détruire. Il ne faut pas vouloir aller trop vite, parce qu'alors on se décourage, et c'est une source de colère nouvelle; on s'y met encore parce qu'on est fâché de s'y être mis. Mais si nous sommes faibles, Dieu sera fort; comptons sur son appui, si nous voulons sincèrement et si nous prenons les moyens nécessaires pour y parvenir.

Dixième moyen : Prier, prier beaucoup. San[illegible] le secours de Dieu, nous ne pouvons rien, il f[illegible] l'implorer. Nous voudrions qu'il ne nous en c[illegible] tât rien, et être tout de suite corrigé. Cela ne

peut pas, et ne dépend pas uniquement de nous; prions donc, et prions avec persévérance, mais doucement, et non avec impétuosité. Le Dieu qui a apaisé les flots de la mer peut apaiser ceux de la colère. Cette prière, ainsi pratiquée par les élévations du cœur, sera extrêmement utile. Pourquoi la fait-on si peu?

Onzième moyen : Se supporter soi-même. « Ah! dira-t-on, je ne me supporte que trop! » Effectivement, vous avez trop de dispositions à vous laisser aller à vos vivacités; mais souvent vous ne vous y laissez aller que parce que vous ne savez pas vous supporter dans les inégalités de votre caractère, dans les contrariétés de la vie, dont le chapitre est sans fin; quand ce ne serait que cette visite qui arrive quand vous alliez sortir, ce fil qui se tord lorsque vous vous occupez de ces petits ouvrages d'aiguille. Il faut cependant supporter tout cela avec calme, avec douceur. On ne sait point assez offrir à Dieu toutes ces petites choses, qui seraient d'un si grand mérite si l'on savait en profiter; on s'impatiente, et puis c'est tout.

Il faut se supporter dans un mauvais état de santé : c'est peut-être difficile. On souffre; la souffrance dispose au noir, à la mauvaise humeur. On voudrait mettre de l'ordre dans sa maison; c'est un bon motif sans doute : on ne le peut pas, on s'impatiente. On voudrait aller, venir, faire de

bonnes œuvres : Dieu ne vous les demande pas. Au lieu de lui offrir cette privation qu'il nous impose, on s'en irrite; et parce qu'on ne peut pas faire une bonne œuvre, on en fait une bien mauvaise, en retombant de tout le poids de sa mauvaise humeur sur une femme, un mari, des enfants, des serviteurs, qui, certes, ne sont pas cause de vos souffrances. Si l'on en avait pris sagement son parti, si l'on s'était résigné à la volonté de Dieu, on en aurait été plus calme, et peut-être même que la santé en serait devenue meilleure; car souvent l'humeur que l'on a de ses maux les aggrave.

Il faut se supporter dans tout, dans la dévotion elle-même; car elle est aussi quelquefois un sujet d'impatience. On voudrait avoir de la piété, on se dépite de n'en point avoir. On voudrait s'approcher de la table sainte dans de bonnes dispositions; mais comme on n'y trouve pas toujours les délices qu'on voudrait y goûter, on en sort quelquefois mécontent. On ne pense pas que ces dons célestes n'appartiennent qu'aux âmes saintes, qu'ils sont la récompense de leur fidélité, et que l'on ne peut se flatter de les avoir mérités. Eh bien, parce qu'on ne les a pas éprouvées on rentre chez soi de mauvaise humeur, et malheur à celui qui bronche, au domestique qui aura eu la plus petite négligence! Il sera tancé avec des

expressions injurieuses et de sévères réprimandes. Ainsi, même dans la dévotion, qui ne commande que douceur, que suavité, on aura été chercher des motifs d'aigreur. Si l'on ne se supporte pas, comment supportera-t-on les autres? S'impatienter contre soi, c'est développer le germe de la vivacité envers son prochain.

Le douzième moyen de combattre la colère c'est le soin d'observer les différents caractères avec lesquels nous avons à vivre. Il faut les prendre tels qu'ils sont, parce qu'il ne dépend pas de nous de les changer, et qu'il dépend seulement de nous de nous en arranger, afin de bien vivre avec eux; or, il faut pour cela les étudier. C'est ce qu'on ne fait pas toujours, et cependant c'est ce qu'il serait bien nécessaire de faire. Par exemple, au commencement d'une union, une femme n'a pas toujours le bon esprit d'observer le caractère de son mari, afin de mettre le sien en harmonie avec ses goûts, ses idées; et il en résulte souvent des oppositions fâcheuses, qui produisent par la suite des divisions plus fâcheuses encore. Occupé ordinairement de plus grands intérêts qui l'absorbent, l'homme est plus froid, il ne pense plus à aimer; tandis que la femme, au contraire, toute à ce sentiment, s'étonne, s'afflige, voudrait que son mari aimât comme elle; de là des plaintes, quelquefois des reproches. Les femmes sont suscep-

tibles de porter le sentiment de l'amour conjugal jusqu'à l'héroïsme, rarement les hommes; souvent ils ne l'ont pas même compris. Tous n'ont pas les mêmes caractères, les mêmes sentiments; pourquoi voulons-nous imposer aux autres notre façon d'aimer?

Quelquefois c'est à l'égard d'autres membres de la famille, dont les caractères ne cadrent pas avec le nôtre. On a beaucoup fait pour eux, on leur a rendu des services immenses; on les a comblés, si vous voulez; on les accuse de ne pas témoigner assez de reconnaissance; on dit : « J'ai tout fait « pour elle, elle n'y a pas répondu. » Mais *si*, elle y répond, mais à sa manière, qui n'est pas la vôtre. Ah ! si l'on faisait ainsi la part des caractères, si l'on n'avait pas toujours la prétention de mettre les autres à son niveau sous ce rapport, combien de mauvaise humeur on s'éviterait, à soi et aux autres !

Je me suis étendu sur ce sujet, parce que c'est souvent la plus légère cause d'impatience qui dans les ménages a été la source de querelles interminables, qui ont amené ensuite division, rupture; la pauvre femme pleure, le mari s'en va.

Ah ! opposons à la colère la douceur chrétienne dans toute sa suavité : Jésus-Christ a dit : *Bienheureux ceux qui sont doux, ils posséderont la terre*. Effectivement, tous les cœurs sont à eux.

N'irritons pas nos frères par nos paroles; traitons-les avec bonté, et Dieu accordera la persuasion à nos lèvres. Vous vouliez, mères chrétiennes, épouses chrétiennes, une chose juste, et vous n'avez pas réussi. Je le crois bien : vous avez voulu avec force, vous avez voulu impérieusement, et vous n'avez pas été écoutées. Si vous aviez prié au lieu d'exiger, vous auriez persuadé; mais vous avez irrité, c'est fini; vous n'obtiendrez jamais.

Épouse de l'homme, vous êtes là pour adoucir ses chagrins; vous êtes sa compagne, son amie. Mère de l'homme, ah! c'est là que vos rapports sont plus sublimes encore : à vous est confiée cette importante mission qui influe sur la société tout entière. Vous pouvez, par votre sage douceur, avoir sur lui un ascendant de toute la vie. La forme frêle de votre corps vous dit que vous n'avez pas la force en partage : elle appartient à l'homme, qui ne sait pas toujours en faire un bon usage; laissez-la-lui, n'y prétendez pas : à vous appartient l'empire de la douceur, la puissance d'insinuation. Vous ne dominerez pas, mais vous dirigerez. Si vous savez ne pas manquer votre vocation, il vous aimera, il vous consultera, il vous écoutera! Présentez-lui vos idées avec ce calme qui les fait goûter; jamais d'aigreur ni d'esprit de domination; persuadez-vous bien que la tyrannie est antipathique à tous les hom-

mes; si vous voulez l'employer, vous manquez votre destination, même à l'égard de vos enfants; si vous n'avez pas leur cœur, vous n'aurez jamais leur confiance. Restez dans le rôle admirable que la Providence vous a confié.

Faisons en sorte que toutes nos actions soient marquées par la douceur et par la charité chrétienne; cherchons à en multiplier les actes. Qui de nous n'a pas de fautes à expier? qui de nous n'a pas peut-être à se reprocher la perte de quelques âmes? Ah! si nous avons eu le malheur de précipiter dans l'abîme les âmes d'un frère, d'une sœur qui ont paru devant Dieu chargées de nos propres iniquités; si nous leur avons attiré une sentence de condamnation, tâchons de ramener des âmes à Dieu par la douceur, la persuasion, afin qu'elles nous obtiennent le pardon, et pour nous, et pour nos frères.

PARESSE.

Mercredi de la 3e semaine. — 1er AVRIL 1835.

Nous allons examiner le péché de paresse. Et d'abord, qu'est-ce que la paresse? — C'est une *négligence* et un dégoût *volontaire* de ses devoirs.

Nous disons *négligence*, et non pas *omission*, parce que le coupable n'est pas seulement celui qui omet ses devoirs par paresse, mais encore celui qui, par paresse, les remplit mal. Le devoir, en général, nous pèse, et souvent nous ne le remplissons que pour nous en débarrasser. Ainsi on fait la chose, mais on la fait mal.

Il ne faut pas abuser de ce que je dis là pour se faire des scrupules. Il est certaines consciences si timorées, que dès qu'on parle d'un péché elles s'en croient tout de suite atteintes, comme ceux qui lisant des livres de médecine croient avoir toutes les maladies dont ils traitent. Ce que je viens de dire de la paresse a peut-être déjà porté le trouble dans quelques âmes; car qui n'a pas de dégoût de ses devoirs? Mais remarquez que je ne dis pas seulement *dégoût*, je dis dégoût *volontaire*. Ce n'est que dans ce cas qu'il peut être coupable; car le simple dégoût est naturel par deux raisons : d'abord parce que nous n'aimons pas la contrainte, et que souvent il faut se contraindre pour remplir son devoir; ensuite par cet esprit de contradiction qui, en général, nous domine, et qui fait que du moment où la chose est un devoir elle nous pèse : voilà pourquoi les devoirs des autres nous paraissent toujours plus faciles que les nôtres. La vie de l'homme est un combat continuel; mais à ce combat et à la vic-

toire qu'il nous faut remporter est attachée la récompense.

La paresse est un état de l'âme qui paraît si doux, que l'on cherche toujours à se la dissimuler, afin de s'y livrer tout à son aise, et l'on ne manque pas d'excuse pour se la justifier. Elle ne consiste pas toujours dans cet état d'indolence qui semble la caractériser plus particulièrement; elle s'allie très-souvent avec une activité étonnante, dévorante même : car souvent c'est cette activité qui, portée sur d'autres objets, nous fait mettre de la négligence dans nos devoirs, et nous porte quelquefois à les omettre tout à fait. Ainsi on peut être paresseux à l'égard de ses devoirs, et cependant s'agiter beaucoup, courir, travailler, ou avoir la plume à la main toute la journée. En piété, par exemple, de trop longues prières sont quelquefois un genre de paresse. Il est des personnes qui croient n'en jamais trop faire, qui entendent messes sur messes, qui courent après toutes les indulgences, qui sont de toutes les confréries, qui vont d'un bout de Paris à l'autre pour entendre un sermon, et qui sont très-paresseuses pour remplir leurs devoirs. Il est très-facile de mettre les exercices de piété à la place des vertus qu'elle commande. Il en coûte bien plus de remplir ses devoirs, et souvent l'on n'en a pas le courage. On aime mieux prier, cela

donne moins de peine. On s'adresse bien de temps en temps à soi-même quelques petits reproches, on sent bien qu'on ne fait pas ce qu'on devrait; mais on reste dans cette apathie, on se contente de prier. Je le dis en rougissant, mais, vivant dans cet oubli de ses devoirs, on va même jusqu'à s'approcher souvent des sacrements! Ainsi donc vous voyez que les habitudes d'une piété mal-entendue peuvent servir de voile à la paresse.

Elle ne manque pas de prétextes; on s'y appuie avec une complaisance étonnante, comme si c'était une vertu; ainsi, c'est peut-être seulement parce qu'on est trop paresseux pour se déranger, qu'on ne tombe pas dans telle ou telle faute, qui exigerait de l'activité, de l'intrigue, et qu'on ne s'en donne pas la peine. Est-ce là de la vertu, je vous le demande?

Vous, vous êtes si bien au pied des autels, vous y êtes si tranquille; et puis vous allez visiter les pauvres, vous les consolez, vous puisez dans votre bourse pour les soulager. Tout cela vous paraît fort beau; et cependant je ne vous en louerai pas, parce que tout cela vous plaît beaucoup plus que de rester auprès d'un mari, maussade peut-être, c'est possible; mais enfin c'est là où vous devriez être, c'est dans votre maison; c'est là que serait le sacrifice pour vous, par conséquent le mérite. Et pendant que vous vous em-

ployez à toutes ces œuvres (que Dieu ne vous demande pas), votre maison est négligée, votre époux reste seul, vos enfants sont confiés à des soins mercenaires, vos domestiques ne sont point surveillés. Vous ferez prendre en grippe votre confesseur à votre mari, parce qu'il croira que c'est lui qui exige de vous toutes ces pratiques; et il le jugera bien mal. Vous aurez beau dire un jour à Dieu : « Seigneur, je vous ai servi chez « les pauvres; » il vous répondra : « Ce n'est « pas là où vous deviez me servir, mais chez « vous. »

Ce n'est pas seulement la piété qu'il faut attaquer comme prétexte à la paresse; ce ne sont pas des habitudes de piété qui détournent cet homme de ses devoirs : il est absorbé de grandes pensées, il écrit!... Mais la tenue de sa maison, l'ordre dans ses affaires, sa correspondance, il n'a pas le temps de s'en occuper. Pendant qu'il écrit, son homme d'affaires s'enrichit à ses dépens; il ne restera rien à sa femme ni à ses enfants. Cet homme n'est pas oisif, mais ses devoirs sont-ils accomplis? — Non : donc paresse, quoiqu'il n'y ait pas indolence.

Ne pourrions-nous pas aussi attaquer l'homme artiste, qui passionné pour la peinture, par exemple, néglige pour cet art toute espèce de devoirs? le savant qui, parce qu'il est de quelque acadé-

mie de province, peut-être, croit ne devoir s'occuper que de cet honneur et des travaux qu'il espère voir aller tout droit à la postérité? Il écrit peut-être dans les journaux; il sacrifiera tout à sa réputation littéraire; et sa fortune, dépôt que ses parents lui avaient laissé et qui devait passer intact à ses enfants, il ne l'a pas soignée, il est ruiné; ou bien c'est un beau nom qu'il aurait fallu relever à l'aide d'une fortune honorable; il a tout sacrifié à une gloire éphémère. Paresse pour ses devoirs! Combien pourraient à ces tableaux se frapper la poitrine, et dire : Me voilà!

On peut concilier la paresse avec la pureté de conscience, mais seulement pour un temps, parce qu'il y a toujours réaction d'un vice sur un autre; ainsi, une autre cause de paresse à remplir ses devoirs, ce sont les bienséances du monde. Il faut le fréquenter à cause de sa position, on a des enfants à y produire; mais de ce qu'il faut y paraître, faut-il pour cela s'y jeter à corps perdu? faut-il ne plus vivre, ne plus respirer que pour le monde? Comme il faut un prétexte pour s'y livrer sans remords de conscience, on se persuade qu'on ne peut pas faire autrement; et l'on dit avec candeur : « Je suis si occupé, on me tire de tous les côtés; c'est bien ennuyeux : je donnerais ma vie pour rien! » Paresse de ses devoirs.

Par suite de cette habitude de légèreté qu'on contracte par trop de fréquentation du monde, on n'a plus le temps de réfléchir, on ne sait plus s'occuper chez soi que pour bâtir des châteaux en Espagne; on ne peut plus supporter une lecture sérieuse; un livre de piété paraît mal écrit, on s'en dégoûte. On n'échappe plus à l'ennui qu'en lisant de ces livres qui portent le poison dans l'âme, alors toute disposée à le recevoir. On en vient à conclure que sa vie est trop uniforme, et on finit par mettre en réalité quelques-unes de ces aventures que l'on a rencontrées dans les romans.

Cette vie d'illusions, en proie à la paresse, ne se borne donc pas à compromettre les intérêts du temps; elle sacrifie aussi ceux de l'éternité. On sent à merveille qu'on ne peut concilier la dissipation de tous les jours avec la fréquentation des sacrements. Autrefois on vivait chrétiennement; on allait de temps en temps, tous les mois peut-être, trouver son confesseur, cet ami toujours prêt à nous accueillir, à donner le conseil salutaire, à prévenir le mal, à encourager au bien; on s'approchait de la table sainte : à présent, à force de fréquenter le monde, on s'est éloigné de ces pieuses habitudes. On se borne à la rigueur du précepte; puis on trouve après le précepte lui-même onéreux. On se rassure sur les remords eux-mêmes. On espère se corriger. On

vérifie ainsi ce passage de l'Écriture, qui dit : *Le paresseux est tué par les regrets et les désirs.* Si l'on vient encore une fois dans l'année trouver son confesseur, et qu'il demande : N'étiez-vous pas plus heureuse autrefois, quand vous pratiquiez votre religion? on est bien forcé de répondre : Oh, oui, mon père! — Eh bien, pourquoi l'avez-vous abandonnée!

Comme nous l'avons souvent remarqué, la femme n'est pas l'enfant gâté de la Providence. Elle est assujettie à bien des maux : souffrances de corps, souffrances de cœur. Mais Dieu pour compensation à tant de maux a mis dans son âme un sentiment religieux. C'est là qu'elle doit trouver de la consolation, et elle oublie la religion! Pauvre femme, jeune encore, avez-vous traversé la vie, avez-vous calculé les chagrins qui vous attendent, l'inconstance d'un mari?... Vous l'aimez, et d'autant plus que vous êtes plus vertueuse; mais lui peut ne pas vous aimer de même : ce sentiment est peut-être déjà usé pour lui! Et ces enfants, pour qui vous donneriez tout ce que vous avez de plus cher, votre esprit, votre santé même, avez-vous calculé les peines de leur éducation, leurs maladies, peut-être leur perte?... Ah! vous qui avez tant besoin de la protection de Dieu pour vous épargner toutes ces afflictions, ou vous soutenir, si vous êtes destinée à les éprou-

ver, vous l'abandonneriez, ce Dieu si bon! Avez-vous même calculé les mécomptes de la vie? Vous êtes jeune et belle, mais combien de temps cela durera-t-il encore? Attendez quelques années, que vous restera-t-il de ces avantages? Quel désenchantement quand vous vieillirez! Vous vous dites que vous reviendrez à la piété alors; croyez-vous que ce soit si facile? Si vous ne l'avez pas cultivée quand elle était un don de Dieu qui vous était offert, comment voulez-vous qu'elle soit plus tard à votre disposition? Oui, vous y reviendrez, mais peut-être elle vous environnera de remords. Au lieu de ces douces consolations que le Seigneur vous offrait, vous ne trouverez dans la piété que sévérité, rigidité; vous ne saurez pas trouver le Dieu bon, il sera pour vous le Dieu vengeur.

L'Écriture sainte fournit un grand nombre de passages contre les paresseux. Nous ne voulons pas ici faire un cours de théologie, ni vous importuner des citations. Nous nous contenterons de vous engager à méditer la parabole du maître qui s'en alla laissant à ses serviteurs un denier à faire valoir, et celle de l'arbre qui, ne produisant pas de bons fruits, fut coupé et jeté au feu, non pas parce qu'il produisait de mauvais fruits, mais parce qu'il n'en produisait pas de bons. Il ne suffit pas de ne pas faire le mal, il faut encore faire le *bien*.

Tâchons de faire fructifier le *talent* que Dieu nous a donné. Si jusqu'ici nous avons mis les *pratiques* de la dévotion à la place de ses *œuvres*, corrigeons-nous : surmontons notre dégoût pour tout ce qui est devoir. Ne nous contentons pas d'une simple velléité de faire le bien, mais mettons la main à l'œuvre.

PARESSE.

SES INCONVÉNIENTS. LA TIÉDEUR.

Maudit soit celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment!

Lundi de la Passion. — 6 AVRIL 1855.

N'avons-nous pas à nous reprocher de faire l'œuvre de Dieu négligemment? Avons-nous rempli exactement les devoirs qu'il nous a imposés? Nous allons examiner pourquoi la paresse a été l'objet de tant d'anathèmes dans l'Évangile, et ensuite quels sont les défauts amenés par la paresse.

Rappelons-nous d'abord le serviteur inutile *jeté dans* les ténèbres, l'arbre coupé et jeté au feu,

et tant d'autres sentences contre les paresseux. Tous ces anathèmes auraient dû porter la terreur dans nos âmes, et cependant la paresse a tant de charmes, elle s'insinue si facilement dans la conduite; on s'y laisse si naturellement entraîner, surtout dans les classes élevées, qu'on n'y fait pour ainsi dire pas d'attention; et comme elle n'inspire point d'horreur, qu'on peut, comme nous l'avons dit, la concilier, du moins pour un temps, avec une sorte de pureté de conscience, on vit souvent dans des habitudes très-coupables de paresse sans se les reprocher. Mais pourquoi donc tant d'amertume contre ce défaut, qui paraît si excusable? C'est qu'il est contraire aux fins dernières de l'homme, qui n'est sur cette terre qu'un moment pour y opérer son salut. Il faut qu'il quitte ce monde, où il semblerait souvent si désireux de rester, pour lequel il abandonnerait quelquefois si volontiers ses espérances d'une vie meilleure; ce n'est pas là sa destinée : il en est une plus belle, à laquelle il est appelé et qu'il lui faut conquérir. *Le royaume du ciel souffre violence.* Or, comment concilier cette violence qu'il faut se faire, avec cette négligence de ses devoirs que donne la paresse? La paresse est contraire à la gloire de Dieu. Peut-on glorifier Dieu lorsqu'on est appelé par sa position à faire un grand bien dans le *monde, et que* l'on manque tout à fait

cette mission? Peut-on glorifier Dieu lorsqu'on néglige ses devoirs les plus essentiels?

La paresse est contraire aux vues providentielles qui ont condamné l'homme au travail, comme moyen d'expiation et de réhabilitation. *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage*, a dit Dieu. Sans doute, par suite de l'inégalité des positions, tous les hommes ne sont pas obligés de manger leur pain à la sueur de leur front; mais cette inégalité de conditions doit-elle tourner au profit de la paresse? Et cette obligation du travail n'impose-t-elle pas *à tous* la nécessité de l'occupation? Vous n'êtes pas obligé de travailler pour vivre : il faut vous créer des occupations si vous n'en avez pas d'obligées, et vous en créer d'utiles.

La paresse est encore contraire à notre intérêt spirituel et temporel. Elle donne naissance à tous les vices, et les vices sont les tyrans de l'homme. Le Saint-Esprit a dit que *l'oisiveté est la mère de tous les vices*. La paresse nous rend incapables de résister à la tentation; elle arrête tout effort généreux. Le Saint-Esprit a dit encore : *Quiconque s'expose au péril y périra*. La paresse nous y expose continuellement. Une âme livrée à ce vice n'est en garde contre aucune attaque des passions. La paresse est contraire à toute espèce de bien. La société n'est-elle pas remplie de ces êtres manqués qui, avec d'assez heureux commencements,

ayant ensuite abandonné leur vie à cette dissipation, suite de l'oisiveté, sont restés ce qu'ils étaient, sans rien acquérir? Ils ont de l'esprit naturel, dit-on, c'est-à-dire qu'ils n'en ont point d'acquis : ce sont des talents avortés. Combien ne rencontre-t-on pas de ces gens à *esprit naturel!* Et comment pourrait-il en être autrement pour la plupart? Voyez cet homme, qu'est-il? Il a passé les plus belles années de sa vie dans l'inutilité d'une coupable oisiveté; il s'est ennuyé, il s'ennuie, il s'ennuiera toujours.

Comment se fait-il que tant d'enfants dont les parents font tant de sacrifices (car tous n'ont pas une grande fortune) pour leur donner de l'éducation, en profitent si peu? Comment se fait-il qu'il y ait tant de gens qui reçoivent de l'instruction, et si peu qui en aient réellement? C'est que les parents confient leurs enfants à des soins mercenaires; n'étant pas en état de juger par eux-mêmes de leurs progrès, ils ont été obligés de s'en rapporter à ce qu'on leur disait; et comme on avait intérêt à faire valoir les leçons qu'on leur donnait, on leur faisait croire tout ce qu'on voulait. Voilà pourquoi il y a si peu d'hommes capables, et cela dans un siècle où l'on ne s'est jamais tant occupé d'éducation! De mon temps, dans les colléges, on apprenait un peu de latin, un peu de grec, et cela se bornait à peu près là;

il n'était pas question de géographie, à peine d'histoire : à présent ces sciences sont cultivées; on les embrasse toutes; on s'occupe même de talents agréables, de la danse, de la musique. En a-t-on fait des hommes plus capables? Je ne le crois pas; et la raison en est toute simple, c'est que les parents, trop peu instruits eux-mêmes, ne savent pas diriger leurs enfants. L'oisiveté, la dissipation s'emparent bientôt de ces jeunes gens, et voilà des vies inutiles. L'homme qui se livre à la paresse n'a pas d'énergie; il perd en quelque sorte toutes ses facultés. On ne retrouve plus rien de ce feu, de cette ardeur que l'on avait dans la première jeunesse. Il s'est abandonné à l'inutilité de la vie, ce jeune homme; il n'est plus capable de rien.

Le paresseux, comme par anticipation des maux qui l'attendent dans une autre vie, en éprouve même en celle-ci; car Dieu n'attend pas l'autre pour le punir, il est fatigué, malheureux, méprisé.

Tous les vices qu'entraîne la paresse suffisent pour expliquer cette sévérité des anathèmes prononcés contre les paresseux. Et en cela nous avons encore occasion d'admirer la sublimité de la religion, qui ordonne à ses ministres de flétrir ce vice dans ses enseignements, parce qu'il nuit essentiellement au bonheur présent et futur de l'homme.

Nous allons nous entretenir des filles de la pa-

resse, comme les appelle saint Thomas, c'est-à-dire des différentes manifestations de la paresse. Nous tâcherons, par les tableaux que nous vous en ferons, de vous en inspirer de l'horreur; mais nous ferons en sorte de ne point exagérer les choses.

La première fille de la paresse est la tiédeur, qui est une langueur de cœur et d'esprit, qui ne laisse aux paresseux aucun goût pour leurs devoirs. Elle est le partage d'un grand nombre, qui ne sont pas vieux encore, qui aiment le bien, mais qui n'ont pas le courage de le faire. Cette tiédeur appartient souvent à des âmes droites, pleines de bonnes intentions, et cependant constamment en dehors de leurs devoirs. Il ne faut pas la confondre avec celle que se reprochent quelquefois les cœurs les plus pieux, et qui consiste à prier sans ferveur; la tiédeur dont nous parlons est un état d'indolence dans le service de Dieu, de négligence du salut et des moyens qui y conduisent.

Ce n'est pas la foi qui vous manque, et cependant vous ne faites pas vos pâques, on vous entend constamment parler avec respect de la religion, vous approuvez ceux qui la pratiquent. Dans vos campagnes vous vous faites un devoir d'assister à la messe; vous tenez à donner ce bon exemple : et pourquoi, mon ami, en restez-

vous-là? Cette négligence vient-elle de quelque passion à laquelle vous êtes en proie, et que vous sentez bien ne pas pouvoir concilier avec l'approche des sacrements? Je dirais presque : Plût à Dieu que ce fût! Cette passion s'userait, et vous reviendriez avec lui. Peut-être même en feriez-vous à l'instant le sacrifice; car vous en êtes fatigué, si elle dure déjà depuis quelque temps. Mais non, ce n'est pas cela : la véritable raison, c'est que vous n'avez pas le courage de vous préparer à recevoir dignement le Saint des saints. Vous aimez encore le bien, et vous n'avez pas la force de le pratiquer dans ce qui vous gêne! Quand vous voyez des âmes pieuses s'approcher de la table sainte, vous avez du regret de ne pas les suivre; vos entrailles sont émues, quoique vous restiez dans votre apathie. Quelle honteuse faiblesse! Vous n'oseriez l'avouer; il vous faut un prétexte, et vous dites que vous n'avez pas assez de foi. Comment vous n'avez pas assez de foi, vous qui parlez si bien de la religion! Mais tous vos sentiments sont des sentiments de foi. Mon ami, je vous en conjure, réfléchissez un peu. Cette foi est dans votre âme; sans doute elle n'est pas vive : comment le serait-elle, mon pauvre ami, vous ne faites rien pour la ranimer? Commencez par vous approcher des sacrements, et le zèle se développera ensuite, vous verrez!

A une autre je dirai : « Chaque année vous faites vos pâques ; pourquoi vous bornez-vous à ne vous approcher qu'une seule fois des sacrements? Vous ne savez donc pas combien la tiédeur peut être coupable? Jésus-Christ a dit : *Celui qui n'amasse pas avec moi dissipe au lieu d'amasser. Celui qui n'est pas avec moi est contre moi.* Pourquoi vous en tenir à une seule communion? Quelle raison avez-vous? » Il faut bien chercher un motif : on en a un tout commode, qu'on met bien vite en avant ; c'est le mari, à qui cela déplaît. Si ce n'est pas un motif bien plausible, il est au moins fort heureusement trouvé. Sans doute je ne vous conseille pas de déplaire à votre mari : le prêtre doit concilier les devoirs de la religion avec ceux de chaque état ; mais avez-vous réellement sondé les dispositions de votre mari à cet égard? Je ne veux pas augmenter les sujets de trouble dans un ménage, je demanderai seulement si ce n'est pas un prétexte que cette opposition que vous mettez en avant? Combien de maris auxquels on fait l'honneur d'une opposition qui n'existe pas ! Et, dites-moi, n'avez-vous jamais rien fait à l'insu de votre mari, que vous saviez bien cependant devoir lui déplaire? Et maintenant que vous agiriez par un bon motif, auriez-vous donc tant de torts, lui manqueriez-vous ? Quand vous vous approcheriez plus souvent de la source des grâces, et que vous

en rapporteriez plus de douceur, plus de patience et de vertus domestiques, n'en serait-il pas plus heureux? Vos enfants mieux soignés, vous plus ferme pour les bien élever, votre maison mieux tenue, moins de ce gaspillage qui y règne, tout n'en irait-il pas mieux? Y a-t-il homme assez aveugle, assez entêté de fausses idées pour, après tout, ne pas trouver que j'ai raison? A Dieu ne plaise que je veuille vous porter à secouer l'obéissance que vous devez! mais, épouses chrétiennes, ne faites pas retomber sur vos maris le tort de votre tiédeur, de votre lâcheté. S'il s'en rencontre un qui effectivement ait cet éloignement pour la religion, faites-lui ce sacrifice, mais ne le faites pas à la paresse.

A combien de femmes pourrions-nous dire : « Si vous saviez, quand vous vous approchez des sacrements, en rapporter tout le fruit qu'ils doivent produire, votre mari serait le premier à vous engager à y recourir; mais les jours où vous revenez de la table sainte, même lâcheté dans la répression de votre humeur; ce mari n'en a point une parole d'aigreur de moins à entendre; vous lui rendez la dévotion si fatigante, que je conçois qu'il s'en soucie peu. Est-ce bien lui qui est coupable? »

Il est pourtant certain qu'il est de ces êtres bizarres, je le sais, que la dévotion effraye; mais,

encore une fois, pour un qui est ainsi, assurément ce n'est pas le plus grand nombre. Ne pourrions-nous pas dire à cette femme : « Vous vous bornez à une seule communion, je le veux bien, c'est pour complaire à votre mari; alors cette communion doit être mieux préparée. Puisque vous n'en faites qu'une, sans doute vous y apportez le plus grand soin, vous y pensez dès le commencement du Carême ! » Mais ce n'est pas ce qu'on fait. Combien en est-il qui lorsque Pâques est déjà si près de nous n'ont pas encore commencé à se réconcilier avec Dieu ! N'en est-il pas plusieurs qui ont déjà laissé passer tout ce temps sans se confesser? Votre mari consent à une communion à Pâques, c'est convenu; alors que lui importerait que vous vinssiez au commencement du Carême? Est-ce sa faute si vous êtes si fort en retard?

A d'autres nous pourrions dire : « Vous, vous communiez plusieurs fois dans l'année; mais comment priez-vous? Remplissez-vous bien exactement ce devoir de la prière? Comment vous en acquittez-vous? Ne semblez-vous pas disputer à Dieu le peu de temps que vous lui accordez, tandis que vous en gaspillez tant? S'il calculait avec vous comme vous calculez avec lui, où en seriez-vous? Vous dépêchez vos prières, et vous voilà bien avancée, n'est-ce pas, quand vous avez récité

sans attention quelques formules de prières? N'est-ce pas là encore de la tiédeur? »

« Vous, vous vous contentez le dimanche d'une messe basse, comme si une demi-heure consacrée à Dieu (et encore comment?) suffisait à la sanctification du dimanche. Vous n'assistez point aux offices; il n'est plus question de Dieu de tout le reste de la journée. On ne manquera pas d'apporter à la tiédeur le prétexte ordinaire, le mari! Mais est-ce bien lui qui vous empêche d'aller à l'église? La plupart du temps il est de son côté, et vous du vôtre. En supposant qu'effectivement vous soyez obligée de vous contenter d'une messe basse, au moins vous faites, je pense, quelques bonnes lectures; mais point; et pourquoi n'en faites-vous pas? On dira qu'on n'en trouve point qui convienne; l'*Imitation* est un livre suranné?... Il faut donc qu'on fasse des livres de piété tout exprès pour vous? »

Poursuivons; car il est encore de plus funestes effets de la tiédeur. Nous allons entrer dans de tristes détails, sonder une plaie trop généralement répandue dans la société. Par suite de cet oubli des devoirs où la tiédeur plonge, que fait-on pour ses serviteurs? On les laisse vivre sans aucune espèce de religion. Quand on se borne soi-même à entendre par hasard un sermon, où la curiosité conduit, quelle importance peut-on mettre à leur

procurer cette instruction religieuse qu'ils n'ont pas eue en général, et qu'on leur doit pourtant? Quand on va à peine soi-même à l'église, pense-t-on à les y envoyer? Aussi, combien de domestiques qui n'entendent presque jamais la messe! Et s'ils tiennent à l'entendre, il faut qu'ils insistent sur cette condition, qu'il leur sera permis d'y aller; et même encore, dans ce cas, leur en accorde-t-on toujours le temps?

Cependant ce n'est pas tout; non-seulement on ne s'inquiète pas que les gens remplissent leurs devoirs de religion; mais sont-ils toujours surveillés sous d'autres rapports, comme ils devraient l'être? Cette jeune fille vous avait été confiée par une mère pauvre, mais honnête; elle savait que vous aviez été élevée dans la piété; elle connaissait votre pureté et vos mœurs, elle était en pleine sécurité sur cette fille : vous lui en répondiez. Qu'est-elle devenue près de vous? Elle a péri entre vos mains! vous n'avez veillé ni sur elle ni sur vos autres serviteurs; voilà où vous ont conduite la tiédeur et l'apathie dans laquelle vous vivez à l'égard de vos devoirs.

Heureux encore s'il n'y avait pas de plaies plus affligeantes! Sous le rapport de la surveillance à exercer à l'égard des enfants, quels reproches la paresse n'a-t-elle pas à se faire? Combien de mères, si tendres pour leurs enfants, si passionnées

même dans leur affection, et qui manquent à ce devoir si essentiel! Il est facile d'aimer en paroles; aimer en se gênant, aimer en s'imposant une tâche continuelle de surveillance, qui en est capable? On prodigue, en général, des soins physiques à ses enfants! ah! ceux-là ne leur manquent pas; mais les autres! D'abord, sous le rapport de la piété, quelle négligence! Leur enseigne-t-on de bonne heure le devoir de la prière? Non. Quel exemple leur donne-t-on de prier? On les livre pour cela à des soins mercenaires. Quelle est la mère qui comprend le bonheur de prier avec son enfant, qui sente cette joie de l'union dans la prière de son cœur avec celui de son enfant?

Mais il est des plaies affreuses que la tiédeur de la mère occasionne. Faut-il enfoncer le poignard dans ce cœur de mère? faut-il révéler des maux que sa négligence peut attirer sur ses enfants? La tiédeur empêche la surveillance active; il faut se déranger pour surveiller : on ne s'en donne pas la peine; on les laisse jouer entre eux, sans savoir ce qui se passe; ou bien on les livrera à des mains étrangères : on les exposera à recevoir des poisons dangereux, qui se répandront dans leurs âmes. Un temps vient ensuite où nous sommes les tristes dépositaires de secrets douloureux, qui feraient verser à ces pauvres mères des larmes bien amères! Nous savons ces pauvres enfants viciés dès

leurs plus tendres années. Ils n'ont pas péri comme tant d'autres, mais ils seront peut-être réduits à des états qui donneront lieu de le regretter!...

Avez-vous jamais envisagé ces maux, affreux résultats de la tiédeur? Combien de mères, pour se débarrasser de leurs enfants, les renvoient avec les domestiques, ou d'autres personnes, près desquelles ils reçoivent des impressions funestes! Je m'arrête, je n'entrerai pas davantage dans ces détails déchirants, je vous demande pardon même d'avoir osé les aborder; mais le prêtre n'est-il pas là pour avertir? Je ne suis point du nombre des moralistes bien sévères : cependant je dois vous prémunir contre le mal; je le fais sans amertume, et afin seulement que vous évitiez le danger, car il est grand pour vos enfants. Une chose qui m'étonne toujours, c'est que des parents qui savent que la pureté est si délicate et si facile à ternir, qu'une première atteinte en ce genre dans la première enfance est presque irréparable, ne soient pas plus soigneux de préserver leurs enfants de tout ce qui peut l'attaquer. On dirait qu'ils ne comprennent pas cette partie de l'éducation, cependant si importante.

Voilà donc où entraîne la paresse! Vous n'êtes encore que tiède dans vos devoirs religieux; mais prenez garde, bientôt vous serez une triste épouse, une *triste mère*, une triste maîtresse de maison.

Qu'on nous dise pourquoi tant de femmes de vingt-cinq à trente ans sont si nerveuses, si maladives, si tristes, si moroses? C'est que la tiédeur s'est emparée d'elles; qu'elles n'ont pas eu le courage de veiller sur leurs passions, de leur résister; qu'elles se sont exposées aux inconvénients de l'oisiveté d'une vie inutile; d'autres négligences sont survenues ensuite; une première faute en a entraîné d'autres. Tant qu'on était jeune, l'ennui ne s'était pas encore emparé du cœur; le souvenir de ses succès augmentait encore cette vie oisive, on se plaisait à rêver; mais les années sont arrivées; le monde qui n'admire plus ne peut plus satisfaire : ces femmes se sont trouvées délaissées. Dégoûtées de la piété, qu'elles n'avaient point entretenue dans leur âme, elles ne s'y sont pas réfugiées dans leurs jours plus avancés. Ayant négligé dans leur jeunesse toute occupation, elles ne savent pas s'en faire; elles ne savent plus que s'occuper de leur santé, ce qui la rend presque toujours beaucoup plus mauvaise. Voilà donc des existences manquées. Des existences manquées!..... Faut-il se désespérer? Non, chrétiens; il est toujours temps de revenir à Dieu. Sortons de cette léthargie qui nous a été si funeste : que la pensée du pardon que Dieu accordera à notre repentir nous ramène à lui par l'amour.

Voyons si nous n'avons pas ce funeste dégoût

de nos devoirs; et si nous l'apercevons en nous, à la vue des affreuses conséquences qu'il peut avoir, efforçons-nous d'en sortir. Pensons que les efforts que nous ferons pour cela pourront servir à l'expiation de nos fautes. Expiation !... Ah! qu'il y a de bonheur dans ce mot!

PARESSE.

TIÉDEUR, OISIVETÉ, PUSILLANIMITÉ.

L'oisiveté enseigne toute espèce de mal.

Mercredi de la Passion. — 8 AVRIL 1835.

En parlant de la tiédeur, qui n'est pas rare, même avec la piété, nous avons oublié de parler d'un prétexte qu'elle met souvent en avant pour ne pas s'approcher des sacrements; c'est de dire : « Mais à quoi cela sert-il, puisque cela ne me fait rien, que je suis toujours de même? » — Je le crois bien, c'est le fruit de la tiédeur avec laquelle vous vous en approchez; vous n'employez pas les moyens qui sont en votre pouvoir, vous ne cherchez pas à devenir meilleur, vous restez dans votre apathie. Comment voulez-vous faire des pro-

grès dans le bien, quand vous laissez périr ainsi tous les dons de Dieu, toutes les grâces qu'il serait disposé à vous accorder? Ah! usons-en de ces grâces, et pour nous et pour les autres; car c'est une grande erreur de croire que nous ne devons chercher la sanctification que pour nous seuls. Nous devons la chercher aussi pour tout ce qui nous entoure, mari, femmes, enfants, domestiques; même simple connaissance, nous devons tâcher de contribuer au salut de *tous*. C'est une mission à laquelle nous sommes appelés, et que nous ne devons pas négliger. Comment! vous, si charitable, vous ne comprendriez pas que la sanctification des âmes est le plus grand bien que vous puissiez opérer?

La femme qui abandonne la piété est à moitié perdue; elle abandonne le bien le plus précieux. Elle ne peut manquer de tomber dans les plus grands égarements. Je sais que ce que j'ai dit l'autre jour du Dieu sévère que la femme trouverait dans ses vieux jours a été mal compris. Sans doute Dieu sera toujours pour elle le Dieu plein de bonté, mais *elle* ne le verra plus ainsi. Les égarements dans lesquels elle sera tombée auront laissé de funestes traces dans son âme; la piété fondée sur les remords ne sera pas douce à son cœur, comme l'auraient été ces premiers sentiments de piété que dans sa jeunesse elle a négli-

gés. C'est ainsi qu'elle verra plutôt le Dieu vengeur que le Dieu bon.

Vous, pour qui la piété est d'une si impérieuse nécessité, entretenez-la par une constante pratique, et vous qui n'êtes plus jeune, qui savez, par votre triste expérience, de combien d'égarements elle aurait pu vous préserver, dites aux hommes le tort qu'ils ont de chercher à l'éteindre dans le cœur de leurs femmes! Dites-leur à quoi ils exposent leur bonheur, et peut-être leur honneur. La femme a besoin de piété; c'est une digue nécessaire contre les passions qui s'élèvent dans son cœur, dans ce cœur si aimant, que vous affligez si souvent, que vous semblez vous plaire quelquefois à briser, quand, ne paraissant plus vous soucier de cette compagne, qui vous aime encore, elle, vous lui vantez avec affectation telle ou telle autre. Vous dédaignez ses sentiments, vous blessez son orgueil; jusqu'où n'ira-t-elle pas alors, si le frein religieux n'est là? Je me tais..... Ce n'est pas même comme prêtre que je vous donne ces avis, c'est comme ami; c'est ce qu'une grande expérience m'a révélé. Je vois les dangers que vous appelez sur vos têtes, je vous en conjure, ne vous éloignez pas de la piété, n'en éloignez pas vos femmes. Rien ne peut la remplacer. On peut l'oublier, la secouer, mais on ne le fera *jamais impunément*.

L'oisiveté, qui est la deuxième manifestation de la paresse, est une tendance propre à notre nature. Elle pèse à l'âme, et cependant on aime à s'y livrer ; c'est le délicieux *far niente* des Italiens. L'oisiveté ajoute le vide d'une journée au vide des jours précédents et au vide des années. On a toujours de bonnes raisons pour l'excuser en soi, tandis qu'on la critique dans les autres. « C'est un paresseux, » dit-on avec mépris de ceux qui s'y abandonnent.

L'oisiveté fomente les passions ; elle les fait naître, elle les nourrit ; on ne s'en défie pas assez. On peut dire qu'elle est en général l'habitude des classes élevées.

Si vous vous laissez aller à l'oisiveté, vous ne tarderez pas à en recueillir les fruits ; ils seront amers. L'âme est extrêmement active ; quand on ne la nourrit pas de bons aliments, elle se nourrit nécessairement de mauvais. Quand on s'abandonne à l'oisiveté, comme elle est, pour ainsi dire, un chef de file pour toutes les passions, elles ne peuvent pas manquer de s'insinuer après elle. Elle n'est pas seulement funeste à l'enfance, à la jeunesse, elle l'est à tous les âges. Comment se fait-il que tant de ménages soient divisés ? Cet homme ne devait-il pas s'occuper d'une manière honorable ? Eh bien, il s'est laissé entraîner à cette oisiveté de vie si déplorable. Qu'en est-il résulté ?

C'est qu'il s'est abandonné à ses pensées; la première qui lui est venue à l'esprit, c'est que sa femme est toujours la même, qu'il y en a de plus aimables; qu'il pourrait bien aller chercher d'un autre côté ce qu'il ne trouve plus en elle. Il s'éloigne de sa compagne; elle, qui se voit négligée, médite peut-être une sorte de diversion pour ranimer la tendresse de son mari, en excitant en lui un peu de jalousie. Elle commence ainsi, elle va ensuite beaucoup plus loin; et voilà un ménage troublé, des époux séparés! Si cet homme avait su s'occuper, s'il ne s'était pas laissé aller à l'oisiveté, il ne se serait pas éloigné de sa femme; et celle qui rougit à présent de ses égarements serait toujours restée vertueuse; il aurait près de lui un ange! Et maintenant qu'est-elle, cette pauvre femme! Qui a occasionné de si grands maux? L'oisiveté est là pour répondre.

Mais ne parlons-nous qu'aux jeunes gens? Et cet homme plus âgé, qu'est-ce qui le rend si méprisable, malgré ses airs d'élégance? C'est qu'il a passé sa vie dans l'inutilité la plus complète. Il n'a jamais su s'occuper, il n'inspire aucune confiance, aucune estime. Dans un âge où la maturité devrait rendre son front respectable, des parents ne voudraient pas laisser près de lui leurs enfants, dans la crainte de son imagination perverse.

Pour la femme l'occupation est encore plus nécessaire; naturellement vertueuse, si elle est occupée elle se conduira toujours bien, si elle ne l'est pas elle a tout à craindre. Peut-être pas précisément dans la jeunesse, où la pudeur, quelquefois plus rigoureuse, s'expose moins au danger; mais quelques années plus tard, quand arrive cette espèce de lassitude qui résulte de plusieurs années de mariage, on se sent fatigué de pensées qui troublent. Cette âme si pure s'effraye; elle va trouver le guide de sa conscience, le consulte sur son état. Quel sera le résultat de ses observations? Le voici : « Vous occupez-vous beaucoup? votre vie est-elle bien remplie? — Oui, mon père. — Eh bien, tranquillisez-vous, mon enfant, méprisez ces pensées, n'y faites point attention; continuez de vous occuper de plus en plus, et je réponds de vous. » Mais si cette femme lui dit : « Je ne sais que faire, je n'ai point d'occupation. — Ah! tremblez, tremblez, vous allez périr, c'est inévitable. Savez-vous pourquoi? c'est qu'une vie active et bien remplie éloigne toute idée du mal; si elle vient à se présenter, elle est bientôt chassée; tandis que dans l'oisiveté, où elle se présente tout naturellement, elle est accueillie, écoutée, et la chute devient infaillible. »

Si l'on a quelques chagrins en ménage, l'ima-

gination au milieu de l'oisiveté ne manquera pas de les grossir. On se trouvera très-malheureuse d'être unie à un mari que l'on n'aime plus; on ne pensera pas qu'on l'a beaucoup aimé, qu'on le trouvait charmant; on se dira qu'il est insupportable : alors arriveront les pensées dangereuses, puis le coupable désir de plaire à un autre. Il y aura tant de bonheur, se persuade-t-on; c'est ainsi que l'on devient coupable et malheureuse; l'un ne va pas sans l'autre. Si l'on peut être malheureuse sans être coupable, on n'est jamais coupable sans être malheureuse.

Il est certain que si l'on a des causes réelles de chagrin, on les aggrave en vivant dans l'oisiveté. La lecture des romans vient ensuite achever la perte. « Je vous assure, dit-on, qu'ils n'ont au-« cun inconvénient pour moi, je ne lis pas ceux « qui sont dégoûtants, comme on en fait tant. » Mais ce serait là tout justement les moins dangereux pour vous, parce qu'ils vous révolteraient; quant à ceux qui sont plus gazés, dont l'immoralité pénètre sous un voile plus séduisant, voilà ce qu'il vous faut redouter par-dessus tout, et ce dont vous ne vous méfiez pas. Je veux bien que ce ne soit pas précisément tel ou tel roman qui fasse un grand ravage chez vous; mais leur quantité, cette foule que vous en lisez! Je défie la *femme la plus pure*, la plus affermie dans la vertu,

de faire quelque temps son occupation habituelle de semblables lectures, sans être fortement ébranlée; il est impossible de résister constamment à de pareilles atteintes. La vie du ménage paraît froide et décolorée à côté de celle d'une héroïne de roman; et comment le pauvre mari supporterait-il la comparaison avec ces héros imaginaires?

Les romans lus en société sont dangereux; et ils le sont bien plus quand on les lit seul : la solitude tue. On s'éveille le matin, et souvent avant de se lever on prend un roman. La distraction de la journée efface peut-être un peu les impressions qu'il a pu produire; mais le soir on le reprend, et c'est alors que le poison s'insinue plus profondément, et qu'il occasionne de plus grands ravages.

D'où vient qu'à présent dans les salons on trouve en général beaucoup plus de femmes que d'hommes? C'est que la paresse s'est tellement emparée des hommes, que la plupart manquent aux bienséances plutôt que de se donner la peine d'aller dans le monde. Ils aiment mieux ne pas se gêner, rester dans une coupable oisiveté, ou dans des plaisirs ignobles, qui ne leur coûtent aucune gêne, ne leur imposent aucune contrainte. Ils laissent aller leurs femmes seules dans le monde, plutôt que de les y accompagner, et cette

femme y sera exposée à bien des dangers, on parlera d'elle peut-être !...

Je tremble quand j'entends dire à de jeunes femmes, à des jeunes gens, que pour se désennuyer ils font des châteaux en Espagne; mais, mes pauvres enfants, rien n'est plus dangereux ! Quand il vous faudra redescendre aux réalités de la vie, vous ne trouverez plus que mécompte. Comment se fait-il que tant de jeunes gens, dans des positions si belles, entourés de tant de bonheur, parlent déjà de la vie avec dégoût; qu'elle soit déjà toute décolorée pour eux; qu'ils se regardent déjà comme près de la perdre? Ah ! c'est qu'elle a été vide, cette vie, c'est qu'ils ont abusé de tout, qu'ils ne savent plus goûter une joie dont ils n'aient déjà tari la source. On les ferait empereurs ou rois, qu'ils ne sauraient être satisfaits.

Comme nous venons de le voir, l'oisiveté fait naître les passions et les excite; elle augmente aussi la somme des maux qui vous est réservée sur cette terre d'exil. Dieu nous en destine pour l'expiation de nos fautes; mais il veut nous les imposer lui-même, il nous défend de les chercher, et la paresse va au-devant. On se livre à de tristes prévisions, on va bien plus loin que la Providence ne voulait, pour l'expiation de ses fautes. On se plaint de ne trouver pas de consolation dans

la religion, ne sachant pas qu'elle ne console que des maux que Dieu nous envoie, et non de ceux que nous nous créons.

Il en est auxquels nous ne pouvons échapper; et quand nous ne cherchons pas à surmonter notre douleur par des occupations salutaires, elle nous accable. Vous qui avez tant besoin d'aimer, qui portez des cœurs si passionnés pour ce mari, pour ces enfants, il faut bien quelquefois vous en séparer, quand la mort vient à vous les ravir, ces objets de toutes vos affections. Pourquoi ne plus vouloir vous occuper que de votre douleur? pourquoi vouloir toujours l'avoir présente à votre pensée? pourquoi rester les yeux toujours fixés sur ce corps inanimé? Je vous en conjure, occupez-vous; vous avez d'autres devoirs, mères infortunées; n'avez-vous pas d'autres enfants, les avez-vous donc oubliés? Et parce que Dieu vous a ravi un de ces enfants si chers, pourquoi croyez-vous qu'il va vous en ravir d'autres? Pourquoi porter des regards inquiets sur eux, comme si Dieu allait jusqu'à fixer, pour ainsi dire, l'époque où il vous les redemandera? Ah, de grâce! guérissez-vous, je vous en conjure; occupez-vous, c'est là toute votre ressource. Que si vous n'avez pas de quoi remplir votre vie d'assez d'occupations, hâtez-vous de vous en créer.

Mais de quoi s'occuper? dira-t-on. D'abord de

ses devoirs; et s'ils ne suffisent pas à remplir vos jours, imposez-vous quelques travaux; cherchez à débrouiller les petites républiques de l'Italie au moyen âge, les différents royaumes de l'Angleterre; que sais-je, moi? Surtout ne restez pas dans votre stupeur, Dieu vous la reproche; demandez-lui avec confiance qu'il daigne vous consoler; si vous ne le faites pas, vous êtes coupable, car vous murmurerez bientôt; Dieu ne portera pas avec vous le poids de vos peines : elles vous accableront. Vous serez seule, pauvre mère, pauvre veuve, seule à les porter, et vous finirez par le désespoir.

Tous ces maux ne dérivent-ils pas de l'oisiveté? N'est-il pas vrai que vous n'avez jamais considéré tous les malheurs auxquels elle entraîne? Vous dites peut-être : « Je ne suis que paresseuse; » mais prenez garde, si vous l'êtes, vous serez bientôt coupable, c'est infaillible.

La troisième manifestation de la paresse est la pusillanimité; ce défaut est moins commun que l'oisiveté, cependant il n'est pas rare. La pusillanimité, qui consiste à se défier de ses forces, dans les choses même les plus faciles, empêche toujours de faire le bien, parce qu'elle ne sait vaincre aucune difficulté. Elle vient en général de ce qu'on compte trop sur soi, et pas assez sur Dieu. On regarde soi, et non pas Dieu. En invoquant son *secours, en* s'appuyant sur lui, on peut en-

treprendre de grandes choses et les effectuer. C'est de nous que dépend l'entreprise; c'est de lui que dépend le succès. Faisons ce qui est en nous, et reposons-nous-en sur lui pour la réussite. Ce n'est pas ce que nous faisons ordinairement; le courage nous manque, et nous renonçons tout de suite au bien, semblables à cet homme dont parle l'Écriture, qui, voulant sortir, met le nez à la porte; puis il craint le temps, puis le loup qui pourrait bien arriver, et il rentre et ferme sa porte.

N'avons-nous pas l'expérience de ce secours de Dieu? Ne nous est-il pas arrivé quelquefois d'avoir entrepris des choses plus difficiles que celles devant lesquelles nous reculons, et d'avoir réussi? C'est que nous avions mieux prié, et que Dieu nous a aidés.

Il est une tâche bien digne d'une mère, et que peu cependant savent remplir. Pourquoi tant d'enfants ont-ils quitté si jeunes la maison paternelle? C'est que la mère n'a pas pris la peine de leur donner ces premières notions de piété, d'honneur, de probité, de conscience, qu'elle est spécialement appelée à leur inspirer. C'est peut-être, dira-t-on, parce qu'ils étaient d'un caractère difficile, et qu'on ne pouvait en venir à bout. Mais avez-vous donc cru trouver dans les autres plus de moyens de les réprimer qu'en vous? Croyez-vous qu'un étranger portera à votre enfant plus d'intérêt que

vous ne lui en portez? Croyez-vous qu'il soit plus capable que vous de cette attention, de ce soin, de ce sacrifice de tous les instants qu'il faudrait pour le corriger? Qui peut dignement remplir cette mission, si ce n'est ce cœur héroïque de mère, capable de tant de courage et de tant de générosité? Mettez cette mère en présence de toute espèce de danger, et vous verrez si elle ne court pas au-devant pour préserver son enfant; et cette mère, qui ne craindra pas une armée tout entière, n'aura pas le courage de vaincre sa pusillanimité, pour accomplir dignement la tâche que Dieu lui impose d'élever son enfant! Ah! quelle lâcheté!

Vous, vous n'avez pas éloigné cette petite fille de la maison paternelle : et pourquoi donc la confier tout entière à une personne que vous avez chez vous? Vous ne faites pas plus d'attention à la maîtresse qu'à l'élève; il semble que vous ne soyez plus sa mère.

Nous sommes entrés dans beaucoup de détails, dans des tableaux où chacun aura pu se reconnaître. Il faut penser que nous faisons ici notre examen devant Dieu. A la vue des maux occasionnés par l'oisiveté, cherchons à l'éviter. C'est plus facile pour les hommes, parce que leur vie étant plus au dehors, ils ont naturellement plus de distraction; mais vous qui faites partie de ce sexe qu'on appelle le sexe dévot, ne vous dé-

tournez jamais des habitudes de la piété; fuyez l'oisiveté, elle vous perdrait; vous qui n'êtes heureuse que de pureté, votre imagination est mille fois plus vive que la nôtre : si vous la laissiez s'égarer, elle vous porterait à mal, soyez-en sûre.

Et vous qui avez passé l'âge de la jeunesse, ne vous croyez pas pour cela à l'abri des dangers d'une imagination qui peut encore porter à mal; craignez l'oisiveté, sachez rester chez vous, et vous y occuper utilement. Il vous reste encore tant de moyens de faire le bien; ne les négligez pas, ne les laissez pas engourdir par une lâche mollesse; sachez échapper à la tyrannie des pensées, dangereuses à tous les âges. Tous efforçons-nous de faire le bien auquel nous sommes appelés.

PARESSE.

PUSILLANIMITÉ, PERTE DE TEMPS, INCONSTANCE.

Faisons le bien tandis que nous en avons encore le temps.

Lundi de la semaine sainte. — 13 AVRIL 1853.

C'est là un précepte formel, c'est-à-dire faisons le bien pendant que nous sommes sur cette terre, où nous devons travailler à gagner le ciel. Employons cette vie à en acquérir une meilleure. Il faut user du présent pour conquérir l'avenir. Ne nous jugeons pas avec cette indulgence avec laquelle nous nous traitons ordinairement. Nous aimons à considérer le mal dans les autres, et nous n'avons jamais le courage de le voir en nous, parce que l'amour-propre nous aveugle, et aussi parce que, le voyant, il faudrait le combattre, et que nous ne nous en sentons pas le courage; nous nous rassurons sur ce que nous ne commettons pas de grandes fautes, et nous comptons pour rien tous les péchés d'omissions, dont Dieu cependant nous demandera compte.

Je dois ajouter aux réflexions que nous avons faites sur la pusillanimité des parents qui ne font pas eux-mêmes l'éducation de leurs enfants, qu'ils ne savent pas combien de chagrins ils se préparent, en *sacrifiant* ainsi leurs enfants; l'expression n'est pas trop forte. Quel plus grand malheur pour un enfant que de perdre sa mère? Combien d'entre vous ne se sont-ils pas ressentis et ne se ressentent-ils pas encore de ce malheur de leurs premières années! Eh bien, quelle différence mettez-vous entre avoir perdu sa mère ou en être éloigné, si ce n'est que certains jours vous aurez ces enfants, et que vous pourrez leur prodiguer vos caresses? Mais Dieu ne vous les a-t-il donnés que pour les caresser?

Quel plus grand malheur pour une femme que de n'avoir pas d'enfants! n'est-elle pas bien à plaindre de ce vide de cœur qui la laisse exposée à tant de chagrins et par conséquent à tant de dangers?

C'étaient des enfants qui devaient naturellement combler ce besoin d'affection, besoin si violent, si impérieux pour la femme.

Souvent elle ne trouve pas dans son intérieur de quoi le satisfaire; la différence du caractère, des sentiments, y met obstacle. Si donc elle n'a pas où placer cette surabondance de tendresse, où ira-t-elle pour le trouver? Comme malgré elle

elle cherchera ailleurs, et ne tardera pas à le rencontrer. Elle remarquera, on la remarquera; voyez, suivez les conséquences!...

Et n'est-ce pas là ce qu'on remarque fréquemment? Je vous engage à réfléchir sur ce sujet. Je ne crois pas avoir rien exagéré, je n'irai pas plus loin, je craindrais de blesser; mais, je vous en conjure, n'ôtez pas d'auprès de vous vos enfants, et pour eux, et pour vous. Plaignez, plaignez, celles qui n'en ont pas, et ne vous privez pas de cet immense avantage que la Providence vous a accordé; car plus tard vous en éprouveriez peut-être d'affreux remords.

La vie se compose d'un grand nombre de devoirs, selon les divers états; la paresse empêche presque toujours (du moins pour beaucoup) de les remplir fidèlement, et cependant il n'est pas un devoir négligé qui ne puisse avoir de graves inconvénients, même pour des choses qui paraissent de peu d'importance. Ainsi c'est une chose bien simple, sans doute, que la tenue de ses comptes; eh bien! si je demandais aux personnes qui sont ici · « Vos comptes sont-ils en ordre? » n'en est-il pas beaucoup qui seraient forcées de convenir que non? C'est un grand tort cependant que ce défaut de soin, dont beaucoup de gens peuvent abuser pour entraîner notre ruine. Vous exposez par là la fidélité de ceux qui

ont des mémoires à vous présenter, et qui, voyant votre peu de soin, peuvent être tentés de vous compter deux fois la même chose. Un homme d'affaires, abusant de votre négligence, peut vous faire un notable préjudice. « Mais, dira-« t-on peut-être, après tout, c'est mon affaire; « à qui ai-je ainsi manqué? » A votre mari, qui vous a épousée pour que vous tinssiez bien sa maison; à votre conscience, qui vous fait un devoir de ne dépenser que ce qui est nécessaire; à vos gens, que vous exposez à la tentation de vous tromper.

Je sais que vous ne laissez pas vos clefs traîner, aussi ne vous prennent-ils pas votre argent; mais comme vous ne comptez pas exactement avec eux, le jour où il vous arrive de le faire, vous êtes tout étonnée de la somme énorme qui se présente, et alors les faux jugements arrivent. D'autres fois vous avez oublié d'écrire, vous ne pouvez pas retrouver votre compte : « On m'a volé, » dites-vous. Voilà à quoi vous expose votre négligence.

C'est un devoir de travailler à la sanctification de tout ce qui nous entoure. Comment le remplit-on ce devoir? Que fait-on pour le salut de ses domestiques, par exemple? La pusillanimité ne vient-elle pas encore là pour arrêter? On n'ose pas, on se persuade que cela ne se peut pas, qu'on n'a pas le droit d'exiger que ses gens pra-

tiquent la religion. « Comment oserai-je, dit-on, moi, jeune femme, en parler à ce vieux serviteur qui m'a vue naître? D'ailleurs, il ne m'écoute pas. » Sans doute, vous n'avez pas le droit d'exiger qu'il s'approche des sacrements, s'il ne s'en soucie pas; vous feriez même fort mal, parce que vous l'exposeriez à commettre un sacrilége; mais ne pouvez-vous pas l'engager à ne pas s'éloigner de la religion, le disposer au contraire à s'en approcher? Si la pusillanimité n'était pas encore là, combien ne trouveriez-vous pas d'occasions de donner un conseil utile à ce domestique, en profitant de mille circonstances : quelquefois en lui témoignant de l'intérêt, en vous occupant de son petit pécule, le lui faisant placer avantageusement! Mais quand on n'a pas le courage d'élever ses enfants, comment aurait-on celui de s'occuper du salut de ses serviteurs?

Et la pusillanimité n'est-elle pas là encore quand il s'agit d'aller à confesse? Quelle préparation fait-on? On renvoie au lendemain son examen de conscience. En le remettant ainsi de jour en jour, quand arrive cependant le moment où il faut bien se confesser pour pouvoir faire ses pâques, comment le fait-on?

La quatrième manifestation, ou fille de la paresse, est la perte du temps. Elle diffère de l'oisiveté en ce que celle-ci ne fait rien, tandis que

celle-là fait des choses inutiles. Ainsi, il faut aller où le devoir nous appelle; on sort de chez soi, on rencontre en chemin un livre qu'on ne connaît pas; on le feuillette, cela prend un certain temps; puis il se présente autre chose : on se trouve en retard; enfin, on s'arrange de façon que ce qu'on avait à faire ne se fait pas. D'autres fois, on a l'intention de faire une bonne lecture. On se met à sa toilette; et tout en la faisant une idée vient à la traverse; on la suit, on commence vingt choses, on n'en finit pas une : cela s'appelle *musarder*. On dira peut-être : « Qu'est-ce que cela fait? » C'est la cause de beaucoup de péchés. On a des devoirs, on ne les remplit jamais en s'y prenant de cette façon. On n'achève rien, on a tout brouillé, on a gaspillé toute sa journée. On a manqué cette bonne lecture qu'on voulait faire, et le manquement s'est-il borné à cet acte de piété? Non, il y en a eu d'autres, et sur des devoirs plus essentiels encore.

Quand la paresse prend, chaque matin, l'empire et le domaine de la journée, par le combat avec l'oreiller; quand les premiers moments du jour se trouvent consacrés au démon de la paresse, comment se passera-t-il ensuite? Il est aisé de le prévoir.

Le bon emploi du temps est une obligation pour tous; mais il est des états où sa perte est encore

plus coupable, lorsqu'il ne nous appartient pas, comme, par exemple, pour les serviteurs, qui le doivent à leurs maîtres, puisqu'ils le leur payent. Ils n'y pensent pas seulement. En général, les domestiques ne sont pas scrupuleux; après tout, ce sont d'honnêtes gens, ils ne prennent pas l'argent de leurs maîtres; ils veillent même à leurs intérêts : ils se croient donc à l'abri de tout reproche; et ils ne pensent pas qu'ils doivent aussi tout leur temps. Ce sont surtout les femmes de chambre qui pèchent par cette perte de temps; les hommes moins, parce qu'ils ont en général leur besogne toute taillée, et que quand une fois elle est faite, souvent ils n'ont plus rien à faire le reste de la journée. Il n'en est pas de même pour les femmes : elles ont toujours à s'occuper dans la maison; elles ne pensent pas assez à cela. On va quelquefois de côté et d'autre pour causer, ou bien on regarde par la fenêtre, ou bien on trouve un livre sur son chemin, on l'ouvre; quelquefois même c'est un livre de piété; il semble que ce ne soit pas un mal, et cependant qu'en résulte-t-il? C'est que, pendant qu'on perd ainsi son temps, le travail n'avance pas; par conséquent on fait tort à ses maîtres, parce que si l'on ne fait pas l'ouvrage qu'on devrait faire, il faudra prendre des ouvrières; et voilà une dépense de plus qu'on leur occasionne.

C'est une espèce de vol, je ne crains pas de le déclarer. « Cependant, dira-t-on, faut-il donc se tuer? » Non; mais quelle différence entre se tuer de travail, ou ne pas employer ce temps qui appartient aux maîtres, et qu'au fait on leur doit!

Pour ceux qui ne sont point obligés au travail, croient-ils ne pas l'être de faire tout le bien qui est en eux? Et la perte de ce temps dont ils pourraient faire un si bon usage n'est-elle pas coupable aussi? Quelle matière à examen! Nous avons pour le bien une lâcheté qui ne se conçoit pas, même pour les choses qui coûteraient cependant si peu; par exemple, faire tous les jours une courte lecture pieuse, assurément ce ne serait pas difficile. Eh bien, je ne sais combien nous sommes ici; ce n'est probablement pas trop de dire que le quart, peut-être, passe sa vie sans lire tous les jours une page d'un livre de piété. Pas précisément dans ce temps de Pâques, où l'on va davantage à l'église, et où, rentré chez soi, on est plus disposé à donner encore quelques moments à la piété; mais combien de temps cela durera-t-il? Peut-être la quinzaine de Pâques, et voilà tout.

Cette lâcheté pour le bien est vraiment déplorable. Vous avez de la fortune, de l'esprit, de l'importance dans le monde; vous pourriez exer-

cer une grande influence, qu'en faites-vous? Tout cela périt entre vos mains. Je pourrais adresser cette parole à beaucoup de ceux qui sont ici : « Qu'avez-vous fait pour le bien depuis que vous êtes au monde? Qu'avez-vous fait dans vos campagnes, vous qui y possédez des biens? » On s'efface à Paris au milieu du grand nombre, on ne gravite que dans un petit cercle; eh bien, dans vos terres, où vous êtes en évidence, quel bien faites-vous? Si, au lieu de l'ennui qu'on éprouve à la campagne, on savait sortir de son château pour aller visiter la chaumière; si on allait voir la femme malade, lui porter des paroles de consolation, lui parler de son enfant; oh! comme on pourrait facilement lui insinuer de bons et salutaires conseils; mais la pusillanimité est là pour en empêcher, on se persuade qu'on n'y ferait rien. A combien d'enfants on pourrait être utile en engageant les parents à les envoyer à l'école, en s'informant s'ils ne font pas un travail au-dessus de leurs forces! Combien de ménages divisés que l'on pourrait peut-être rapprocher par un conseil donné à propos! Encore une fois, tout cela expire devant ce malheureux penchant à la paresse. Y en a-t-il beaucoup qui puissent répondre d'une manière satisfaisante à cette question : « Avez-vous utilisé les moyens d'influence que Dieu vous a accordés? »

Et ce n'est pas en donnant de sa bourse qu'on peut toujours faire le plus de bien, c'est en fécondant ce qu'on donne. Si vous vouliez en user de cette influence, vous en auriez bien plus que nous, parce que notre ministère éloigne quelquefois; on croit que nous avons intérêt à parler de Dieu, du moins intérêt de position; au lieu qu'il n'en serait pas de même de vous. Comment serait-on en garde contre cette femme si bonne! Par un mot gracieux dit à l'enfant n'atteindriez-vous pas la mère, et ensuite le mari par la femme? quelquefois par une simple caresse. J'ai de l'influence dans ma paroisse; et savez-vous comment elle a commencé? Par une simple caresse faite aux enfants; je n'ai pas employé d'autres moyens, cela m'a toujours réussi.

Faites donc tout le bien qui est en vous; à l'exemple de Jésus-Christ, soyez l'ami du pauvre, n'en dédaignez aucun; pensez que le plus misérable d'entre eux a été racheté du sang d'un Dieu. C'est pour les pauvres qu'il a souffert tant d'ineffables douleurs. Assistez-les donc, et tâchez surtout, en les assistant, de les améliorer. Si, dirigeant l'éducation de vos enfants, vous saviez leur inspirer le désir d'être utiles aux autres, de les porter au bien; si déjà l'aîné était le protecteur, le conseil du plus jeune, quelle heureuse disposition vous mettriez en lui! Il faudrait qu'il

en fût toujours ainsi : l'aîné exerçant une heureuse influence sur le plus jeune, le riche sur le pauvre. Mais ce n'est pas ce que l'on fait; il est bien plus simple de gémir sur la dépravation générale. « On n'en a jamais vu de pareille! quelle « démoralisation! tout est perdu! ville plus in- « fâme que Sodome! » dit-on; il semble qu'on voudrait attirer sur elle le feu du ciel. A quoi arrive-t-on, je vous le demande, avec toutes ces déclamations? Soulage-t-on la moindre infortune? On peut faire de la philosophie, de la religion même, sur les maux qui menacent la société; on parle admirablement de tout cela (rien n'est plus commun de nos jours que de bien parler); mais agir en vue du bien, qui le fait? Un bien petit nombre sans doute.

Commençons donc réellement à utiliser notre vie, et surtout mettons-y de la suite; car ce n'est pas tout que de bien commencer. Depuis plusieurs années qu'à chaque pâque nous avons été touchés de sentiments religieux, je suis bien sûr que nous avons commencé plus d'une fois à faire le bien; mais nous en sommes restés là; car la cinquième suite de la paresse, qui est l'*inconstance*, est venue pour faire avorter tant de bonnes résolutions.

Si nous nous portons au bien un moment, l'instant d'après nous nous en lassons. Nous passons

d'une chose à une autre, souvent sans en achever aucune; aussi, que trouvons-nous en nous, malheureux que nous sommes? Un combat continuel, fautes et vertus, victoires et défaites; le bien, puis le mal. N'est-ce pas notre portrait à tous? car celui qui vous parle a commencé à étudier dans son propre cœur les défauts contre lesquels il cherche à vous mettre en garde. Chrétiens à conscience droite, j'en appelle à votre bonne foi, n'est-ce pas ainsi que toute notre vie s'est écoulée? Combien y a-t-il de temps que nous vivons ainsi comme nous sommes, pas trop mauvais, pas trop bons non plus? Parce que nous ne tombons pas dans ces fautes graves qui feraient parler de nous, nous croyons que cela suffit; mais qu'avons-nous fait de bien?

Cela vient souvent de ce que nous prenons trop de résolutions à la fois; nous ne savons pas les mûrir, ce qui occasionne ces combats à faux qui n'amènent point de victoires. Quand nous entendons de bonnes choses qui nous portent au bien, nous voilà touchés, désireux de le faire; aussitôt nous prenons des résolutions, qui n'en finissent point; et vous savez le proverbe : *Qui trop embrasse mal étreint.* Contentons-nous d'une ou deux résolutions, et de préférence celles qui combattent mieux notre passion dominante; car il y a ordinairement dans chaque cœur une seule pas-

sion qui domine, et dont, en général, toutes les autres ne sont que les manifestations. Dès le matin disposons-nous à ce combat; et le soir examinons, voyons si nous avons remporté la victoire.

En ce saint temps, prenons la résolution de rendre notre vie vraiment méritoire. Y a-t-il circonstance plus favorable? Tous, j'aime à le croire, nous devons nous approcher de la table sainte; apportons-y de bonnes dispositions; faisons de salutaires réflexions. Ah! ne sont-ce pas des jours de salut que ceux où notre divin Sauveur s'est immolé pour nous? ne saurions-nous pas du moins lui faire le sacrifice de notre indolence!

PARESSE.

INCONSTANCE, INSENSIBILITÉ. MOYENS DE COMBATTRE LA PARESSE.

Le paresseux veut et ne veut pas.

Mardi de Pâques. — 20 AVRIL 1858.

Le paresseux veut le bien et ne le veut pas; il sent ce que Dieu demande de lui, mais il n'a

pas le courage de l'exécuter. S'il commence, à la moindre difficulté il recule; il renonce à ce qu'il avait entrepris; il passe à autre chose, et il quittera prise à la moindre violence qu'il faudra se faire.

C'est ainsi que le paresseux se porte à Dieu par moments et dans d'autres l'abandonne. Il commence ordinairement par négliger les pratiques de la religion; puis cette inconstance se répand sur tous les autres devoirs. Nous entreprenons et nous en restons là. Pour nous en convaincre, répondons seulement à cette seule question : Combien de bonnes œuvres avons-nous commencées dans le cours de notre vie, et qu'ensuite nous avons abandonnées?... Mais, dira-t-on peut-être : « Quel inconvénient? souvent on quitte une bonne chose pour passer à une autre, qui est bonne aussi. » Il en résulte nécessairement une grande perte de temps. D'abord il est un fait certain, c'est qu'on ne fait, c'est qu'on n'aime à faire que ce qu'on fait bien; or, pour parvenir à faire bien il faut de la suite, il faut du travail, de la persévérance; et quand on entreprend tant de choses, à laquelle réussit-on?

C'est ce qui arrive pour tous ces petits ouvrages, par exemple, dont les femmes s'occupent; on en entreprend un grand nombre, on veut les apprendre tous; à la première difficulté on re-

cule. Que résulte-t-il de cela? Un temps énorme perdu; de là une grande inutilité de vie. Comme de tous ces petits ouvrages, de tous ces talents que l'on n'a fait qu'effleurer, il ne reste rien, on ne sait pas s'occuper; alors on se plaît dans le vague de l'imagination, on rêve, on ajoute aux souffrances réelles que l'on peut avoir les souffrances imaginaires (et l'on va loin en ce genre): on agit ainsi contre les vues de la Providence, qui ne veut vous infliger que les peines présentes, et non celles de l'avenir. Voulons-nous éviter cet inconvénient? Mettons de la suite à ce que nous entreprendrons. Quand nous aurons reconnu qu'une chose est bien, portons-nous-y avec ardeur, mais aussi avec persévérance, car c'est elle qui couronne l'œuvre; et quand elle sera accomplie, passons à une autre, sans nous rebuter s'il s'y rencontre quelque obstacle. Nous ajouterons ainsi au bien du jour celui du lendemain.

Examinons-nous bien sous le rapport de cette inconstance à l'égard de la piété, et aussi à l'égard de tous nos autres devoirs. Qu'il n'en soit pas de cette pâque comme de tant d'autres. Tous les ans le ministre de Dieu sonde notre cœur, pour y découvrir la profondeur de la plaie; nous la connaissons cette plaie, travaillons donc à la guérir. Nous venons de nous renouveler avec cette pâ-

que, mais n'est-il pas à craindre que nous ne retombions dans notre paresse, et que nous ne redevenions ce que nous étions il y a un an? même langueur pour le bien, même apathie; de bonnes résolutions, mais sans effet. Ceci nous regarde tous.

Pour éviter ce malheur, nous dirons à ceux qui ne communient qu'une fois dans l'année : « Comment voulez-vous que cette seule communion vous soutienne dans le bien; vous ne cherchez pas à entretenir, à renouveler la grâce en vous? Vous vous contentez d'un seule communion; et encore pourquoi la faites-vous? Peut-être pour remplir un devoir auquel vous attachez presque une idée superstitieuse; c'est parce qu'une mère éminemment chrétienne vous a élevé dans ces sentiments, et que vous croiriez attirer de grands malheurs sur vous si vous y manquiez. Depuis un grand nombre d'années que vous satisfaites à ce devoir, n'y a-t-il pas même absence de bien; vos confessions sont toujours les mêmes; vous rencontrez toujours même obstacle à la pratique du bien, enfin vous n'en êtes pas meilleur. Aussi ne manquez-vous pas de vous en faire un prétexte pour ne pas venir plus souvent. En sera-t-il encore de même cette année? Mon frère, ma sœur, ne reviendrez-vous pas un peu plus franchement à ce Dieu qui a tant fait pour vous? Croyez-vous avoir

satisfait à la reconnaissance que vous lui devez, quand, après l'avoir reçu, vous vous contentez de quelques prières que vous lisez; est-ce là tout ce qu'il aura de vous? Ah! n'est-ce pas que nous combattrons désormais l'inconstance qui nous empêche de servir Dieu?

Quant à vous, âmes plus chrétiennes, qui ne vous contentez pas de la communion pascale, l'inconstance n'est-elle pas aussi l'obstacle qui s'oppose à vos progrès dans le bien? Sans doute vos chutes ne sont pas aussi graves que celles de ceux qui ne s'approchent des sacrements qu'une fois dans l'année; mais combien d'infidélités que vous ne vous reprochez guère, et qui sont cependant plus graves que vous ne pensez! Combien de paroles fâcheuses, de médisances, de vivacités, de lenteurs pour le bien! Mettez-les ces imperfections en regard de toutes les grâces dont Dieu vous a comblées, et voyez si vous n'êtes pas bien coupables. Pesez aussi le scandale qui peut résulter de vos fautes pour ceux qui vous entourent, et qui voient avec quelle légèreté vous conciliez ces prétendues imperfections avec l'approche des sacrements.

Voyons-nous tels que nous sommes; nous n'avons pas d'intérêt à prolonger une illusion qui nous perdrait. Un de vos gémissements les plus ordinaires, n'est-ce pas vos imperfections mal-

gré tant de communions? Il faut donc sortir de cet état. Abandonneriez-vous la communion? vous en trouveriez-vous mieux? Non certainement. Ne vaut-il pas mieux ranimer votre courage? Malgré notre penchant à nous flatter, n'est-il pas un moment où il nous faut bien voir ce que nous sommes?

Tous, disons : « Seigneur, il y a trop longtemps que je prends des résolutions qui n'aboutissent à rien, qu'à me rendre plus coupable, puisque je vois ce que je dois faire et que je ne le fais pas; dès cet instant je veux m'armer de courage et marcher réellement dans la voie de la perfection. »

Pour cela, voyons bien ce qu'il y a à faire; prenons une résolution ferme, et méfions-nous de toutes ces résolutions éphémères que l'inconstance nous empêcherait bientôt de mettre à exécution; car elle semble être l'apanage des âmes généreuses, qui ne voient pas le bien sans le vouloir aussitôt; mais, par la raison seule qu'elles s'y portent avec une ardeur qui ne peut pas se soutenir, elles entreprennent et n'achèvent pas : elles sont alors plus coupables, parce qu'elles ont vu le bien et ne l'ont pas fait; et plus malheureuses, parce que pour être heureux il faut être content de soi, et qu'on ne saurait l'être que quand on peut se dire qu'on a fait le bien qu'on a pu faire.

Pour l'inconstant il ne peut y avoir de satisfaction réelle : il passe sa vie à gémir ; il est sans cesse dans une espèce d'étau, semblable à ce paresseux qui, voyant de sa fenêtre son champ tout en friche et celui de son voisin bien cultivé, dit : « Demain je me lèverai avec le soleil, et je « labourerai mon champ. » « Mais le lendemain, dit l'Écriture, le soleil se leva, et le paresseux ne se leva point, et son champ ne rapporta jamais rien. » Voilà l'effet de la paresse; nous portons nos regards sur les âmes saintes qui vivent tout en Dieu et qui sont si heureuses, et nous disons : « Ah! pourquoi n'en fais-je pas autant? Demain je ferai, j'agirai. » Le lendemain arrive, il s'écoule, et l'on n'en est pas plus avancé.

La sixième et dernière fille de la paresse est l'insensibilité, qui consiste à n'être ému de rien, ni conseils, ni réprimandes. Sans doute cette insensibilité ne regarde personne ici, elle n'existe guère que dans les colléges, où l'on trouve de ces enfants que rien ne touche. Soyons de bonne foi cependant : sans être de ces caractères que rien n'émeut, avons-nous toujours profité de ce qui devait nous convertir? Tant d'événements politiques, qui depuis longues années sont venus nous étonner, nous frapper; tant de gémissements que nous avons poussés, à quoi tout cela a-t-il servi? Tristes témoins de ces grands événe-

ments, nous avons gémi, déclamé contre les malheurs du temps; qu'avons-nous fait pour y remédier? Et de la chaire de vérité combien de paroles puissantes sont venues frapper notre oreille sans aller jusqu'à notre cœur! Nous nous reconnaissions souvent à ces portraits, qui nous convenaient si bien; qu'en est-il résulté? Ces vices, ces défauts, ne sont-ils pas toujours les nôtres?

Et si des grandes commotions nous descendons à des événements particuliers; si nous pénétrons dans l'intérieur des familles, si nous portons nos regards sur ces pertes si cruelles qui nous ont plongés dans de si grandes afflictions, ces malheurs ont-ils produit dans l'ordre du salut l'effet qu'ils devaient produire? Sommes-nous revenus à Dieu? Nous avons été frappés dans le moment, mais nous sommes restés les mêmes.

Et cette carrière de perfection qui s'ouvrait devant nous par toutes les grâces dont Dieu semblait avoir pris plaisir à nous combler tant de fois: comment l'avons-nous parcourue?

Nous disions tout à l'heure que l'insensibilité ne regardait personne ici, et n'avons-nous pas au contraire, tous tant que nous sommes, sujet de déplorer la nôtre?

Nous allons à présent nous occuper des moyens de corriger la paresse. Nous n'aimons pas à mon-

trer les plaies du cœur sans chercher à les guérir. Voyons ce qu'il faut faire pour vaincre ce défaut qui nuit tant à notre sanctification.

Nous ne pouvons pas prescrire à chacun ce qu'il doit faire précisément pour cela, parce qu'il faudrait entrer dans une foule de détails, attendu que nous ne sommes pas paresseux de la même manière. La colère, qui est produite par différentes passions, a les mêmes effets pour tous; il n'en est pas de même de la paresse, qui, née du même fonds chez tous, n'a pas chez tous les mêmes effets.

Le remède général pour tous les genres de paresse, et le seul véritable, est la volonté de la vaincre. Le mot est court, mais le remède est souverain. A quelque devoir que la paresse fasse manquer, soit devoir de piété, soit devoir de son état, le remède est de vouloir la surmonter; mais il faut le vouloir fermement, sans cela point de changements. La différence entre l'homme de mérite et celui qui en est tout à fait dépourvu existe bien moins dans l'abondance des moyens reçus, que dans cette volonté qui fait réussir. L'un a voulu le bien avec force, avec persévérance; l'autre s'en est tenu à la simple velléité. Lui aussi a désiré le bien, et qui n'a pas ce désir? Nous ne pouvons pas ne pas désirer d'avoir toutes les vertus, tous les mérites; mais pour les avoir le désir ne suffit pas. Ne confondons pas la simple velléité

avec la volonté ; celle-ci ne s'en tient pas à la pensée de faire le bien, elle la met en pratique, et Dieu alors bénit ses efforts.

Nous allons entrer dans quelques détails au sujet de la correction de chacune des manifestations de la paresse. D'abord à la tiédeur, qui est l'indifférence pour les choses de Dieu, nous opposerons la ferveur, non pas tant la ferveur de pensées, de sentiments, que la ferveur d'action. C'est une erreur dans laquelle (nous l'avons dit plusieurs fois) on tombe trop souvent ; on fait consister la ferveur dans l'attrait à la prière ; on la fait consister dans la communion reçue avec des sentiments affectueux ; on s'accuse de n'être pas fervent, parce qu'on n'a pas senti dans la communion l'attrait qu'on espérait y rencontrer. Tous les jours on vient nous dire qu'on n'a point de ferveur parce qu'on ne se sent point dans cet état. Mais quel est le résultat de cette dévotion de sentiment, qui souvent n'est qu'une disposition nerveuse ? C'est qu'après avoir goûté cette dévotion sensible, la langue, qui n'en est pas meilleure, s'exerce sur le prochain ; les devoirs de l'état n'en sont pas mieux remplis. On a été pénétré de dévotion ; on est enchanté de soi, ravi jusqu'au troisième ciel : les larmes ont coulé, et de fait on n'en vaut pas mieux. D'où cela vient-il ? C'est que c'est la dévotion de sentiment, et non celle d'ac-

tion. Jésus-Christ fait consister la dévotion dans l'accomplissement de la loi, il a dit : *Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté de mon Père.*

Que ceux qui ne sentent pas de dévotion ne s'en tourmentent donc point. « Que voulez-vous que j'aille faire à l'église? disent-ils; j'y suis de corps, et mes pensées sont à cent lieues. » Ne vous en inquiétez pas. Et comment pourrait-il en être autrement? Vous qui sortez d'une vie peut-être criminelle, vous voudriez goûter déjà toutes les douceurs célestes! A la bonne heure pour ces saintes âmes qui font depuis longtemps profession d'une vraie piété. Il est dans les desseins de Dieu que vous éprouviez cette sécheresse.

Après vous avoir accordé ces premières grâces de conversion qui vous ont attiré ce goût, cet attrait, qui ont été pour vous comme le lait pour les enfants, il vous les retire à présent que vous êtes un peu plus fort. Vous ne voulez pas faire pénitence, mon pauvre ami, il faut pourtant bien que vous en passiez par là. Mais allez toujours; ne vous tourmentez pas, vous ne faites que d'entrer dans le chemin de la piété; je ne vous demande qu'une chose : persévérez; ne vous découragez pas. Vous vous sentez le cœur sec pour Dieu; eh bien, ayez la ferveur d'action, c'est la meilleure.

Faites aussi la différence des âges; ce n'est guère que dans la jeunesse qu'on est porté à cette ferveur de sentiment; au contraire, la ferveur d'action est de tous les âges.

Ne vous effrayez pas non plus de vos doutes; ils sont les conséquences de votre vie passée. Il fut un temps où, les passions vous ayant entraîné, vous aviez cherché à étouffer la foi dans votre âme, parce qu'elle y excitait des remords que vous ne vouliez pas écouter. Il n'est pas étonnant que ces doutes reviennent de temps en temps, et qu'ils vous accompagnent même jusqu'à la sainte table. Ne vous en troublez pas, mais acceptez-les comme punition de vos fautes passées.

Ne nous bornons donc pas au précepte; car, quand on se contente de communier une seule fois dans l'année, certainement il n'y a pas ferveur d'action pour un Dieu qui s'est sacrifié pour nous. Dimanche, nous étions pénétrés des plus généreux sentiments, nous ne doutions de rien, nous avons promis à Dieu de le mieux servir, nous lui avons fait de belles protestations: seraient-elles donc sans effet? Que penserions-nous d'un être que nous aurions comblé de bienfaits, et qui nous dirait: « Je suis pénétré de reconnaissance, je vous aime de toute mon âme, je vous suis dévoué jusqu'à la mort! » et qui se bornerait à nous visiter une fois l'an? Ne dirions-

nous pas, l'âme navrée : « C'est un ingrat ! » Et quand nous nous contentons d'une communion dans l'année, n'est-ce pas faire à Dieu seulement la visite obligée ? Nous craignons en y manquant une faute de plus, et voilà tout. Chrétiens, n'en agissons plus ainsi !...

Comme on se crée des prétextes pour ne pas s'approcher des sacrements dans le cours de l'année, on dit aussi : « Comment voulez-vous, nous allons partir pour la campagne ? » Et la grande objection du curé de campagne arrive : « Peut-on s'adresser à un curé de campagne ? Comment voulez-vous qu'il ait l'expérience du monde, qu'il soit en état de vous diriger, un homme sans connaissances, sans éducation ? » Je crois que je ne dissimule pas l'objection, c'est ainsi qu'on la présente : elle est assez spécieuse. Examinons d'abord ce que c'est que la confession. Elle est une humiliation qui doit satisfaire pour le péché ; et c'est dans l'absolution que consiste toute la force du sacrement de pénitence. Or, tout prêtre est bon pour absoudre. Soyons donc persuadés qu'il n'y a pas un confesseur qui soit bon par lui-même pour le pénitent ; il ne l'est que relativement aux dispositions du pénitent. Je puis vous parler avec connaissance de cause sur ce sujet ; je le ferai à cœur ouvert, puisque la plupart d'entre vous sont venus me trouver. Eh bien, je vous

dirai sincèrement qu'il n'y a pas un confesseur dont la bonté ne soit relative ; il ne l'est que parce que Dieu permet qu'il le soit pour vous. Et s'il ne s'en trouvait pas de bon pour vous, Dieu en ferait plutôt naître de ces pierres, selon l'expression de l'Écriture. Il saura bien donner à ce curé les lumières dont il aura besoin pour vous ; sachez seulement attirer ses grâces par vos bonnes dispositions : et il vous accordera sa bénédiction si vous la méritez. Peut-être trouverez-vous dans ce curé de campagne bien plus d'expérience que vous n'en attendiez ; et peut-être vous dira-t-il ce qu'on ne vous a pas dit à la ville.

Mais supposons qu'il n'ait pas effectivement ce que vous pouvez désirer, bornez-vous alors au simple aveu de vos fautes. Au village, la vie est plus simple ; il ne s'offrira probablement pas de grandes difficultés. Ne le chargez pas de votre direction, contentez-vous de l'accusation de vos fautes, pour en obtenir l'absolution. Cette absolution n'est-elle rien ? A la table sainte, où elle vous conduira, Jésus-Christ lui-même vous parlera. La parole de celui que vous jugez le plus propre à vous bien guider vaudrait-elle jamais une seule de Notre-Seigneur, et n'avez-vous jamais fait cette expérience ? Croyez-vous de bonne foi que c'est le confesseur qui vous a valu les grâces que vous venez de recevoir ? Ce sont les

dispositions que vous avez apportées. Eh bien, un confesseur de campagne est toujours un confesseur ; allez au Saint des saints avec confiance, avec amour, et il vous éclairera et il suggérera à ce curé de campagne ce qu'il faut vous dire. Allez donc le trouver sans préjugé ; n'intimidez pas le pauvre prêtre.

PARESSE.

MOYEN DE LA RÉPRIMER. RÉSUMÉ DES INSTRUCTIONS.

Mercredi de Pâques. — 22 AVRIL 1855.

Nous avons examiné hier les moyens à employer contre la tiédeur.

A la perte du temps, à l'oisiveté, qui peuvent charmer certaines personnes, mais qui ont de si graves inconvénients, nous opposerons l'emploi du temps, et surtout le bon emploi du temps. Vous obtiendrez ainsi l'absence des passions, le repos du cœur, enfin le véritable bonheur.

Nous engageons les hommes qui, par suite des circonstances, sont condamnés à n'avoir point d'emploi, à savoir se faire de véritables occupa-

tions, afin d'échapper à cette oisiveté si funeste. Je sais bien que pour ceux qui se sont adonnés aux affaires publiques il y a peu d'intérêt à s'occuper d'autre chose; mais faut-il parce que les circonstances ont éloigné de certain poste se tenir pour cela dans une complète inaction? et parce qu'il y a difficulté à s'occuper, faut-il ne rien faire? Ici je ne parle pas d'opinion, je vous prie de le croire; je vois seulement la chose sous le rapport religieux et moral. Je dirai donc aux hommes : Si vous n'avez pas d'occupation, sachez vous en faire; sans cela malheur à vous.

J'engagerai aussi la femme, au nom de son propre bonheur, à se créer des occupations, à ne jamais rester oisive; sans cela elle court le danger de s'abandonner au vague de son imagination. Nous avons signalé cet âge dangereux où, voyant les choses sous un tout autre aspect qu'étant plus jeunes, souvent on est dégoûté de son intérieur, parce qu'on n'a pas su le charmer par l'occupation. De là résultent des fautes qui peuvent empoisonner la vie tout entière.

Mais ce n'est pas le tout que d'employer le temps, il faut encore en faire un bon usage; et j'avoue qu'ici la difficulté est plus grande, car comment définir quel est pour chacun le bon emploi du temps? Il faudrait pour cela connaître chaque position, et entrer dans des détails infi-

nis. Il est cependant quelques occupations générales qu'on peut indiquer à ceux qui ne sont point obligés de travailler pour gagner leur vie. Ainsi, pour les hommes, la manière la plus convenable d'employer le temps, c'est le travail de l'esprit. Il en serait un bien profitable sans doute, et dont on ne s'avise guère; ce serait de revenir sur les études que l'on a faites dans un temps où elles paraissaient péniblement ennuyeuses, études dont en général on a peu profité, parce qu'elles n'ont été qu'effleurées, et qu'ensuite la dissipation est venue effacer ce qu'on en avait pu recueillir. Aussi qu'en résulte-t-il? C'est qu'il y a très-peu d'hommes instruits.

Il ne faut pas, comme on dit vulgairement, *jeter le manche après la cognée*, et parce qu'on a renoncé à certaines carrières ne plus s'occuper; il est bon, il est utile de continuer à acquérir des connaissances. Pourquoi donc vous absorber dans une complète inutilité? Pourquoi renoncer à toute espérance d'avenir? Il arrive un temps où l'on croit devoir reprendre une carrière; et lorsqu'on n'a pas cherché à cultiver les connaissances qu'elle exige, on n'y est plus propre. Pourquoi donc ne pas entrer dans les vues de la Providence, qui veut que l'homme soit utile à sa famille, à son pays? Ainsi l'occupation pour l'homme de la classe aisée consiste dans le tra-

vail de l'esprit. Celui-là a le grand avantage d'occuper plus réellement.

Pour les femmes, c'est plus difficile, parce que les travaux d'aiguille, auxquels elles se livrent en général, ont le grand inconvénient de n'occuper guère que les doigts, et de laisser un champ trop vaste à l'imagination, par conséquent aux pensées dangereuses. J'engagerais même les femmes qui ont éprouvé de grands chagrins, fait de grandes pertes, ou qui se trouvent dans un trouble de passion ou de scrupules, à renoncer à ces travaux d'aiguille, pour un temps; parce que dans cette disposition ils peuvent être funestes. Il faut qu'elles occupent leur esprit, qu'elles le fatiguent même; il faudrait qu'elles étudiassent, qu'elles travaillassent laborieusement à apprendre quelque chose de difficile; qu'elles cherchassent à débrouiller les points d'histoire les plus confus; enfin la fatigue d'esprit, dont il résulte une véritable distraction, est le seul remède dans ce cas-là. Beaucoup de celles qui se sont précipitées au-devant de grands malheurs ne seraient pas allées les chercher si elles avaient su s'occuper; ceci est plus important qu'on ne peut l'imaginer. Je voudrais vous en convaincre, il en résulterait pour vous une grande tranquillité d'esprit, et peut-être un préservatif contre des passions dévorantes.

Mais pour s'occuper utilement il faut une règle. Il me semble lire dans vos regards la résolution de vous occuper. Vous projetez, en rentrant chez vous, d'aller chercher dans vos bibliothèques, ou dans celles de vos amis, les livres dont vous aurez besoin, et je vous vois la plume en main, l'écritoire et les livres autour de vous. C'est un beau zèle assurément, mais combien de temps cela durera-t-il? On entreprend avec ardeur; le lendemain cette ardeur diminue, et puis l'on a bientôt tout épuisé. Ç'a été l'histoire de toute votre vie, et si vous n'y prenez garde, il en sera encore de même de ces paroles.

Pour éviter le retour de cette fâcheuse nonchalance, il faut procéder avec ordre, se faire une espèce de règlement de vie, fixer un temps pour la prière, un autre pour la lecture, un autre pour le travail. Il importe de recourir à la prière, et plusieurs fois par jour, à un temps fixe, du moins le matin et le soir. Il faut aussi faire de courtes lectures pieuses, quand ce ne serait que pour calmer cette imagination qui commence à divaguer. Je dis *courtes*, parce qu'en fait de lectures pieuses ce sont les meilleures; ce sont celles qui produisent le plus de fruit. Il ne faut pas dévorer des volumes, comme on le fait quelquefois. Je ne conçois pas l'érudition de certaines femmes en fait de livres scolastiques; elles

ont tout lu, elles connaissent tout; ce sont de véritables bibliothèques de théologie; que leur reste-t-il souvent de tout cela pour la pratique des vertus? Beaucoup de suffisance, et voilà tout. Dans une lecture courte, au contraire, il y a toujours quelque chose à conserver. Je vous engage donc à faire deux petites lectures pieuses dans la journée, en méditant un peu sur ce que vous lisez; cinq minutes chaque fois pour lire et pour méditer, assurément c'est bien peu : eh bien, c'est assez. Ensuite, occupez-vous de quelque travail, cherchez à le varier pour qu'il n'y ait pas ennui, dégoût. Du travail passez aux visites : il est bon aussi d'en faire quelquefois; mais que tout cela se passe dans une espèce d'ordre; il en faut en tout, même dans cette fréquentation du monde, dont il ne convient pas de se dispenser. Il ne faut pas se tenir dans son coin, comme un ours, et faire dire de soi : « Mais que lui prend-il donc? « on ne le voit plus, c'est un sauvage! » ni faire dire de soi, courant, allant, venant sans cesse : « Il est toujours en l'air, on le voit partout. »

Il faut donc se faire une sorte de règlement de vie, et le suivre avec fidélité quand rien n'en empêche; mais sans mauvaise humeur, si l'on se trouve dérangé dans cet ordre qu'on s'était proposé de suivre. Je dis *sans mauvaise humeur*, car si, saisi d'une belle ardeur pour ce règlement,

on s'en fait une telle habitude qu'on ne sache pas supporter ce qui viendrait à l'interrompre, il n'y aurait rien de pis. Qu'on y soit fidèle autant qu'on le peut; mais si une raison grave vient interrompre cet ordre, qu'on s'y prête sur-le-champ; et cette raison *grave*, c'est la *charité;* c'est elle qui doit être le mobile de toutes nos actions, et passer avant tout.

Ainsi donc une règle de conduite; une grande fidélité à l'accomplir, mais fidélité qui ne soit pas de l'orgueil; et disposition à tout quitter dès qu'un mari, un père, une mère, un enfant, un serviteur même le réclame.

Le bon emploi du temps consiste donc pour les femmes à joindre le travail de l'esprit à celui des doigts; bien entendu que les devoirs de leur état passeront avant tout le reste.

Qu'opposerons-nous à la pusillanimité? La prière. C'est elle seule qui peut nous en faire triompher. Implorons le secours du ciel. Si le travail nous paraît au-dessus de nos forces, prions Dieu, il ne nous refusera pas sa grâce; mais que ce soit cette prière qui obtient, c'est-à-dire la prière de celui qui fait tout ce qu'il peut en comptant sur Dieu pour la réussite; prière accompagnée d'un commencement d'exécution. Ah! si vous aviez prié de la sorte, auriez-vous failli devant tout le bien que vous aviez à faire, auriez-vous

sacrifié jusqu'à vos enfants eux-mêmes, que vous n'avez pas su élever?

Qu'avez-vous fait de toutes les occasions difficiles? Vous avez reculé; et voyez jusqu'où nous entraîne cette pusillanimité : jusqu'à regarder nos devoirs comme trop difficiles; c'est donc à dire que Dieu serait injuste! Il y a une réflexion bien naturelle à faire sur cela, c'est que Dieu n'impose à qui que ce soit un devoir inexécutable. Si cela était, il serait un tyran impitoyable; oserions-nous soutenir un tel blasphème? et cependant la pusillanimité ne va-t-elle pas jusque là? non pas du langage des lèvres, elles ne prononcent pas ces paroles, mais c'est le langage d'action, et il est plus fâcheux en quelque sorte que le langage de pensée.

Si nos devoirs nous paraissent trop difficiles, prenons conseil de celui qui nous dirige, ou de quelque autre personne de mérite, capable de nous en donner un bon sur les obstacles qu'on rencontre souvent dans la pratique du bien, et qu'on a peut-être accumulés pour s'en effrayer; car on voit rarement juste dans ses propres affaires, moi tout le premier : il se peut que je donne de bons conseils aux autres, et dans mes propres affaires je n'y vois pas clair la plupart du temps. Prenons donc conseil, sans cela nous nous exposons à des blasphèmes d'action.

Pour corriger cette inconstance, qui nous rend plus malheureux et plus coupables, nous engageons les âmes pieuses, qui regardent leurs fautes comme de simples imperfections, à les mettre en comparaison avec les bienfaits sans nombre dont Dieu les a comblées, avec ses grâces abondantes qu'il a répandues sur elles, avec cette nourriture divine qui nous est accordée toutes les fois que nous le voulons. Qui vous a donné tant d'avantages de fortune, de naissance, d'esprit, et peut-être aussi de formes extérieures? Qui vous a donné la confession, ce sacrement par lequel vous pouvez être absous de vos fautes et recouvrer cette innocence que vous avez perdue? N'est-ce pas le Dieu de toute bonté? Et vous croyez, après tant de grâces reçues, pouvoir rester dans l'état d'imperfection? N'est-il pas vrai que vous ne vous êtes pas crus si coupables? Voyez cependant combien vous l'êtes, âmes privilégiées, qui jusqu'ici n'avez vu dans vos fautes que de légères imperfections!

Nous allons rappeler en peu de mots le cours de nos instructions du carême. Nous avons parlé de l'avarice, de la colère et de la paresse.

Nous avons dit que l'avarice n'était pas l'amour *légitime* des biens de ce monde, mais l'amour *dé-*

sordonné de ces biens. Si l'avarice avec tous ses ridicules est assez rare, l'amour de l'argent ne l'est pas. Cette passion était à peu près sans exemple autrefois avant l'âge de vingt-cinq ans; à présent elle domine presque tous les jeunes gens : on peut dire que c'est le vice de notre époque. Nous avons fait remarquer que pour les mariages on n'était plus en général guidé que par la cupidité. On épouse une somme, et voilà tout : sans s'inquiéter de la vertu, de la santé, ou de la beauté même. La cupidité domine toutes les classes. On dépense dans certaines occasions où l'on veut paraître (quand on a du monde par exemple), avec une sorte de profusion; mais Dieu sait toutes les petites vilenies que l'on fait le lendemain, et habituellement dans la vie!

Nous avons vu que l'avarice était contraire à l'amour de Dieu, à l'amour du prochain, à l'amour de soi-même; qu'elle entraîne par conséquent l'oubli de Dieu, parce que l'avare, qui n'aime que l'argent, ne le prie pas. L'oubli du prochain : nous avons vu combien cet oubli peut être coupable à l'égard des enfants, auxquels, en refusant ce qui est convenable, on inspire peut-être cet horrible désir de la mort de leurs parents; désir qu'ils repoussent sans doute, mais qui leur revient malgré eux. L'oubli à l'égard de la femme : en lui refusant de satisfaire à ce goût modéré de

parure inné en elle, on l'expose à de fâcheuses tentations : nous avons engagé les hommes à peser tous les inconvénients de ce refus. L'oubli à l'égard des serviteurs, qu'on ne fait pas soigner dans leurs maladies, ou dont on exige trop de service. L'oubli à l'égard des ouvriers, qu'on doit faire travailler lorsqu'on a de la fortune; et sous ce rapport le luxe, loin d'être blâmable, devient en quelque sorte un devoir. L'oubli à l'égard des pauvres, qu'on ne soulage point. L'oubli des convenances dans la société; car il faut y paraître selon son rang, sa position. Enfin l'oubli envers soi-même, en ne s'accordant pas ce qui est nécessaire.

Nous avons vu que l'avarice produisait aussi la duplicité.

Nous avons ensuite tracé quelques règles pour le légitime usage des biens de ce monde.

Nous avons dit qu'il fallait en détacher son cœur, en user comme n'en usant point.

Après, nous avons examiné la colère dans ses fâcheux résultats, dans les maux qu'elle nous attire; les excès auxquels elle se porte; et qu'on ne se reproche pas assez. « Je l'ai fait, dit-on, « mais j'étais en colère . » On met cela en avant pour se justifier, comme si la colère pouvait servir d'excuse à la colère. Nous avons combattu les différents prétextes par lesquels on prétend s'ex-

cuser. « C'est le zèle du bien, dit-on plus ordinairement. Il y a des choses qu'on ne peut voir de sang-froid, il faudrait être de marbre ! » Et avec ce beau zèle on va souvent beaucoup trop loin. Il faut avoir soin, dans ses reproches, de séparer le pécheur du péché.

Parmi les inconvénients de la colère, nous avons signalé la faiblesse, qui en est toujours le résultat. Nous avons averti de cette petite tactique de la femme pour en venir à ses fins. Elle boude, elle tourmente, elle fatigue, elle sait très-bien où vous en arriverez; vous vous fâcherez : et vous, brave homme, vous ne vous apercevrez plus qu'après vous être fâché vous n'aurez pas la force de résister; vous céderez à ce que vous ne vouliez pas, à ce que vous ne deviez pas vouloir.

Aux femmes nous avons dit : « Si vous accoutumez vos maris à vos petites impatiences, à vos petites colères, elles finiront par n'être plus d'aucun effet. Quand vous vous serez fâchée, ce mari dira : C'est tout comme à l'ordinaire; et il n'en tiendra nul compte. Ayant épuisé ainsi sur des riens vos moyens d'influence, il ne vous en restera plus aucun quand il sera question de choses essentielles, de l'intérêt de ces enfants que vous aimez tant, par exemple. »

Nous avons dit aux mères combien elles perdaient d'autorité en se laissant aller à l'impa-

tience. Vous ne vous faites pas d'idée de ce qu'on gagne de force avec du calme. Il n'est personne qui ne soit obligé de céder à la force de caractère; et dans l'éducation de vos enfants voyez quelle puissance vous auriez, si vous saviez vous posséder : vous auriez alors cette fermeté à laquelle il faudrait bien qu'ils cédassent. « Il aura de l'empire sur tous, celui qui saura en avoir sur lui-même. »

Nous avons aussi, dans l'intérêt des ménages, recommandé la douceur, la bonne harmonie; rien n'est plus fâcheux que les divisions qui résultent nécessairement de la colère. D'un lien qui devait faire le bonheur de la vie elle fait un enfer. D'où vient que l'on voit des époux quelquefois si malheureux, et ayant cependant tout ce qu'il faut pour être heureux? Rien ne leur manque, dit-on, fortune, honneur, santé. C'est que la mauvaise humeur s'est emparée d'eux, les paroles d'aigreur sont survenues, la haine s'en est suivie; et quand on ne s'aime plus, il n'y a pas de plus lourde chaîne que celle qu'il faut porter ensemble.

Ces petites bouderies, suivies de réconciliations (qui peuvent paraître bonnes, tout au plus dans le commencement d'un mariage), deviennent ensuite toujours fâcheuses. Ces petits moyens s'usent bien vite : on n'en a pas prévu les consé-

quences; trop souvent réitérés, ils amènent de la désunion, et la désunion, comme nous l'avons dit, produit la haine.

Au sujet de la colère des enfants, nous avons dit combien il était essentiel de la réprimer. Nous avons signalé le tort des parents, qui ne voient souvent que quelque chose d'amusant dans les rodomontades de l'enfant qui prend un air matamore. « Qu'il est drôle! » dit-on en riant; mais c'est ainsi qu'on lui laisse prendre l'habitude de la colère, et toute sa vie il sera emporté, si vous n'y mettez ordre au plus tôt. Ce sont ordinairement les enfants gâtés qui sont les plus sujets à la colère. Toutes les fois que vous verrez un enfant s'emporter, se rouler par terre, grincer des dents, et faire tout ce petit manége d'un enfant en colère, soyez bien sûr qu'il a été, comme on dit vulgairement, *élevé dans du coton.*

Pour corriger un enfant de la colère ne vous y mettez pas vous-même; mais punissez sévèrement avec sang-froid, avec fermeté, tout accès de colère, si vous ne voulez pas qu'il se renouvelle. Point de grâce, quand même elle vous serait demandée par la bonne maman, qui vient toujours là pour tout gâter.

Nous avons indiqué les moyens de réprimer la colère : c'est, premièrement, d'en étudier la cause; deuxièmement, de la combattre; troisie-

mement, nous avons recommandé de ne point agir dans la colère, parce que dans ce cas on agit toujours mal; quatrièmement, de se punir soi-même quand on s'y est laissé entraîner, comme on punirait un enfant qu'on voudrait corriger; cinquièmement, faire des actes de douceur, non-seulement de bouche, mais d'action; sixièmement, ne pas donner toujours tort aux autres, mais penser qu'on peut en avoir aussi soi-même; septièmement, ne pas écouter les rapports qui peuvent aigrir, et témoigner à ceux qui les font qu'on ne se soucie pas de les entendre; huitièmement, chercher à excuser les autres; neuvièmement, ne pas se décourager; dixièmement, prier avec ferveur, et joindre l'action à la prière; onzièmement, se supporter soi-même; et douzièmement enfin, observer les différents caractères, afin d'éviter ce qui peut blesser.

Il est inutile de revenir sur la paresse, dont nous venons de parler.

L'année dernière et celle-ci nous avons passé en revue les péchés capitaux, excepté la gourmandise et la luxure : la luxure, parce qu'il n'était pas convenable d'en parler en chaire; la gourmandise, parce que je rougirais, dans un auditoire aussi distingué, de supposer qu'il y ait beaucoup de jeunes gens coupables de ce vice.

Reconnaissons que nous avons tous plus o

moins, tendance au péché. Toute la différence de l'homme vertueux au vicieux, c'est que l'un résiste à cette pente, combat et remporte la victoire; tandis que l'autre, ne sachant pas résister, se laisse entraîner par ses passions.

L'année prochaine, afin de ne pas avoir à rougir toujours devant des tableaux qui nous représentent d'une manière peut-être trop directe ce que malheureusement nous sommes, et afin de nous engager à les pratiquer, nous traiterons des vertus qui doivent nous gagner le ciel, auquel nous sommes appelés, et vers lequel nous devons tendre continuellement[1].

[1] Tel était le plan que se proposait l'humble et digne ecclésiastique dont le nom, par un motif de convenance, ne devait pas paraître à la tête d'analyses incomplètes et recueillies par une femme, mais que nos lecteurs auront reconnu peut-être à la simplicité du langage, à l'utilité pratique des préceptes, à l'onction si pénétrante d'une parole dont le souvenir vit encore dans beaucoup de cœurs. Ils se rappelleront alors avec saisissement le coup de foudre qui est venu, à la fin de l'année 1835, interrompre cette parole qui semblait avoir encore tant d'avenir, briser une vie toute de charité ardente et éclairée, mûre depuis longtemps pour le ciel, mais dont la terre avait encore besoin. Soumettons-nous aux décrets de Dieu, quelque incompréhensibles qu'ils soient à notre faible raison!...

CARÊME DE 1830.

NÉCESSITÉ
DE L'ÉTUDE DE LA RELIGION.

L'étude de la religion, la plus essentielle de toutes, est cependant la plus négligée. L'instruction reçue dans l'enfance, pour se disposer à approcher de la table sainte, est bientôt effacée par le tumulte des passions et le soin des affaires et de la famille; d'ailleurs, elle ne peut être suffisante au développement d'un esprit de quelque capacité, dans un âge où, selon l'apôtre saint Paul, l'homme doit faire servir sa raison, présent du ciel, à l'appui de sa foi. L'oubli de l'étude sainte de la religion est arrivé à la suite du débordement des mœurs, qui, venu du sommet de la société au temps de la régence, en a insensiblement corrompu toutes les classes. Un grand nombre d'hommes d'esprit et de talent, du siècle dernier, entraînés par le déréglement presque général, se sont fait gloire d'être ce qu'ils appelaient *des esprits forts*. Ils se sont d'ailleurs jetés avec d'autant

plus de violence dans les excès de l'impiété, que c'était une route nouvelle, et que tout leur mérite aurait pâli devant les grands génies du siècle de Louis XIV, dont les travaux avaient été consacrés à la gloire de la religion, tels que Bossuet, Fénelon et tant d'autres. La nouveauté du système de l'incrédulité, en séduisant les esprits corrompus, devait donc être favorable à leurs auteurs.

Ce serait une grande erreur de croire que les instructions religieuses ne sont bonnes que pour les gens de la campagne, et que ceux qui vivent dans le monde n'en ont pas besoin. Au contraire, la simplicité de la foi est bien moins attaquée chez les premiers que parmi nous; et les conversations mondaines, où l'on se permet de discuter les dogmes et les préceptes de la religion, nous fourniront la preuve de l'étonnante ignorance où la plupart des gens du monde sont sur ce sujet important, même ceux qui, sous tout autre rapport, ont reçu l'éducation la plus distinguée. Les uns, bien intentionnés cependant pour la religion, connaissent si peu la différence de ses préceptes et de ses conseils, qu'ils s'accusent souvent de fautes qui n'en seraient pas, s'ils n'avaient cru les commettre : en sorte qu'ils n'ont offensé Dieu que parce qu'ils ont cru le faire. Les autres l'attaquent sans la connaître, et blasphèment ce qu'ils ignorent, au point qu'il est souvent difficile

de ne point exprimer une sorte de dédain en entendant les misérables arguments dont on se sert pour attaquer la foi.

Dans de telles circonstances, combien ne serait-il pas désirable que les personnes pieuses et dévouées à la belle cause de la religion fussent assez sûres de leur instruction pour ne pas craindre de la défendre, ou du moins de dire quelques mots en sa faveur !

Tâchons donc de montrer plus de zèle à ce sujet. Ne négligeons aucun moyen de nous instruire et de faire instruire ceux qui dépendent de nous.

Pour les personnes engagées dans des occupations journalières, n'oublions pas que l'assiduité aux prônes de la paroisse sera une source d'instruction salutaire ; et souvenons-nous aussi que les personnes d'une classe plus élevée doivent profiter du loisir de la belle saison, où, débarrassé du tracas de la ville, et dans la tranquillité de la campagne, on peut trouver facilement quelques moments à consacrer à des lectures solides, pour s'occuper de cette étude.

Prenons surtout le plus grand soin pour imprimer de bonne heure dans le jeune cœur des enfants les vérités saintes. Accoutumés dès le premier âge à ne considérer cette vie que comme un temps d'épreuve et de passage, et à tourner tous leurs vœux vers la céleste patrie, ils sauront

supporter leurs peines et réprimer leurs passions.

Les chrétiens des premiers siècles attachaient tant d'importance à l'étude de la religion, qu'ils s'apercevaient à l'instant des hérésies qui commençaient à naître, et même des moindres changements dans le texte des livres saints. Tellement qu'un jour saint Augustin, faisant lecture d'un passage de la Bible, d'après une nouvelle traduction de saint Jérôme, fut interrompu par une femme, qui lui observa qu'il se servait d'une expression qui n'était pas dans le texte en usage.

Imitons, du moins de loin, ce zèle; faisons de l'étude sainte de la religion notre occupation première; trouvons-y le principe de toutes nos actions, la fin de toutes nos espérances, puisque cette vie éternelle que nous désirons posséder ne sera autre que la connaissance parfaite du Dieu tout-puissant et de Jésus-Christ, notre divin Sauveur.

SUR LE VIIe COMMANDEMENT,

Vous ne déroberez point.

LA RESTITUTION[1].

Il n'en est pas des péchés que l'on peut commettre contre ce commandement, comme de tous les autres, pour lesquels il suffit, en général, d'un aveu et d'un repentir sincère pour en obtenir la rémission. Pour celui-ci, outre le regret de la faute, il faut encore la restitution du bien d'autrui, soit qu'on l'ait pris soi-même, soit qu'il vous ait été transmis par d'autres; et même la réparation du dommage que l'on a pu causer ou laisser causer, quand bien même il n'en serait rien entré dans vos biens.

On demande comment on doit s'y prendre pour opérer cette restitution. D'abord il faut que le bien volé ou retenu soit restitué à la personne même à qui il appartient; ou, si elle est morte, à ses héritiers légitimes; ou enfin aux pauvres,

[1] La personne qui a recueilli ces analyses n'a pas entendu les conférences précédentes sur les premiers commandements, et de toutes celles-ci n'a retenu que des fragments.

qui, dans ce cas, deviennent les héritiers de ceux qui n'en laissent pas. Pour les biens transmis dans les familles par d'anciens procès, il faut agir avec prudence, ne pas commencer par jeter le trouble dans les ménages et les familles; mais consulter des personnes sages et bien instruites des lois et des anciennes coutumes, et s'assurer de ce qu'il y a à faire pour satisfaire à la conscience; après quoi il faut se tenir en paix, et ne plus se troubler inutilement.

Quant aux classes inférieures, et particulièrement à celle des domestiques, on pourrait employer pour restituer les mêmes moyens dont on a usé pour prendre; par exemple, diminuer le prix des achats jusqu'à concurrence de la somme qui peut avoir été volée en les augmentant. Un moyen bien naturel aussi pour éviter la honte de restituer soi-même, et par là de faire connaître son vol, c'est de charger son confesseur de cette restitution. Tout ce qui dépasse le strict nécessaire est interdit, jusqu'à ce qu'on se soit acquitté entièrement.

Relativement aux vols que les domestiques se permettent quelquefois, le prédicateur a dit d'excellentes choses sur le défaut de surveillance de la part des maîtres, qui sont ainsi peut-être la première cause de leurs vols.

D'excellentes choses aussi sur le défaut de pro—

bité de gens, même d'une classe élevée, qui trompent pour des mariages, accusant plus de bien qu'ils n'en ont réellement, et qui sont responsables, par conséquent, de toutes les suites fâcheuses, funestes même, que peut avoir un mariage contracté ainsi.

Puis sur l'abus que les jeunes gens font souvent du droit de chasse sur les terres de leurs parents, en opprimant le pauvre paysan, qui n'ose s'en plaindre.

Enfin sur le peu de scrupule qu'en général on se fait au sujet des impôts, quand on n'accuse pas au juste ce qu'on a de bien; ce qui est pourtant réellement un manque de probité et même un vol. Puisque vous payez moins que vous ne devriez payer en raison de ce que vous avez de bien, comme il faudra toujours que l'impôt soit prélevé, d'autres se trouveront plus imposés par cela seul que vous l'avez été moins.

Ne cherchons pas à nous abuser, songeons à notre dernier moment, à la sévérité avec laquelle nous nous jugerons alors, et cherchons de bonne foi à décharger notre conscience de tous remords sur un sujet si important.

VIIe COMMANDEMENT,

DE L'AUMÔNE.

Ce serait une erreur grave de croire que l'aumône est seulement une marque de grandeur d'âme, de bonté, de générosité, et nullement une obligation. L'aumône, au contraire, est une dette sacrée que la Providence nous impose, et que la religion nous ordonne d'acquitter. Elle est obligatoire pour tous, chacun selon les moyens qui lui ont été donnés. Ainsi, que les largesses du riche soient abondantes, et que celui qui n'a que peu trouve encore moyen de donner à de plus pauvres que lui.

L'obligation de l'aumône est nécessaire, elle est la justification de la Providence ; car en voyant d'un côté les richesses, le bonheur et les prospérités, de l'autre la souffrance et toutes les misères, Dieu semblerait infiniment injuste dans la répartition et des maux et des biens ; ce qui serait un blasphème. Mais par l'obligation de l'aumône, sa justice et sa miséricorde sont expliquées.

Les Pères de l'Église ne cessent de parler de cette obligation de l'aumône dans les termes les

plus précis et les plus formels. Nous la trouvons dans l'Évangile de la manière la plus claire et la plus positive; et ce qui doit surtout nous faire réfléchir à son importance, c'est que Jésus-Christ lui-même, quand il parle de la séparation des bons et des méchants au jour du jugement, ne s'arrête pas aux autres préceptes, dont l'accomplissement est cependant nécessaire aussi pour être sauvé; mais il dit seulement qu'il adressera aux premiers ces consolantes paroles : *Venez, les bénis de mon Père; entrez dans le royaume qui vous a été préparé, car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai été nu, et vous m'avez revêtu, etc., etc.;* et aux autres cet arrêt : *Allez, maudits, au feu éternel, car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai été nu, et vous ne m'avez pas revêtu, etc.* Ainsi pénétrons-nous bien de cette pensée : que c'est Jésus-Christ même que nous devons apercevoir dans la personne des pauvres.

MÊME SUJET.

« Est-il nécessaire de se priver de son bien pour le donner aux pauvres, qui, pour la plu-

part, ne sont dans la misère que par leur faute? » Oui. Il est vrai que beaucoup de pauvres ne sont pauvres que par leur intempérance, leur paresse, leur inconduite. Mais si un homme a, par ses débauches, plongé sa famille dans la misère; sa femme, ses enfants doivent-ils être responsables de ses fautes, et doit-on leur refuser tout secours à eux qui souffrent et ne sont pas coupables? Les pauvres succombent aux tentations comme nous. Ces tentations sont, à la vérité, plus ignobles que les nôtres; mais aussi quelle éducation ont-ils reçue? Jamais on ne leur a appris à se vaincre; ils n'ont jamais eu sous les yeux que de dangereux exemples, ils ont toujours vécu avec des gens de la plus basse condition. Faut-il donc tant les accuser, être si sévères pour eux, lorsque nous, qui avons reçu une bonne éducation, de bons principes, nous succombons si facilement, non pas, à la vérité, aux mêmes tentations qu'eux, mais à d'autres, qui, si elles ne sont pas aussi viles, aussi méprisables, sont souvent aussi criminelles? D'ailleurs, nous qui avons toutes les jouissances que nous pouvons désirer, comment gagner le ciel si nous ne secourons pas les malheureux, qui, n'étant sur la terre que pour souffrir, ont sur nous l'avantage de leurs souffrances?

« Que doit-on donner aux pauvres? La dîme de son bien, ou seulement son superflu? »

Il n'y a aucune règle fixe là-dessus ; rien dans l'Écriture ne commande formellement de donner la dîme de son bien aux pauvres ; mais nous voyons en termes formels que nous devons prélever notre nécessaire seulement, et que tout le reste appartient aux pauvres.

A s'en réduire à la stricte nécessité, il suffirait pour vivre d'avoir du pain et de l'eau. On sent bien qu'on ne peut pas prendre positivement ce commandement au pied de la lettre ; mais on doit du moins faire autant d'aumônes que son état le permet.

Lorsqu'on est dans une certaine condition, on ne doit pas renoncer à tout objet de mode, parce que le débit procure du travail aux ouvriers ; et que, par cette raison, s'il n'y avait pas d'acheteurs, il y aurait un bien plus grand nombre de pauvres sans ouvrages. On doit cependant ne consacrer au luxe que peu d'argent, afin de pouvoir secourir un plus grand nombre de malheureux.

Il est trois sortes de besoins auxquels les pauvres sont assujettis, et auxquels nous devons avoir égard en les assistant : besoin extrême, besoin pressant, besoin commun. Il y a besoin extrême lorsque le pauvre mourra si on ne le secourt pas. Dans ce cas, on doit donner non-seulement son superflu, mais même lui donner de son nécessaire. Heureusement ce cas-là ne se

rencontre que rarement, et seulement dans les grandes famines, les grandes calamités. Le besoin pressant se rencontre malheureusement plus souvent; c'est lorsque le pauvre ne mourra pas si on ne le secourt pas, mais qu'il souffrira beaucoup. Dans ce cas-là on doit partager son superflu entre celui-ci et les autres envers lesquels on peut avoir des engagements de charité. Le besoin commun est lorsque le pauvre est seulement dans la peine; alors il faut lui donner de son superflu selon ses besoins. On doit agir d'après ces règles générales, et ne se laisser entraîner à aucun excès, ni d'un côté, ni de l'autre.

Il ne suffit pas de faire l'aumône en donnant de l'argent seulement, comme pour s'en débarrasser; il faut la faire avec discernement, et pour cela s'informer de la conduite du pauvre, voir s'il a véritablement besoin, ou si ce n'est que par paresse qu'il demande.

S'il est dans un besoin extrême, il est bien entendu qu'il faut le secourir avant de le morigéner; mais ensuite il faut l'engager par ses bienfaits à revenir à Dieu.

A Paris il serait peut-être difficile de s'informer de la position de chaque pauvre; mais à la campagne combien de bonnes œuvres ne pourrait-on pas faire! Souvent on y est oisif, on s'ennuie, on tue le temps; ou bien la journée s

passe à lire des romans, à s'occuper d'amusements frivoles, tandis qu'on pourrait s'attirer bien des bénédictions en s'occupant de bonnes œuvres.

Il faut tâcher de ne pas se laisser duper, et donner à ceux qui le méritent ou qui sont réellement dans le besoin; or, pour cela il faut prendre de bonnes informations.

« Mais, dira-t-on, comme on règle ses dépenses sur son revenu, on n'a jamais de superflu : ainsi on ne peut pas faire l'aumône. D'ailleurs ne faut-il pas laisser à ses enfants un bon héritage? »

Ce serait un très-mauvais calcul que de dépenser tout son revenu chaque année, parce que s'il en survenait une mauvaise il faudrait emprunter pour vivre, et l'on s'endetterait, ce qui deviendrait souvent la cause d'une ruine totale.

Sans doute il faut laisser autant que possible un bon héritage à ses enfants; mais s'il en survenait un de plus, ne trouverait-on pas moyen de le nourrir, de le vêtir, de l'élever enfin, sans que cela fît tort aux autres, parce qu'on se réduirait de manière à faire face à ce surcroît de dépense? Eh bien, considérons le pauvre comme un accroissement de famille, et faisons autant que possible sa part sur nos revenus. D'ailleurs, dans des positions difficiles on doit consulter une personne sage et éclairée, et l'on doit se souvenir

que Jésus-Christ a dit formellement : « Que ce qu'on donnerait aux pauvres, il le rendrait avec usure. » Combien cette pensée est encourageante! Animons-nous donc d'un saint zèle pour faire le bien, en vue de Dieu et de notre salut.

MÊME SUJET.

« Quels sont les motifs qui doivent nous déterminer à faire l'aumône, et comment devons-nous la faire? »

Il faut la faire pour plaire à Dieu. Nous voyons dans l'Évangile que Jésus-Christ dit : *Que votre main gauche ne sache pas ce que fait la droite.* Faisons donc l'aumône sans ostentation; l'ostentation en détruirait tout le mérite. Si nous en recevions notre récompense en ce monde, nous ne l'aurions pas dans l'autre. Il est des cas cependant où nous ne devons pas cacher nos aumônes; c'est lorsque nous sommes en position de donner l'exemple aux autres.

Nous devons la faire avec discernement, distinguer le pauvre qui l'est réellement, de celui qui mendie par paresse, qui a le talent de nous intéresser par un récit touchant de ses souffrances,

et qui, après avoir obtenu de nous quelque secours, va en tromper d'autres par la même supercherie; recevant ainsi beaucoup d'argent, qu'il emploie en débauches.

Dans les campagnes il serait plus facile de voir par soi-même les pauvres et de les mieux connaître; ce qui serait le sublime de la charité, ce serait de s'occuper de leur moral, assistant en même temps l'âme et le corps. Employons pour cela les avis, les refus ou les secours, selon qu'il sera nécessaire. Mais souvenons-nous bien qu'il serait dangereux d'abuser de l'influence que nos aumônes nous donneraient sur eux, pour les faire aller à confesse et à la communion; car il en pourrait résulter des sacriléges. Cherchons seulement à leur faire entendre des paroles qui les rappellent à la morale et à la religion.

Nous devons faire l'aumône avec prudence; ainsi il vaut mieux en général donner en nature qu'en argent, parce que si le pauvre qui a longtemps manqué voit devant lui une petite somme, il sera bien tenté de se livrer à quelque excès; c'est pourquoi il est plus utile de lui donner du pain ou les choses les plus nécessaires à la vie.

C'est aussi en général un mauvais moyen que de payer longtemps les loyers, parce que le pauvre s'y habituera. Viendra un moment où vous ne croirez plus devoir le faire; le propriétaire,

accoutumé à être payé, fera crédit quelque temps, et le pauvre se trouvera endetté. Il est bien rare qu'en travaillant il ne puisse pas gagner de quoi payer son loyer.

C'est souvent un abus de retirer les effets du Mont-de-Piété, parce que le pauvre y placera alors un plus grand nombre d'effets, afin que vous les retiriez une autre fois. Il ne faut pas non plus donner toujours de la même manière ; parce que le pauvre s'arrangera pour se trouver constamment manquer de ce que vous aurez l'habitude de lui donner.

Prenez garde de donner trop ou souvent au même pauvre, il en abuserait et se dispenserait de travailler pour se livrer à des excès.

Il est bien aussi d'avoir soin de donner moins que ne rapporterait le travail, parce qu'en donnant davantage on favoriserait la paresse.

Sans entrer dans les tristes querelles qui divisent maintenant les sociétés[1], éloignons de nous cet esprit de parti qui fait que les uns blâment l'enseignement mutuel, tandis que les autres n'en veulent pas d'autre. Il est un fait certain, c'est qu'au point où en sont les choses c'est un grand désavantage pour un homme, dans quelque état qu'il soit, de ne savoir ni lire ni écrire ; c'est donc lui rendre un véritable service que de le lui faire

[1] 1830.

apprendre. Beaucoup de gens objectent qu'il vaudrait mieux que la classe pauvre ne sût pas lire, à cause de l'abus qu'elle en fait. On peut répondre à cela que toutes les choses de ce monde sont sujettes à l'abus, même les meilleures. Ce n'est pas une raison pour rejeter une chose vraiment bonne que de dire qu'elle est sujette à des inconvénients. Tâchons d'y remédier en donnant aux enfants une éducation chrétienne, et pour cela envoyons-les aux catéchismes et aux instructions.

VIIe COMMANDEMENT,

DE LA MÉDISANCE.

Vous ne porterez point faux témoignage contre votre prochain.

« Si la médisance est très-légère, si elle n'attaque pas précisément la réputation du prochain, ne peut-on pas se la permettre? D'ailleurs, il faut bien dire quelque chose; on ne peut pas toujours parler de la pluie et du beau temps. Sans méchanceté ne peut-on pas entamer le chapitre du prochain? »

Voilà un des prétextes dont on se sert le plus souvent pour pallier la médisance, mais il est fort spécieux. Lorsqu'on commence à médire, il est bien rare que la médisance n'entraîne pas plus loin qu'on ne le veut; elle va même souvent jusqu'à la calomnie, et de combien de discordes n'est-elle pas le sujet! La médisance se répète, se grossit et occasionne les plus grands maux; et la personne qui a médit la première est responsable de tout le mal qui s'est commis depuis, par suite de sa médisance. Souvent aussi, lorsqu'on voit que la médisance qu'on se permet est mise en doute, on en ajoute d'autres pour y donner plus de créance; et c'est ainsi qu'on en vient quelquefois jusqu'à la calomnie.

« Ne peut-on pas médire par charité, lorsque quelqu'un vient près de nous s'informer de la conduite d'une personne, ou lorsqu'on vient nous demander des renseignements pour un mariage, ou sur un domestique? »

Lorsqu'on vient s'adresser à nous pour avoir des renseignements sur un domestique ou sur un mariage, il faut dire la vérité telle qu'elle est, et non pas inventer du bien sur le compte d'une personne dont on n'aurait à dire que du mal. Mais, si ce n'est point utile, si la personne qui vous fait ces questions ne vous les fait que par curiosité, sans but valable, il ne faut pas mentir sans doute,

mais rien ne vous autorise non plus à dire du mal du prochain.

Si quelqu'un vient vous rapporter des propos fâcheux tenus contre vous, ce qu'il y a de mieux à faire c'est de les mépriser, de ne pas les écouter; de faire sentir qu'on a grand tort de dévoiler ainsi ce qu'on a entendu; de témoigner que vous êtes loin de savoir gré d'un tel service, et qu'on fera très-bien de ne pas recommencer.

Nous devrions surtout éviter de parler sans cesse des torts qu'on peut avoir eus à notre égard et du mal qu'on nous a fait; car c'est entretenir l'aigreur et le ressentiment dans notre cœur, et rendre le pardon impossible; et cependant la religion nous apprend et nous assure que nous n'obtiendrons nous-même miséricorde qu'autant que nous aurons pardonné aux autres.

Dans les temps où nous vivons la différence des opinions est souvent une cause de grave médisance. Il suffit qu'un homme ne partage pas entièrement notre façon de penser en politique, pour que nous allions, sans scrupule, le décrier jusque dans les actions même de la vie privée; comme si la politique pouvait permettre à des chrétiens de ne plus se traiter en frères! Discutons les opinions contraires aux nôtres, mais n'allons pas jusqu'à attaquer l'homme. Croyons bien qu'une conduite plus charitable serait un meil-

leur moyen de rapprocher de nous et de nos opinions.

VIIIe COMMANDEMENT.

MÊME SUJET.

« N'y a-t-il pas des cas où l'on peut dire du mal de son prochain sans médire? »

Oui, voici trois circonstances que je n'ai pas encore indiquées, et où il est permis de le faire : premièrement, quand on est accusé injustement, et que pour se justifier il faut dire du mal du prochain; alors on peut le faire, mais sans aigreur, sans méchanceté. On doit dire le mal tel qu'il est, prendre bien garde d'en dire trop; car il n'y a rien de si facile que de s'y laisser entraîner.

Deuxièmement, lorsque pour demander conseil dans une situation embarrassante il faut révéler la conduite du prochain, il est permis de le faire; mais il faut s'adresser à une personne sage, expérimentée et prudente, et ne se permettre de ces révélations que ce qui est tout à fait nécessaire.

Troisièmement, il est permis de révéler les défauts du prochain lorsque c'est pour son bien. Par exemple : un jeune homme ou une personne fréquentent des gens dont la conduite peut être suspecte ; il faudra bien tâcher de les en garantir. Pour cela il faudra dire ce qu'on sait de cette conduite. De même, si l'on voit des jeunes gens se porter au mal, il faudra bien aussi en avertir ceux qui ont autorité sur eux, afin qu'ils puissent les en détourner.

« Il ne faut pas médire ; mais ne peut-on pas, lorsqu'on entend dire du mal ou du bien de son prochain, témoigner par l'air de son visage la joie ou la tristesse qu'on en ressent ? Ne peut-on pas se taire, du moins, lorsqu'on en entend dire du bien ? »

Voilà encore un des prétextes les plus spécieux dont on se sert pour excuser la médisance (car c'est encore une sorte de médisance) ; et il n'y a pas de vice qu'on ait plus cherché à pallier. Saint François de Sales a dit que *s'il n'y avait personne pour écouter les médisances, il n'y aurait pas de médisants*. Pourquoi médit-on ? parce que la médisance trouve presque toujours des approbateurs. Si en entendant dire du mal du prochain vous avez l'air satisfait, vous paraissez y applaudir, la personne qui médit sera encouragée et ne tarira plus. De même, si en entendant louer quel-

qu'un (ce qui arrive, au reste, bien plus rarement), vous gardez le silence, vous prenez un air de mécontentement, alors on en conjecturera que la personne qu'on loue ne le mérite pas, et l'on supposera même quelquefois beaucoup plus de mal que vous n'en auriez pu dire. Les sous-entendus, de simples petits mots, causent souvent plus de tort que de médire ouvertement. C'est surtout lorsqu'il est question d'un père, d'une mère, ou de quelque autre personne à qui nous devons du respect, ou de l'amitié, que le silence est plus coupable; car il est bien plus mal de se permettre une médisance contre de telles personnes, ou de sembler l'approuver. On doit dans ce cas faire, au contraire, tout ce qu'on peut pour faire cesser de semblables médisances, ou du moins éviter de les entendre.

« Mais s'il est défendu non-seulement de médire, mais même d'écouter la médisance, comment pourra-t-on vivre? Il faut donc se séparer de la société pour ne pas médire? »

Ne peut-on pas chercher tout autre sujet de conversation? On dit que c'est difficile, mais une maîtresse de maison, lorsque la conversation s'engage chez elle entre des personnes de deux partis opposés en politique, ne s'arrange-t-elle pas de manière à éviter toute querelle, en détournant adroitement la conversation? C'est une règle de

bienséance; ne peut-on pas faire pour Dieu, pour la charité, ce qu'on fait par esprit de convenance? Une maîtresse de maison peut très-bien causer avec chaque personne, écouter ce qui se dit, diriger la conversation; et ceux qui chez d'autres se permettent beaucoup de médisances n'oseront jamais, si elle veut, s'en permettre une seule devant elle.

« Quels sont les moyens de réparer la médisance, et comment s'en garantir? »

L'un est bien plus facile que l'autre, parce qu'il est presque impossible de réparer la médisance. Il faut dire du prochain autant de bien qu'on en a dit de mal; mais c'est un faible palliatif, parce que dans le monde on se souvient beaucoup plus du mal que du bien : le médisant y sera écouté; on ne se lassera pas de l'entendre, tandis que les éloges qu'on nous fait des autres nous ennuient. On dit négligemment : « C'est vrai; » mais seulement pour y mettre fin plus tôt.

Le moyen le plus propre pour nous empêcher de médire, c'est de jeter un coup d'œil sur nous-mêmes. Que serions-nous si Dieu nous avait privés de tant de grâces dont il nous a comblés, indépendamment de celles qui nous sont communes avec tous? N'aurions-nous pas alors été le sujet des plus graves médisances? Et qui nous a garantis d'un si grand malheur, si ce n'est la main

toute-puissante de Dieu qui veille sur nous ! Que n'aurions-nous pas fait sans elle ! Plaignons donc ceux qui donnent prise à la médisance ; témoignons par notre mécontentement combien nous sommes fâchés qu'on dise du mal d'eux ; et considérant notre faiblesse, malgré les grâces dont Dieu nous a comblés, et qu'il a refusées aux autres, humilions-nous, et prenons la résolution de ne plus médire.

VIIIe COMMANDEMENT.

LA CALOMNIE.

La calomnie, qui est une suite de la médisance, est très-blâmable, en ce qu'elle fait grand tort à la réputation du prochain. Quand même elle serait démentie, il en reste toujours quelque chose ; elle blesse donc grièvement la charité. On donne pour certain ce qui n'est bien souvent qu'une conjecture. Pour se faire valoir, on feint d'être bien instruit, d'avoir une perspicacité qui ne trompe jamais : « Soyez sûr de ce que je vous dis, » ajoute-t-on. Le bruit que vous avez ainsi répandu se répète, se grossit, et, parvenant aux oreilles des

personnes intéressées, il occasionne des querelles, il répand le trouble et la désunion dans un ménage, dans une famille, dans une société.

« Quels sont les moyens de réparer la calomnie, et que faut-il faire lorsqu'on en est la victime ?

Il est permis (si toutefois cela se peut sans nuire à la réparation à laquelle on est obligé) de ménager autant que possible sa propre réputation, tout en désavouant la calomnie dont on s'est rendu coupable. La réparation doit être faite de la même manière que l'offense a été commise, c'est-à-dire devant les mêmes personnes; et si l'on ne peut pas faire autrement pour réparer la réputation du prochain, il faut avouer ouvertement qu'on a menti en en disant du mal, quelque humiliant que puisse être cet aveu.

Quant à ce qu'il faut faire lorsqu'on est victime de la calomnie, il faut examiner avec soin sa conduite, se bien pénétrer de cette vérité : qu'en général la calomnie n'est guère exercée que sur ceux qui y donnent prise. Il faut donc veiller avec le plus grand soin, afin de ne se permettre rien qui puisse être mal interprété; et si nous sommes en butte à la calomnie, au lieu de nous laisser aller à des plaintes, à des reproches, tâchons de l'étouffer dans sa naissance. Gardons-nous d'y donner de la publicité en nous en plai-

gnant; car, bien loin d'empêcher le mal, cela l'augmenterait.

Il y a peut-être plus de bonnes mœurs qu'on ne le croit généralement dans le monde. Très-peu de femmes se conduisent réellement mal; beaucoup sont légères, et ne prennent point assez de soin de leur réputation. Elles sont vertueuses dans le fond; mais par quelques légèretés, dont peut-être elles ne se doutent seulement pas, elles donnent lieu à bien des calomnies. Qu'elles y fassent attention, ce n'est point assez d'avoir une conscience droite, de mener une conduite irréprochable, il faut encore qu'elle paraisse telle. Ces femmes sont innocentes, je veux bien le croire; mais qu'elles sachent que cela ne suffit pas encore pour leur bonheur. Si leur légèreté donne lieu à quelque soupçon, ce sera bientôt un sujet de trouble dans leur ménage. Il est facile de conserver l'affection de son mari, mais il est bien difficile de la regagner.

Enfin, si, sans y donner la moindre prise, nous nous trouvons exposés à la calomnie, regardons cela comme une épreuve que le ciel nous envoie; redoublons de vigilance sur nous-mêmes; offrons notre peine à Dieu. Pensons que si nous ne mmes pas coupables de ce dont on nous accuse, us l'avons peut-être été dans d'autres temps fautes ignorées. Regardons l'affliction du

moment comme une expiation de ces fautes anciennes; adorons la main qui nous frappe. Dieu permettra sûrement que notre conduite finisse par désarmer nos ennemis; notre innocence sera reconnue un jour, peut-être même dans cette vie; si elle ne l'était pas, Dieu nous en réserverait la récompense dans l'autre, et elle n'en serait que plus belle.

VIIIe COMMANDEMENT.

DES JUGEMENTS TÉMÉRAIRES.

Le jugement téméraire est celui que l'on porte contre le prochain injustement et sans raison. Il peut devenir un péché très-grave, parce qu'il blesse deux vertus essentielles, la justice et la charité. Pour l'attaquer avec succès il faut le surprendre à sa source, qui est l'orgueil, l'envie et la faiblesse envers nous-mêmes. Ses suites naturelles sont la division et l'antipathie. Combien de fois n'entend-on pas dire : « Telle personne me déplaît singulièrement; elle ne m'a rien fait, et cependant je ne puis la souffrir : sa présence m'est insupportable ! » D'où cela peut-il venir, sinon

d'une prévention injuste, d'un jugement téméraire?

Dans les ménages quels maux cette manie de juger injustement ne peut-elle pas produire? Un mari a trouvé dans la conduite de sa femme (d'ailleurs irréprochable) une inconséquence, une légèreté; son imagination la lui présente bientôt comme une preuve de sa faute. S'il cherchait à s'éclairer, à s'expliquer, ce vain fantôme s'évanouirait; mais il aime mieux s'en tenir à son injuste prévention; il la traite mal, il la rend malheureuse. Sa compagne, ne pouvant trouver aucun motif raisonnable à cette conduite envers elle, finit par s'aigrir à son tour; et sans raison ils vont se rendre pour toujours malheureux l'un et l'autre.

Pour prendre un autre exemple des suites fâcheuses des jugements téméraires, voyons ce qui se passe souvent dans l'intérieur des maisons. Un vol se commet, les soupçons se portent immédiatement sur l'un des domestiques. Une foule de circonstances nous semblent se réunir pour l'accuser. Il a passé par là le jour du vol; il s'est absenté; il était rouge, il paraissait embarrassé, que sais-je, moi? Enfin, on le prend à part; on lui dit qu'on le regarde comme un voleur, qu'on ne veut pas le faire arrêter, qu'on se contente de le renvoyer, mais qu'on ne peut assurément pas lui donner de

certificat. Quelque temps après, l'objet perdu se retrouve, ou le véritable voleur est découvert. On est désespéré, et l'on se dit: « Comment donc s'est-il pu faire que tant de preuves si évidentes se soient trouvées accumulées contre ce malheureux?... » C'est que tout simplement elles n'existaient que dans notre imagination! et c'est ce qui doit nous mettre en garde contre cette sorte de prévention.

La jalousie, l'envie, nous font bien souvent former des jugements téméraires, et de là nous entraînent presque toujours à calomnie. Si l'on vient à vanter devant nous quelqu'un qui nous est supérieur en mérite, en position et en vertu, nous avons peine à reconnaître cette supériorité : et nous nous plaisons quelquefois à accuser ces personnes de mille défauts, que nous leur supposons.

La faiblesse envers nous-même nous fait aussi souvent désirer de retrouver nos torts dans les autres, et nous fait voir en eux ceux que nous n'apercevons pas en nous. Il arrive très-souvent que les passions et les vices que nous blâmons dans le prochain ne semblent être pour nous que des vertus. Ainsi, l'ambition, quand il est question de nous, nous voulons qu'elle passe pour de la grandeur d'âme; l'avarice, pour une sage économie; la prodigalité, pour une certaine noblesse. Il en est de même de tous les défauts.

Un penchant contre lequel il faut encore se mettre en garde, c'est la manie d'être plus fin que les autres, et de savoir lire à l'instant sur les visages, dans les regards, et de deviner le fond des cœurs.

Sans doute il ne nous est pas défendu de nous mettre en garde contre la ruse et la duplicité, et c'est une chose utile que d'acquérir l'expérience que nous donne une sage observation. Mais ne nous figurons pas qu'il soit si facile de juger tous les mouvements du cœur humain, de ce pauvre cœur que nous devrions d'abord étudier en nous-même, et que nous sommes si loin de bien connaître. Ce serait une illusion qui nous ferait voir tous les objets à travers le prisme de notre imagination, et nous serait à chaque instant un sujet de chute et d'erreur.

Maintenant il faut bien distinguer, et ne pas prendre pour des jugements téméraires les jugements que sont obligés de porter les pères et mères, les maîtres et les maîtresses, et généralement tous les supérieurs sur ceux qui sont commis à leurs soins. Ils peuvent quelquefois former des jugements faux ; mais ils ne sont pas téméraires, lorsqu'il leur est nécessaire de supposer que le mal peut exister, afin de sentir mieux l'obligation où ils sont d'observer la conduite de ceux qui leur sont soumis, pour la bien régler.

Cette remarque peut s'appliquer encore aux amitiés, aux relations sociales, où il est aussi très-nécessaire de s'assurer du degré de confiance qu'on peut accorder.

Si la charité nous défend de juger sans raison, elle ne nous commande pas de nous laisser tromper. Sachons donc acquérir un sage esprit d'observation, qui soit également éloigné de ces deux excès. Quant à ces jugements téméraires dont on s'accuse si souvent, et qui ne sont que de vaines pensées, qui fatiguent et remplissent l'esprit à chaque instant, il faut les rejeter comme dangereux, mais ne pas s'en tourmenter quand la volonté ne s'y arrête pas, car alors il ne peut jamais y avoir de péché. Voici la véritable règle que vous devez suivre; ne jugez certain, probable ou possible, que ce qui est vraiment certain, probable ou possible.

VIIIe COMMANDEMENT.

L'INDISCRÉTION, LE MENSONGE, LE FAUX TÉMOIGNAGE.

Celui qui est maître de sa langue est bien près de la perfection.

La langue est, en effet, la source de la plupart des fautes qui se commettent dans le monde. Cette démangeaison de parler, à laquelle nous sommes si ordinairement portés, est très-pernicieuse pour le salut.

L'indiscrétion est très-commune, et elle peut être très-blâmable, soit qu'elle nous fasse révéler nos propres secrets, soit qu'elle nous fasse révéler ceux des autres. Pouvez-vous exiger ou attendre des autres une discrétion que vous n'avez pas vous-même? Pourquoi révéler vos fautes, si ce n'est à votre confesseur, en qui vous devez avoir une confiance entière, et de la discrétion duquel vous êtes parfaitement sûr? Les jeunes personnes sont très-sujettes à tomber dans ce tort. Elles confient à d'autres jeunes personnes des choses qu'elles devraient cacher : elles les croient dignes

de leur confiance; mais qui sait si elles le seront toujours, et si celles qui se sont fiées à elles n'auront pas lieu de le regretter un jour! Une jeune personne peut nuire par là à son établissement, à son avenir, à son bonheur domestique.

Une jeune personne qui trahit les secrets de sa famille, qui révèle ce qu'on a pu lui confier, ou ce qu'elle a pu savoir ou entendre, est bien blâmable sans doute. Une femme qui révèle les secrets de son ménage, qui se plaint de son mari, qui raconte des particularités de son intérieur, se fait souvent grand tort à elle-même, outre qu'elle commet une faute grave. Il y a de ces choses qui doivent être gardées secrètes. Il faut, comme on dit vulgairement, *laver son linge en famille*. A quoi bon d'ailleurs toutes ces confidences? Occupons-nous davantage, et parlons un peu moins.

La curiosité, qui alimente l'indiscrétion, est aussi la source de bien des fautes graves. Elle a été souvent jusqu'à trahir le secret des lettres. Sous Louis XI, lors de l'établissement de la poste aux lettres, il y avait peine d'excommunication contre ceux qui ouvraient celles qui ne leur étaient pas adressées. Cette action, dont on ne se fait peut-être pas assez de scrupule, a souvent été la cause des plus grands malheurs. Une femme vivait dans la sécurité sur l'affection de son mari; une lettre

vient à tomber entre ses mains; au lieu de s'en interdire la lecture, elle commet cette indiscrétion : dès lors plus de paix, plus de repos pour elle; le poison de la jalousie est entré dans son âme; et comme elle n'ose révéler sa faute, elle ne peut avoir une explication franche (et c'est peut-être ce qu'il y a de plus fâcheux en pareille circonstance). Son mari reviendra de ses erreurs, mais elle conservera ce soupçon; son bonheur est à jamais détruit.

Il faut autant que possible éviter de savoir des secrets, bien loin de les aller chercher, de faire des questions insidieuses pour en apprendre. C'est une chose embarrassante qu'un secret : il pèse; la démangeaison de parler nous entraîne; prenons-y bien garde. D'ailleurs les personnes qui vous confient leurs secrets souvent aussi les révèlent à d'autres; et si ces personnes sont indiscrètes, quand même vous ne le seriez pas, vous pourriez bien porter la peine de leur indiscrétion, qu'on vous attribuerait peut-être. L'indiscrétion la plus blâmable (et l'on peut bien l'appeler horrible) est celle qui, par vengeance, fait révéler un secret confié.

Le mensonge ne peut qu'être abominable aux yeux du Dieu de vérité. On en distingue de trois sortes : les mensonges joyeux, officieux et pernicieux.

Parmi ces mensonges, il en est de moins coupables les uns que les autres; ainsi, le mensonge joyeux, qu'on se permet dans la conversation pour l'égayer, les exagérations dont on embellit ce qu'on raconte, ne sont sûrement pas très-graves, mais ne sont cependant pas exempts de faute ni même d'inconvénients. Par là on s'accoutume au mensonge; quand on ne se fait aucun scrupule de s'en permettre de légers, on finit presque toujours par s'en permettre de plus graves. On perd la confiance de ceux qui nous entourent, on n'est plus cru de personne.

C'est une chose à laquelle on ne fait pas assez d'attention dans l'éducation des enfants. On les corrige quand leur mensonge a des inconvénients qui gênent ou qui nuisent à eux ou à d'autres; et on leur laisse souvent prendre l'habitude du mensonge dans la conversation. S'ils mentent par gourmandise, on leur dit bien : « Fi! que c'est vilain de mentir! » Mais si en racontant quelque chose ils altèrent la vérité; s'ils amusent de cette manière, on en rira; on dira : « Qu'il est drôle cet enfant! qu'il est gentil! » Et quelle est la mère qui a assez de force de caractère pour résister au plaisir d'entendre dire de son fils : « Qu'il est gentil! »

Il faut apporter le plus grand soin à empêcher les enfants de mentir, et pour cela les punir, s'il

est nécessaire; mais il faut bien se garder de le faire s'ils viennent à avouer leur faute, car ce serait les rebuter et les exposer à mentir une autre fois. Dans ce cas, et si la faute était tellement grave qu'elle exigeât une punition, il faudrait bien la leur infliger en leur disant : « Ta faute mérite une punition; je suis obligé de te l'imposer, mais elle sera légère; si tu ne l'avais pas avouée, tu aurais eu telle autre (beaucoup plus grave). » Il faut encourager les enfants à dire la vérité, en les louant, non de leurs fautes, mais de ce qu'ils ont la franchise de les avouer.

Il faut aussi bien prendre garde de les accuser injustement de mensonge. Allez-y avec beaucoup de prudence. Il y a des gens qui, en voulant trop presser un enfant qui vient de mentir, l'exposent à affirmer son mensonge; et bien peu ont ensuite le courage de l'avouer. Si vous n'êtes pas bien sûr du fait, après avoir averti l'enfant qu'il mentait, s'il n'en convient pas, n'insistez pas. Il faut le laisser dans le moment, et attendre une occasion plus favorable pour le convaincre, soit en le faisant venir un peu plus tard et en lui disant : « Je saurai ce qu'il en est; mais je veux savoir de toi la vérité tout entière : dis-la-moi; » soit d'une autre manière.

Il est encore une autre sorte de mensonge dont on ne se fait pas de scrupule, et qui est pourtant

bien blâmable : c'est la flatterie. Le flatteur est généralement méprisé; et cependant combien en est-il dans le monde! On ne vous dit point de vous ériger en censeur de vos frères, mais faut-il approuver à l'extérieur ce qu'on blâme intérieurement? Faut-il se laisser aller à cette exagération de compliments qu'on rencontre si généralement dans le monde? Nous sommes dans un siècle d'exagération.

Le mensonge officieux est certainement celui qui peut paraître le moins blâmable; peu s'en faut même qu'on n'en fasse une vertu, un acte de charité, lorsqu'il s'agit d'excuser le prochain; mais un acte de charité en opposition avec la vérité, c'est impossible! Dieu n'est-il pas autant un Dieu de vérité qu'un Dieu de charité? Les vertus sont sœurs et si unies, qu'on ne peut jamais pour exercer l'une se permettre de blesser l'autre.

Les mensonges officieux pour s'excuser soi-même paraissent aussi bien naturels, bien légitimes. On a un mari qui est si bizarre, un maître si sévère; ils gronderont pendant une heure pour très-peu de chose : un mensonge semble alors venir si à propos..... Eh bien, cependant, par ce mensonge on se nuit à soi-même; et voici comment. Au lieu de redoubler de soins, de vigilance, pour que ce mari, ce maître, n'aient

point occasion de gronder, comme on a trouvé le moyen de remédier à tout par ce mensonge qui n'a pas été découvert, on se néglige davantage. On continue à mentir pour s'excuser. Le mensonge vient enfin à se découvrir; alors on perd la confiance de son maître, de son mari. Et combien cela n'est-il pas fâcheux! quel tort ne s'est-on pas fait par là! On ne pense qu'au présent, il s'agit de se tirer d'affaire; on ne pense pas assez à ce qu'on se prépare de chagrin ou d'humiliation pour l'avenir.

Il en est de même lorsque vous croyez servir votre frère par un mensonge, vous lui nuisez tout autant qu'à vous, et par les mêmes raisons. Vous lui rendez service dans le moment; mais il payera cher ensuite le secours que vous lui avez prêté. Si vous l'aidez dans ses torts, vous le mettrez dans le cas d'en avoir de nouveaux : vous nuisez à sa conversion; vous coopérez à ses fautes.

Le mensonge pernicieux est le plus coupable sans contredit; il faut l'éviter avec le plus grand soin, il déshonore entièrement celui qui s'en rend coupable. C'est souvent l'intérêt qui le produit, surtout dans les gens de négoce qui mentent pour s'enrichir aux dépens des autres.

Le faux témoignage est lorsqu'on affirme une chose qui n'est pas, lorsqu'on se fait plus pauvre

qu'on n'est, pour avoir des droits à solliciter tels ou tels présents, faveurs ou indemnités.

Il faut éviter toute espèce de mensonge. Les païens eux-mêmes avaient la vérité en vénération. Nous voyons dans Télémaque qu'il se refuse au conseil de Narbal, qui l'engage à sauver par un mensonge sa vie de la fureur de Pygmalion, et ceci n'est point imaginé par Fénelon, c'est pris d'Homère.

Ne nous permettons pas le moindre mensonge; il est si beau de ne jamais s'écarter de la vérité! Combien n'y trouve-t-on pas d'avantages, même en ce monde, par le degré de confiance qu'inspirent toutes les paroles de celui qui est réellement véridique ? et de plus, ce qui sera pour lui le premier des biens, il sera certainement l'ami du Dieu de vérité.

IXe ET Xe COMMANDEMENTS,

Vous ne désirerez point la femme de votre prochain ni son âne, ni son bœuf, ni rien qui soit à lui.

CARÊME DE 1831. — 24 FÉVRIER.

Mercredi de la 1re semaine.

Aucun législateur n'a été jusqu'à défendre le désir du mal; ils ont bien dit de ne pas prendre ce qui était aux autres; mais il n'appartient qu'à Dieu de pénétrer ainsi dans le cœur de l'homme, afin de purifier jusqu'à ses désirs. Cette loi, qui va chercher nos plus secrètes pensées (et que nos frères séparés ne veulent pas reconnaître, mais prétendent ajoutée aux lois de Dieu), peut sembler tyrannique quand on n'en examine pas le motif; mais quand on s'y arrête, ne faut-il pas reconnaître, au contraire, qu'elle n'est pas moins nécessaire que les autres commandements à la félicité de l'homme? En effet, ce n'est point assez pour son bonheur de s'abstenir du mal, il faut encore qu'il ne désire pas le faire.

Qui ne sait par expérience combien les désirs insensés ou coupables nous rendent malheureux!

L'ambitieux goûte-t-il jamais un instant de tranquillité? Ne souffrons-nous pas bien plus de l'impossibilité d'atteindre ce qui fait l'objet de nos vœux, que nous ne souffrons de nos privations réelles? Ces désirs si ardents, qui nous consument pour une chose que nous ne pouvons pas obtenir, nous empêchent souvent de jouir des biens qui sont à notre disposition; et quand une fois ils se sont emparés de notre âme, il n'y a plus ni paix ni joie. C'est donc une grande sagesse de Dieu de nous les défendre. Il est nuisible à notre bonheur de souhaiter trop ardemment les choses permises; il est mal de désirer ce qu'il nous est défendu d'avoir, parce que ce désir, si nous ne l'étouffons dans sa naissance, deviendra tellement impérieux qu'il nous entraînera nécessairement à enfreindre nos devoirs pour le satisfaire. Et ce bien, cet objet auquel nous aspirons avec tant d'ardeur, dont l'envie que nous en avions empoisonnait tous nos moments, ne savons-nous pas par expérience qu'une fois atteint il satisfait rarement notre cœur, mais presque toujours l'abandonne aux remords, quand ce désir poursuivait des objets illicites.

Il ne faut pas croire que les désirs entachés d'impureté, par cela même qu'ils sont si communs à tous les âges et dans toutes les positions, ne soient pas criminels; ils ont été la source de

grandes chutes. C'est en les écoutant que David, Salomon, Samson, ces colonnes de l'Ancien Testament, ont été renversées : c'étaient pourtant des hommes d'une grande vertu! Que ne devons-nous pas redouter, nous qui n'avons pas autant de force pour résister? Il faut craindre dans tous les âges, dans toutes les positions. Des images profanes venaient troubler la solitude de saint Jérôme; ainsi la retraite ne met pas toujours à l'abri des tentations, souvent, au contraire, elle les provoque.

La pensée du mal n'est pourtant pas toujours criminelle, elle ne l'est que quand nous l'écoutons; quand elle se présente seulement à nous, elle n'est qu'une tentation, et sans la tentation quelle serait notre vertu? La vertu consiste à résister aux tentations; n'en point avoir serait seulement une vertu de tempérament; si l'on vit seul, a-t-on du mérite à ne pas s'impatienter? Si l'on est né avec des sens glacés, a-t-on grand mérite à leur résister? Sans combat point de victoire, point de récompense.

Nous éprouvons tous une pente, un attrait pour les plaisirs sensuels; mais Dieu nous donne les moyens de combattre avec avantage. Ces moyens sont particulièrement de prier, de gémir devant Dieu de nos misères, de lui demander le secours de sa grâce, de répandre notre cœur en

sa présence, de le prier de nous conserver cette vertu de la pureté que nous portons dans des vases bien fragiles ; ensuite de ne point s'affliger de la tentation. Les personnes pieuses sont sujettes à s'alarmer de choses légères, qui deviennent des monstres à force de s'en occuper. En pensant trop à la tentation, on s'ôte les moyens de la vaincre. Ce n'est d'abord qu'une simple pensée, il faut la rejeter sans s'en inquiéter ; car en s'y livrant elle devient une sorte de préoccupation de plus en plus dangereuse, à mesure qu'on la regarde comme telle ; la peur grossit les objets, et, comme dit l'auteur d'une petite fable que nous avons apprise dans notre enfance : *La peur se guérit-elle?*

Il faut que les personnes qui ont charge d'âmes soient bien pénétrées de cette vérité, et qu'elles cherchent à rassurer les consciences, non pour les endormir dans une dangereuse sécurité, mais pour les aider à triompher plus facilement d'un ennemi qu'il ne faut souvent que mépriser pour le vaincre.

Enfin, il faut fuir la tentation, ne point s'y exposer. Si vous vous entourez d'objets faits pour réveiller les passions, sera-t-il étonnant que vous en sentiez les atteintes? Si vous vous nourrissez de ces lectures profanes qui corrompent l'imagination, comment ensuite résister? Si cette jeune femme s'expose à voir sans cesse en particulier

un être dangereux pour elle, à faire continuellement des comparaisons au désavantage de celui auquel elle est unie par un mariage de convenance, quelque bon principe de religion, quelques sentiments de vertu qu'elle ait, elle périra infailliblement, et ensuite combien de remords pour tout le reste de la vie! L'oisiveté de ces heures prolongées dans le repos et la mollesse d'un bon lit, ce vague d'idées, ces châteaux en Espagne, que l'on se complaît à bâtir, tout cela est bien dangereux.

Évitons avec le plus grand soin tout ce qui pourrait allumer en nous le feu des passions, et efforçons-nous de mériter, par notre vigilance, les couronnes que Dieu promet aux cœurs purs.

IXe ET Xe COMMANDEMENTS.

Lundi de la 4e semaine.

Après avoir considéré dans la dernière conférence qu'il fallait interdire à son cœur ces désirs [illegible]gereux qui nous exposent à pécher contre la [illegible]eté, parce que ces désirs quand ils ne sont [illegible] satisfaits nous rendent malheureux, et quand [illegible] *sont nous* rendent plus malheureux encore

' les remords qu'ils nous causent; nous allons
uminer aujourd'hui la seconde partie de ce
nmandement, qui est relative au bien du pro-
ain.

Nous commencerons par rappeler que c'est de
garement de notre imagination que viennent
linairement tous nos maux. Les pensées vagues
'elle nous suggère, lorsque nous leur donnons
trée dans notre cœur deviennent bientôt des dé-
s violents, et nous arriverons à vouloir absolu-
nt la possession de ce que nous désirons : alors,
nous ne nous emparons pas ouvertement de ces
ens que nous convoitons, peut-être ne serions-
us pas éloignés d'en venir à un bon procès pour
us les procurer. Remarquons que Dieu ne nous
fend pas seulement de désirer les richesses de
tre prochain, mais même de désirer des choses
moindre valeur, telles qu'*un âne, un bœuf*. Il
tre dans ce détail pour nous faire comprendre
ste l'étendue du précepte.

Cette funeste imagination non-seulement égare
omme, mais en lui persuadant qu'il est mal-
ureux elle le rend malheureux en effet. Elle
l montre les biens dont les autres jouissent, et
nt il est privé; l'envie s'empare de son cœur,
dès lors plus de repos. Ne sont-ce pas ces dé-
s effrénés du bien d'autrui et des honneurs que
s autres possèdent *qui ont* amené tous les bou-

leversements que nous voyons? C'est depuis qu'on s'est passionné pour les biens et les richesses de ce monde que tant de malheurs se sont succédé. Ah! si les hommes savaient borner leurs désirs, quelle paix sur la terre! Mais il semble à présent que ce soit un vieux préjugé; on veut parvenir, à quelque prix que ce soit. Cependant, voyez comme ce commandement est sage, combien il est utile : *Tu ne désireras pas...* S'il était observé, il n'y aurait plus de querelles, de divisions, de jalousies.

Il ne faut pas croire ce commandement impossible à accomplir, malgré ce qu'on allègue pour s'en dispenser. On dit que ce n'est pas pour soi qu'on désire les biens de ce monde, que c'est pour sa famille. Voilà le point délicat qu'il faut attaquer. Ce raisonnement vient bien souvent d'une secrète cupidité, qu'on rougirait d'avouer, qu'on se dissimule à soi-même, dont on s'excuse en mettant l'intérêt des autres en avant. Mais, pour votre famille comme pour vous, comptez-vous donc pour rien les promesses de Dieu?

Qu'est-ce que l'homme? Quel bizarre assemblage! Voit-on un être plus malheureux? Il semble né pour la souffrance, et il est le roi de la terre; c'est pour lui qu'elle se pare de fruits, que le soleil l'éclaire et la réchauffe, qu'elle est peuplée d'animaux; la misère, l'impuissance, la nullité semblent son partage, et le ciel est sa destinée! Un

Dieu s'est fait homme pour lui, s'est revêtu de cette nature si misérable; il est né aussi dans la souffrance, et il est mort sur une croix. Quel est donc le grand secret de cette destinée si singulière de l'homme? C'est qu'il n'est pas créé pour la terre, qu'il est destiné à une autre patrie, et que ce monde n'est pour lui qu'un lieu de passsage : ce n'est donc pas aux choses de ce monde qu'il doit borner ses vœux.

Cependant Dieu ne nous défend pas de désirer légitimement les biens de la terre; ce qu'il nous défend, c'est l'inquiétude désordonnée que ces biens nous causent. Si l'herbe des champs trouve son éclat, l'oiseau sa nourriture, Dieu laissera-t-il périr l'homme, objet de tant d'amour? Ah! fions-nous à sa bonté, à sa puissance. Mais l'homme ne se contente pas des biens que le Seigneur lui envoie, il se consume en désirs qu'il n'est pas en sa puissance de satisfaire. Rappelez-vous les épreuves par lesquelles vous avez passé, ces temps où votre cœur abattu succombait sous le poids des douleurs; la Providence vous a-t-elle abandonné? *J'ai longtemps vécu sur la terre*, dit le Roi-Prophète, *et je n'ai jamais vu le juste abandonné de Dieu.* Devenons véritablement chrétiens, et nous n'attacherons plus nos désirs aux choses périssables.

De quel œil faut-il considérer les biens de la

terre? Jésus-Christ a dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit*, c'est-à-dire ceux qui ont l'esprit de pauvreté et de détachement, soit dans la pauvreté, soit dans l'opulence. Saint Paul a dit que *ces biens n'étaient que richesses incertaines et périssables, dans lesquelles il ne fallait pas mettre sa confiance*. En effet, en les voyant chrétiennement, que sont-ils? Ils sont étrangers à l'homme, ils n'augmentent en rien son mérite; ils sont, au contraire, souvent pour lui une occasion de chute, ils l'entraînent au mal; ils produisent l'orgueil, source de tant de fautes. Et qui de nous ne sait que le bonheur ne se trouve pas dans les richesses! Celui qui les possède les paye souvent bien cher; ses tentations sont plus fréquentes, elles produisent chez lui la sensualité, l'oisiveté, la dureté du cœur; car lorsqu'on est riche on ne sait guère compatir à la misère des autres, et l'on n'est point heureux avec tous ces vices.

Tout est si sagement compensé en ce monde, qu'à côté des avantages sont les inconvénients. Le trône lui-même est-il exempt de peines? Ah! qu'on peut bien, avec cet auteur célèbre de nos jours, s'étonner *de la quantité de larmes que renferment les yeux des rois!* Si le bonheur se trouvait sur la terre, ce serait certainement dans le cœur de celui qui sait se contenter du bien que la Providence *lui a départi*, et qui a une piété sincère.

Le riche peut être pauvre d'esprit, s'il n'est pas trop attaché aux biens qu'il possède, s'il sait en faire un bon usage, en donnant à travailler au pauvre qui le peut, en secourant celui qui par son âge ou ses infirmités ne le peut pas. Le pauvre peut l'être d'esprit, s'il ne désire que légitimement les biens de ce monde, et s'il se contente de ceux qu'il peut acquérir par son travail. Qu'il est consolant pour les pauvres de penser qu'ils sont les amis de notre Dieu!

Quel fruit devons-nous tirer de la méditation de ce précepte? Premièrement, avoir plus d'amour pour Dieu, qui, dans sa bonté, nous fait un commandement dont l'observance nous garantira de tant de maux; deuxièmement, un grand soin pour conserver notre cœur pur, en réglant nos pensées, nos désirs, évitant et fuyant la tentation; troisièmement, enfin, ne désirer les biens de ce monde que selon les vues de Dieu, et souhaiter par-dessus tout les biens précieux qui nous conduiront à la vie éternelle.

CONFÉRENCE SUR LE CARÊME.

Mercredi de la 1re semaine de Carême de 1835.

L'usage de la pénitence remonte à la plus haute antiquité. Nous voyons dans l'ancienne loi que Moïse, David, Judith, Esther, ont fait pénitence; et les païens eux-mêmes se préparaient par le jeûne à la célébration de leurs fêtes. Jésus-Christ n'a pas établi la loi du jeûne, puisqu'elle existait avant sa venue; il l'a confirmée, au contraire, par son exemple, en jeûnant quarante jours, et par ses préceptes, en prescrivant des règles à observer quand on jeûne. Il n'est pas venu, selon sa parole, pour abolir la loi, mais pour l'accomplir. Il faut donc s'y soumettre; elle est nécessaire au juste, dont elle éprouve la fidélité; elle l'est au pécheur, dont elle épure et expie les fautes. Et qui peut se vanter de n'être pas pécheur?... Qui n'a pas résisté aux lumières de l'Esprit saint? N'a-t-on pas souvent, dès la plus tendre jeunesse, fait le mal avant peut-être d'avoir toutes les facultés de le commettre? dans la force de l'âge n'en a-t-on pas abusé? dans la vieillesse est-on

enfin sans reproches? La pénitence est donc nécessaire à tous.

Le jeûne du Carême nous vient des Apôtres, puisque, si nous ne trouvons pas l'histoire de son institution, Tertullien, dès le deuxième siècle, parle du jeûne qui précède la pâque, et saint Jérôme en fait mention comme d'une tradition apostolique.

Dans les pénitences imposées par l'Église pour le Carême il faut distinguer l'esprit et la lettre.

La lettre de l'obligation est le jeûne et l'abstinence. L'abstinence consiste à ne pas manger d'aliments gras; le jeûne consiste à ne faire en maigre qu'un repas et une collation.

On demande ce qu'on peut se permettre comme collation. Rien n'est plus facile à retenir : à Paris tous les aliments maigres, excepté les œufs et le poisson; après cela, peu importe que ce soit chaud ou froid.

On se plaint que ce qui est permis dans un diocèse ne le soit pas dans un autre, et l'on se targue de cela pour critiquer l'Église; mais c'est, au contraire, ce qui prouve sa sagesse. Il est des pays où il serait impossible de se procurer tels ou tels aliments; l'Église condescend à cela, et permet aux évêques de changer quelque chose à la loi de l'abstinence, selon le besoin réel de leurs diocésains.

Si c'était ici le moment d'entrer dans de plus amples détails, il serait facile de prouver combien sous d'autres rapports, même sous celui de la politique et de l'intérêt de la société, cette loi du jeûne et de l'abstinence est sage et bien entendue.

Son utilité spirituelle est incontestable. Le jeûne dompte la concupiscence et nous rend imitateurs de Jésus-Christ; il nous prépare, par la mortification, à la célébration de la pâque, en nous purifiant, pour ressusciter avec Jésus-Christ; enfin, il réunit l'Église en un corps redoutable, pour faire au ciel une sainte violence.

Personne ne doit se dispenser de son observance sans des motifs valables. Rien n'est plus facile que d'obtenir une dispense; mais elle n'est bonne qu'autant que l'on a droit à la demander; car si c'est par amour de ses aises seulement, elle est nulle et sans effet. On rapporte qu'un homme se vantant d'avoir obtenu à bon marché une dispense de saint Basile, le saint lui répondit : « Eh bien! vous irez en enfer, votre dispense à la main. » La sentence paraît sévère dans ce temps de relâchement; il n'en reste pas moins vrai qu'il faut examiner bien en conscience si l'on a réellement droit à la dispense du jeûne et de l'abstinence, et jusqu'à quel point on peut en user. Tel qui ne peut faire l'un et l'autre peut souvent faire *l'un des deux, tel qui* ne peut pas jeûner jusqu'à

midi le peut quelquefois jusqu'à onze heures.

Pourquoi tant d'opposition à cette loi, pourquoi ne pas accepter de bon cœur cette occasion de pénitence que l'Église nous offre? pourquoi cette tristesse hypocrite? Le sacrifice est souillé par la résistance de la victime. *Comparez*, dit saint Ambroise, *la soif du mauvais riche avec celle que vous cause l'abstinence, et osez, après cela, vous plaindre de la rigidité et de la durée de la pénitence.*

Quels sont les motifs sur lesquels on s'appuie pour se dispenser de la pénitence du Carême? D'abord les riches allèguent leur état dans le monde, dans la société; la nécessité de ne point se faire remarquer, de ne point afficher la dévotion. Mais qu'est-ce que cela, sinon du respect humain? Et depuis quand le respect humain serait-il une raison valable de dispense? Et de bonne foi, de quel droit ceux qui, par leur état, l'abondance des biens dont ils jouissent, sont plus exposés à satisfaire leurs passions, par conséquent à pécher, seraient-ils plus facilement dispensés de la pénitence, eux qui doivent en avoir un plus grand besoin? Le chemin du ciel sera-t-il large pour le riche et étroit pour le pauvre? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez* TOUS? Cette loi n'excepte personne. Ainsi le pensaient Théodose, Charlemagne,

saint Louis, saint Édouard, sainte Clotilde, sainte Élisabeth. *Tous reçoivent avec respect la loi du carême, tous l'observent avec joie*, disait saint Basile. *Tous jeûnent avec nous : les rois, les princes, le clergé, la noblesse, l'artisan, le riche et le pauvre,* disait saint Bernard à ses disciples. La vie de bonne chère des riches, cette vie de plaisirs, de délices, d'immortification, de mollesse, de délicatesse, leur fait du jeûne un devoir plus impérieux, pour expier des fautes sans nombre et dompter des passions plus impétueuses. On craint de se singulariser; mais Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : *Malheur aux riches à cause de leurs scandales!*

Sans doute il est des positions qui rendent difficile l'observance du carême. Si l'on vit dans une famille où il se rencontre des personnes qui n'ont point de piété, et qui prendraient prétexte de là pour outrager la religion, c'est assez embarrassant; il faut sur cela consulter un confesseur éclairé, qui pesera ce que cette position a de valable pour une dispense. C'est un mari peu instruit de sa religion (comme il y en a tant), et, par cela même qu'il ne la connaît pas, disposé à blâmer toutes ses observances; il en résulte du trouble dans ce ménage, de la mauvaise humeur. Que la femme expose ses motifs à celui qui dirige sa conscience, et il l'autorisera peut-être à

quelque tempérament, selon le besoin des circonstances et de la position.

On allègue aussi la faiblesse du corps, la délicatesse de la santé. Sans doute c'est une raison valable; mais est-elle bien prouvée? On dit quelquefois : « Certainement le jeûne me ferait beaucoup de mal. — L'avez-vous essayé? — Non. — Vous n'en savez donc rien. » Il ne faut pas prendre une légère indisposition d'un moment pour une maladie réelle. Vous êtes faible, vous êtes délicate : mais ne vous permettez-vous rien qui augmente cette faiblesse, cette délicatesse? Croyez-vous qu'une nuit passée au bal ne soit pas plus nuisible qu'un jour de jeûne? Combien d'habitudes de la société peuvent être plus préjudiciables à la santé que la pratique du jeûne et de l'abstinence! Et ces heures passées dans un appartement très-chaud, devant un grand feu, dans l'inutilité des conversations du monde ou des lectures profanes, les croyez-vous plus propres à raffermir une constitution délicate qu'une vie active et mortifiée.

Il est sans doute des constitutions pour lesquelles le jeûne et l'abstinence seraient dangereux; mais c'est un préjugé de croire que par lui-même le jeûne soit contraire à la santé. Nous trouvons sur cela des preuves convaincantes dans les maisons de pénitence, où des âmes innocentes

se dévouent à des austérités incroyables, en expiation des fautes que nous autres gens du monde nous commettons; c'est là qu'on voit souvent les plus grands exemples de longévité. Quant à ceux qui toute l'année font des excès de table, il n'est pas douteux que le jeûne dans cette saison ne puisse leur être très-salutaire. L'Église, par ses lois, ne veut pas nuire à la santé des fidèles; toujours indulgente, elle ménage nos infirmités. *Exercez-vous à la pratique de la mortification et du jeûne, autant que vous le pourrez sans nuire à votre santé,* écrivait saint Augustin au comte Boniface. Il faut consulter d'abord un médecin pieux et éclairé, ensuite son confesseur.

Enfin, si l'on a des raisons valables pour être dispensé de la pénitence du corps, on n'en peut avoir pour la pénitence du cœur. Un saint a dit que quatre choses étaient nécessaires pour la pénitence du cœur.

Premièrement : *l'amour de la pénitence.* Combien effectivement ne devons-nous pas l'aimer, puisqu'elle nous fait rentrer en grâce avec Dieu, et qu'elle nous ouvre les portes du ciel, fermées pour nous par le péché!

Deuxièmement : *la crainte des jugements de Dieu.* Que n'avons-nous pas à redouter de leur sévérité! Nous aimons à nous représenter Dieu plein de miséricorde; il faut aussi nous le repré-

senter armé de justice, et il faut chercher à la fléchir, cette justice.

Troisièmement : *l'aumône*. Nous sommes plus étroitement obligés à la faire en Carême; nous en trouverons facilement les moyens en retranchant de nos tables le luxe qui les charge ordinairement de tant de mets inutiles. Saint Léon veut qu'on convertisse les épargnes de l'abstinence en libéralités pieuses. « *Le jeûne que je demande*, dit le Seigneur à la maison de Jacob, *est celui que la charité assaisonne. Rompez votre pain avec ceux qui ont faim, revêtez ceux qui sont nus, consolez les affligés.* » Faisons des économies dont les pauvres puissent profiter.

Dans ce temps de pénitence, il faut éviter de manger chez les autres ou d'inviter à manger chez soi. Si vous faites gras, c'est un mauvais exemple que vous donnez à ceux qui ne savent pas les motifs de dispense que vous pouvez avoir; et c'est chez vous un sujet de dépense qui peut se retrancher en faveur des pauvres.

Quatrièmement enfin, *la prière*, qui comprend aussi l'exactitude aux instructions, l'assistance à la messe, qu'il faut se faire une loi d'entendre autant que les occupations le permettent; les bonnes lectures, les instructions faites à ses parents, à ses domestiques; le chant des cantiques, et l'exercice de la présence de Dieu.

Ceux qui sont dispensés du jeûne sont les jeunes gens qui n'ont pas atteint l'âge de vingt et un ans accomplis, les vieillards infirmes, les malheureux indigents, les ouvriers d'états rudes et pénibles. Les pauvres et ceux qui ont l'estomac débile et un tempérament délicat, ainsi que les femmes enceintes ou nourrices, peuvent avoir un motif suffisant pour être dispensés du maigre; mais ils doivent le soumettre au jugement de leur confesseur.

Ceux qui sont dispensés des mortifications du corps ne le sont pas de celles du cœur.

De tous les jeûnes, le plus agréable à Dieu, sans doute, est celui que l'on impose à ses passions. Il faut réprimer cet orgueil qui nous domine si puissamment, et qui est la source de tant de fautes; cette impatience, cette colère qui nous transportent; cette langue qui lance tant de traits aigus, dont la réputation de nos frères souffre si souvent. Combien il serait méritoire d'avoir de la complaisance (vertu qu'on pratique si peu)! au lieu d'accorder les choses avec une espèce d'humeur, de les faire avec grâce lorsqu'elles coûtent davantage; de supporter les imperfections, les défauts de ceux qui nous entourent; bien loin d'aigrir quelquefois un mari par une parole désobligeante, de tâcher de le ramener par la douceur à des idées religieuses! Nous re-

butons souvent ceux qui nous importunent : eh bien, écoutons-les avec bonté. Nous voulons dire un mot si spirituel, si piquant, mais il blessera!... eh bien, retenons-le; de cette manière nous exercerons la pénitence du cœur, et nous ajouterons au mérite de l'accomplissement du précepte, ou nous y suppléerons du moins, si nous ne pouvons pas l'accomplir.

Le prédicateur était dans l'usage de faire ordinairement sa première conférence du Carême sur la nécessité de l'étude de la religion, ou sur la pénitence du carême.

En 1834 *son instruction sur le carême fut à peu près semblable à celle de* 1831 ; *mais il ajouta, au sujet des tempéraments délicats, dont trop souvent on se fait un prétexte de dispense :*

Il ne s'est pas trouvé beaucoup de tempéraments délicats pour les bals, dont on a abusé cet hiver, comme depuis bien des années cela n'était pas arrivé. Ils sont, je crois, bien autrement fatigants que le jeûne et le maigre, ne fût-ce que par les veilles prolongées auxquelles ils entraînent. Je le demande : qui s'est plaint de la délicatesse de son tempérament lorsqu'il a été question de se livrer à des danses effrénées? car ce plaisir a été porté, on peut le dire, *jusqu'à* la fureur.

Puis, au sujet de la charité, qui doit faire partie des exercices du Carême, il a recommandé surtout la charité spirituelle, qu'on peut toujours exercer, dans quelque position que l'on soit.

Soyons tous, a-t-il ajouté, des apôtres de la religion; faisons-la connaître et aimer; usons pour la propager de tous les moyens d'influence que nous pouvons avoir; de notre fortune, de notre crédit dans le monde, de notre esprit, de nos talents, pour étendre le règne de la religion et la connaissance de Dieu.

Sur le jeûne. Il ne faut pas se lever plus tard, afin de jeûner plus facilement, ce serait manquer à l'esprit du précepte; il faut, au contraire, se lever de bonne heure, afin d'avoir le temps d'aller à la messe, et d'entendre les instructions, si l'on peut.

Puis sur la nécessité de faire pénitence et sur le peu de pénitence, il a ajouté : Nous en sommes peut-être tous, ou du moins beaucoup d'entre nous, nous en sommes là, à commencer notre pénitence. Quant à moi, je vois bien mes péchés, mais je ne vois pas ma pénitence.

CONFÉRENCES.

BAPTÊME.

Lundi de Pâques. — 8 AVRIL 1833.

Le baptême efface le péché originel. A ce mot de péché originel beaucoup de gens éloignés de la religion se récrient; et cette tache se présentant à eux comme une chose incompréhensible, ils la rejettent.

Sans prétendre sonder les vues de Dieu, qu'il ne nous est pas permis de connaître, ne trouvons-nous pas dans le monde, et dans l'homme en particulier, des traces certaines de la dégradation suite du péché originel? Sûrement le monde n'a pas été créé tel que nous le voyons; ce n'est pas ainsi qu'il est sorti des mains du Créateur; sa décadence est écrite partout. Et dans l'homme quelle dégénération se manifeste par ce contraste frappant de grandeur et de bassesse! Tout en lui est heurté, fâcheux; le génie le plus élevé se sent parfois atteint de petites, de basses jalousies; l'homme grand dans ses pensées est trop souvent *mesquin par ses actions*; la femme, qui donne

naissance à ce roi de l'univers, le porte neuf mois dans son sein avec dégoût, fatigue, ennui, et le met au monde au milieu d'incroyables douleurs. Cette tache existe donc, le baptême nous en absout.

Dans un temps comme le nôtre, peut-être faudrait-il rappeler aux chrétiens ce qu'ils ont dû apprendre au catéchisme; ce n'est cependant pas mon dessein. Je ne parlerai ni de la nécessité du baptême, ni de la grâce sanctifiante qu'il donne : je dirai seulement à ce sujet que, comme on ne peut être sauvé sans le recevoir, tout le monde doit savoir le donner en cas de nécessité. Mon but est d'exciter dans les cœurs des sentiments de reconnaissance à la pensée des grâces dont Dieu nous a comblés par le baptême, et ensuite de faire voir les obligations que ce sacrement nous impose.

Rappelons-nous ce que nous étions avant et ce que nous sommes maintenant par le baptême. Nous étions des vases de malédiction, des enfants de colère, enveloppés dans la masse commune, destinés à la réprobation, devenus étrangers à l'alliance divine, pouvant naître idolâtres, ou périr dans le sein de nos mères; mais Dieu nous a conservés et fait naître de parents chrétiens, catholiques; par le baptême que nous avons reçu, il nous a donné droit au céleste héritage et aux

sacrements qui nous assurent les moyens d'y parvenir. Pouvons-nous jamais être assez reconnaissants envers lui? Peuple choisi, temples du Saint-Esprit, ne déshonorons pas ces titres par des mœurs toutes païennes. Étrangers sur cette terre, tendons au ciel, en remplissant les obligations de notre baptême.

On dit : « Je ne comprends pas ces engagements, parce que l'enfant n'a ni raison ni liberté pour les contracter, et que la plupart du temps on choisit trop mal son parrain ou sa marraine pour regarder comme valables des engagements pris par eux. »

Cependant ils existent, ces engagements : ils sont la suite des questions adressées au parrain et à la marraine et des réponses et promesses faites par eux. Quoique l'enfant n'ait ni raison ni liberté, on ne doit pas douter de son consentement : premièrement, parce qu'il appartient à Dieu, créateur, conservateur, rédempteur, à qui l'on ne fait que rendre ce qui est à lui; deuxièmement, parce qu'on ne peut supposer qu'un enfant veuille être victime de sa colère, plutôt que l'objet de sa miséricorde; troisièmement, parce que les engagements contractés par un tuteur pour un mineur l'obligent, étant dans son intérêt.

Quant aux parrains et aux marraines, on les choisit en général trop légèrement, il est vrai;

mais cela ne détruit pas l'engagement pris par eux.

On ne pense pas assez (quoique le mot même de parrain et de marraine l'exprime) qu'ils doivent, en cas de mort, remplacer le père et la mère de l'enfant. Ils lui doivent la vie spirituelle par leurs exemples et leurs instructions; ils doivent donc être instruits et exemplaires. Ils lui doivent aussi la nourriture à défaut de parents, préférablement à d'autres pauvres. L'Église exige qu'ils soient de bonnes mœurs et religieux, tels enfin qu'ils puissent inspirer assez d'estime pour leur confier des enfants. Elle exige aussi que la marraine lorsque c'est une fille qu'elle présente ait au moins douze ans, le parrain lorsqu'il présente un garçon quatorze, parce qu'elle juge qu'il faut bien qu'il y ait cette différence d'âge pour que le parrain, qui doit avoir plus d'influence sur un garçon, la marraine sur une fille, puissent prendre autorité sur eux.

C'est une loi à laquelle nous sommes souvent obligés de déroger pour ne pas refuser le baptême, et c'est un sujet de douleur pour l'Église. On voit quelquefois se présenter comme parrains des gens sans religion et tout à fait décriés par leurs mœurs; ou des enfants qui n'ont pas l'âge requis. Nous ne pouvons qu'engager les parents à peser eur responsabilité à cet égard.

Il faut pour remplir les engagements de son

baptême renoncer au démon, à ses pompes et à ses œuvres. Avons-nous résisté à ses suggestions? N'avons-nous pas au contraire été au-devant de la tentation? N'avons-nous pas cherché souvent à nous inoculer pour ainsi dire le mal, et par ces occasions dans lesquelles nous nous sommes précipités, et par cette résistance aux avertissements d'une conscience que nous avons méprisée?

Il faut renoncer aux pompes du démon. « Qui y renonce? dira-t-on, c'est impraticable; ne doit-on pas vivre dans le monde, faire comme les autres? Nous ne sommes pas anachorètes; je laisse cela aux plus parfaits? »

« Impraticable?... » Mais l'Évangile commande-t-il l'impossible? Dieu est-il un tyran ayant fait des lois pour nous perdre? *Son joug est doux*, au contraire, et *son fardeau est léger*.

« Il ne faudrait pas vivre dans le monde?... » Mais l'Évangile n'a pas été fait pour le cloître; les vertus qu'il commande sont celles du monde; elles regardent les pauvres, les riches, les époux, les parents, les enfants, les affligés. Ce sont les vertus de l'Évangile qui font les amis sincères, qui répandent la joie véritable dans les conversations, qui rendent les mariages indissolubles, qui même inspirent, par l'humilité, les égards de la politesse, les règles de la bienséance; tout cela est-il du cloître? Est-ce pour le cloître que Jésus-

Christ a dit : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres?* qu'il a dit : *Lorsque vous serez invité à des noces, ne prenez pas la première place?* qu'il a dit encore : *Vous aurez des afflictions dans le monde; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde?* et qu'enfin il envoie les ouvriers évangéliques *travailler à sa vigne?* Était-il nécessaire pour le cloître de régler l'emploi des richesses là où l'on n'en possède pas? Était-il nécessaire pour le cloître de prescrire des règles pour le mariage?

« Il faut faire comme les autres?... » Mais Jésus-Christ condamne la multitude. La voie large est celle qui conduit à la perdition. Dans tous les temps, les saints se sont distingués de la multitude. Voyez Loth dans Sodôme, Abraham au milieu des autres peuples, Tobie captif à Ninive, Esther à la cour d'Assuérus, Judith comme veuve à Béthulie. C'est ainsi que par le baptême on renonce au monde au milieu duquel on doit vivre. Renoncer au monde, ce n'est pas le fuir par la solitude, c'est rejeter ses maximes.

N'est-ce pas dans le monde au contraire, plus que partout ailleurs, qu'on peut faire pénitence? N'y a-t-il pas là, plus qu'ailleurs, des occasions de souffrir? n'y a-t-il pas là par conséquent, plus qu'ailleurs, des occasions de se sanctifier?

« *Il faut faire comme* les autres?... » Oui, pour

les choses qui ne blessent pas la loi de Dieu; mais le royaume des cieux *souffre violence. Il faut porter sa croix*, faire abnégation de soi-même. *Bienheureux ceux qui pleurent*, a dit Jésus-Christ.

« Tout cela pouvait être bon dans les temps anciens, dit-on encore, mais ils sont bien changés; ne peut-on pas changer avec eux? Autrefois quelle différence! alors plus on était chrétien, plus on était considéré parmi les chrétiens; tandis qu'à présent..... D'ailleurs, on a adouci la morale de l'Évangile, on suit le torrent, et l'on est le moins mauvais qu'on peut. »

A en juger par les paroles de ceux qui s'expriment ainsi, on ne saurait s'empêcher de penser que s'ils eussent vécu dans ces temps anciens, qu'ils semblent regretter, ils n'eussent été apostats. Combien, en effet, sont regrettables ces temps où l'on voyait la bonne foi, la piété filiale, la charité éloignant l'intérêt, le luxe ne ruinant pas les familles, la religion honorée et devenant la source des vertus sociales! Mais, depuis, que voyons-nous? Crimes, désordres de toute espèce.....

« Plus on était chrétien, plus on était respecté?... » Mais si à présent vous craignez de paraître chrétien, vous craignez donc le monde, vous êtes donc l'esclave du respect humain? Vous désirez le bien, et n'osez le pratiquer!

« On a adouci la morale de l'Évangile?... » Ce n'est pas vrai; elle est et sera toujours la même. Si on ne l'observe pas, elle n'en est pas moins obligatoire.

« On suit le torrent?... » Eh bien, on se perd avec lui.

« On est le moins mauvais qu'on peut?... » Cela ne suffit pas, c'est le meilleur possible qu'il faut être.

Au demeurant, on est en général bien convaincu de ces vérités; mais, comme il en coûte de résister à ses penchants mauvais, et qu'il est de petites passions favorites qu'on veut conserver, on se rejette sur le prétexte que dans le monde le salut est trop difficile pour en rester là.

Prenons donc la résolution, etc

CONFIRMATION.

Mardi de Pâques. — 9 AVRIL 1833.

En traitant de la confirmation dans un temps où, à cause des circonstances, tant de chrétiens ne l'ont pas reçue, il ne serait peut-être pas inutile de parler des dispositions qu'il faut y appor-

ter ; mais, comme il est à supposer que toutes les personnes qui sont ici ont été confirmées, je me bornerai à leur rappeler les effets de ce sacrement et les obligations qu'il impose ; à rapprocher leur conduite ordinaire de ces obligations ; enfin à leur parler des dons du Saint-Esprit, afin de les exciter à la reconnaissance, et au repentir d'en avoir si peu profité.

L'huile employée par l'Église pour donner la confirmation indique la force dont le chrétien a besoin pour combattre les ennemis de son salut. Les athlètes, pour se préparer au combat, s'oignaient d'huile tout le corps : c'est pour cela que l'Église l'emploie dans la confirmation. On était aussi dans l'usage d'embaumer les corps pour les préserver de la corruption, et ce n'est pas sans raison que l'Église s'est servie de ces usages reçus, pour faire connaître par des signes sensibles les effets de ce sacrement.

Le baume répand au loin son odeur ; la bonne odeur de la vertu doit aussi se répandre, mais par l'exemple bien plus que par les paroles. Les paroles ne touchent pas toujours, parce qu'on ne les écoute pas toujours, même de la bouche de ceux qu'en matière de religion, et du haut de la chaire, on a plus de disposition à respecter. Quand ils parlent de la miséricorde de Dieu, on les entend volontiers ; s'ils annoncent les vérités

sévères de la religion, on leur résiste souvent; tandis qu'on ne résiste guère à l'exemple. Mettez un homme vicieux au milieu de gens vertueux, au bout d'un certain temps il sera moins vicieux, et reviendra peut-être au bien; tandis que si vous mettiez un homme vertueux au milieu de gens vicieux, il sentirait insensiblement sa vertu s'affaiblir; ce qui lui paraissait mal lui semblerait moins mal, il s'y accoutumerait sans s'en apercevoir.

Dans le baptême l'Esprit saint s'est donné à nous pour nous consacrer à Dieu et nous rendre enfants de l'Église; dans la confirmation il s'est donné à nous sous un signe nouveau, avec l'abondance de ses grâces, pour nous faire soldats de Jésus-Christ, destinés à combattre sous ses étendards les ennemis du salut. Les Apôtres au jour de la Pentecôte deviennent des hommes nouveaux; auparavant lâches, abandonnant Jésus-Christ, maintenant pleins de courage, prêchant devant les princes des prêtres, en disant: *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.* Ainsi en serait-il de nous si fidèles aux grâces reçues, nous les cultivions dans nos cœurs; comme les Apôtres, nous serions courageux à combattre.

L'avons-nous fait? Nous sommes-nous conduits en vaillants soldats contre le monde et nos passions?

Ce sacrement donnait aux premiers chrétiens la force de subir la mort plutôt que de renoncer à leur foi. Nous ne sommes point en danger de perdre la vie, mais nous avons à combattre une persécution pour laquelle il ne faut peut-être pas moins de courage : celle du respect humain. Il est plus facile de supporter des tourments que des railleries; aussi combien de personnes pieuses même n'ont-elles pas rougi souvent de la religion, ne l'ont-elles pas désavouée, plutôt que de souffrir une mauvaise plaisanterie!

Ce sacrement s'appelle confirmation parce qu'il confirme, affermit, fortifie la grâce du baptême. Il a été institué par Jésus-Christ, non immédiatement, mais par promesse. *Il était nécessaire que le Christ mourût, qu'il ressuscitât, qu'il entrât ainsi dans sa gloire avant de donner la plénitude de l'Esprit saint.* Jésus-Christ a dit encore : *Le consolateur, qui est le Saint-Esprit, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit, qui descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, la Judée et la Samarie.*

Nous avons tous reçu la confirmation, mais n'avons-nous pas tous à nous reprocher d'avoir perdu la grâce que ce sacrement nous avait don-

nés? Avons-nous conservé seulement quelques-uns de ces dons que l'Esprit saint avait répandus en nous?

Et d'abord, *don de sagesse*, non celle du monde, qui consiste à se conduire avec prudence dans les affaires du siècle, mais cette sagesse chrétienne, qui nous fait tout estimer à sa juste valeur; cette sagesse qui, nous faisant voir le néant des choses de la terre, élève nos pensées et nos désirs vers les choses célestes, et qui, nous faisant envisager les maux de la vie comme passagers ainsi qu'elle, nous révèle que nous serons d'autant plus heureux dans celle qui suivra, que nous aurons été plus malheureux dans celle-ci. Est-ce cette sagesse qui nous dirige? Que pensons-nous des biens de ce monde? Les méprisons-nous, quand peut-être de coupables pensées (si ce n'est de coupables actions pour les acquérir) sont venues souiller notre conscience? L'avons-nous conservée, cette sagesse, quand, faibles roseaux, nous nous sommes exposés à des tentations dont la triste expérience de notre fragilité aurait [illegible] nous garantir, et qu'entraînés de chute en [illegible]te, nous sommes tombés dans des fautes [illegible]t le souvenir nous couvre de honte? Je ne [illegible] point ici rappeler de trop pénibles souve- à quelques-uns de ceux qui m'écoutent; il faut bien tâcher de mettre en garde ceux

qui n'ont pas encore acquis assez de méfiance d'eux-mêmes.

Deuxièmement, *don d'intelligence*. Cette intelligence des choses saintes ne doit pas être prise pour la connaissance des mystères; mais elle nous fait adorer leur profondeur, concevoir qu'ils doivent nous être cachés, et par la grâce de Dieu, *qui révèle aux simples et aux humbles de cœur ce qu'il cache aux sages*, elle nous pénètre de ce qu'il peut nous être utile de comprendre.

L'incrédule rejette la religion, parce qu'il ne comprend pas ses mystères; il n'en veut pas dans l'ordre de la religion, et il en rencontre continuellement dans l'ordre de la nature qu'il est bien forcé de reconnaître. Qu'on nous explique la naissance de l'homme, comment il se forme dans le sein de sa mère (ce que depuis près de six mille ans on n'a pu comprendre); qu'on nous explique ce soleil, qui vivifie la terre; cette lumière, dont la clarté se répand si loin; ce feu, dont l'homme semble le créateur, qui à une certaine distance réchauffe et fait plaisir, et d'un peu plus près brûle et consume.

Quand on rejette les croyances de la religion, on en adopte d'autres bien plus incroyables. L'homme a besoin de mystères; quand il ne croit pas en Dieu (passez-moi l'expression), il croit au

diable. Il va consulter la magie, la divination, les cartes, et se livre à mille absurdités.

Troisièmement, *le don de science;* non cette science qui enfle l'orgueil de l'esprit, mais la science de la religion, la plus nécessaire de toutes.

Je suis persuadé que les personnes qui m'écoutent sont instruites de leur religion; mais en connaissent-elles aussi la pratique? Sait-on, en général, en quoi cette pratique consiste? Je ne le crois pas, à la manière dont on vit. N'allons pas chercher au loin des exemples, restons dans nos maisons; voyons ce qui s'y passe. Qu'y fait-on? Pense-t-on dès le matin à sanctifier sa journée par l'accomplissement de ses devoirs? On a un mari, des enfants; on est maître, on a des domestiques; on est domestique, on a des maîtres; de tout cela résultent autant d'obligations différentes. Comment les remplit-on? Avec dégoût, avec négligence; et l'on ne manque pas de se forger des raisonnements pour s'excuser à ses propres yeux.

Ce mari, il y a si longtemps qu'on vit avec lui qu'il n'est plus besoin de se gêner..... Ces enfants! ils sont si fatigants..... Ces domestiques! ah! les domestiques sont si ingrats, qu'on aurait bien tort de s'y attacher!... Les maîtres! ils sont si capricieux, si injustes!... C'est ainsi que sur de vains prétextes on élude l'accomplissement de

ses devoirs et qu'on néglige la véritable science du salut.

Qui de nous n'a pas à se reprocher cette coupable négligence? qui de nous n'a pas perdu les grâces de Dieu? Travaillons donc à les rappeler en revenant sincèrement à lui.

MÊME SUJET.

SUITE.

Mercredi de Pâques. — 10 AVRIL 1833.

Quatrièmement, *don de conseil.* Nous sommes souvent bien embarrassés sur ce que nous devons faire, quand deux choses opposées se présentent à nous, et que nous croyons voir le bien des deux côtés; ou quand nous craignons qu'une chose soit mal, sans en être certain. On ne peut pas toujours, et à chaque scrupule, consulter celui qui dirige la conscience; c'est alors que le don de conseil est nécessaire pour sortir de cette cruelle perplexité. Il y a dans ce cas un moyen bien simple de l'obtenir, c'est d'invoquer d'abord les lumières du Saint-Esprit, et puis de nous

dépouiller de ce *nous* qui passe toujours avant tout, et par lequel nous jugeons tout. Il faut pour cela mettre l'intérêt de côté et considérer la chose comme si elle ne nous regardait pas; alors nous en jugerons sainement, et nous prendrons pour nous-même le conseil que nous saurions si bien donner à un autre.

Cinquièmement, *don de piété*. Il consiste à vivre dans les habitudes de piété. Observez bien que je dis *habitude*, et non pas *goût*. Les habitudes de piété dépendent de nous, le goût n'en dépend pas. On confond trop souvent l'un avec l'autre. On veut trouver du goût dans la piété, parce qu'on est égoïste, et qu'on se recherche en tout et partout, jusque dans la communion même; aussi quand on n'y trouve pas de douceurs on s'en éloigne. On ne veut rien faire par devoir, mais tout par attrait. Quand on entend la parole sainte, on ne se contente pas d'un discours simplement énoncé, qui nous rappelle nos devoirs, il faut qu'elle soit accompagnée d'un certain tour d'esprit qui nous plaise. Il en est de même pour les livres de piété, nous les voulons bien écrits surtout.

Mettons de la fidélité, de l'exactitude dans les devoirs de la religion, c'est là ce qui est méritoire, d'autant plus méritoire peut-être, que le goût ne s'y trouve pas. Ce goût, cet attrait, ces extases

de piété, tout cela ne dépend pas de nous; la preuve en est que souvent après les avoir goûtés, après s'être complu à rester des heures entières en la présence des tabernacles, s'être senti tout de feu, le lendemain, sans savoir pourquoi, on est tout de glace. Dieu accorde quelquefois ces douceurs célestes aux âmes nouvellement converties, en récompense de ce qu'il leur a fallu de force pour abandonner la mauvaise voie, comme encouragement à persévérer dans la bonne, afin de les animer d'un saint zèle pour traverser les écueils qu'ils ont encore à rencontrer; mais ces dons particuliers ne sont pas nécessaires : ce qui l'est surtout, c'est la piété dans les œuvres; et combien ne s'abuse-t-on pas à cet égard!... Que de gens font consister leur piété dans les exercices de la religion, et négligent de mettre sa morale en pratique! Ainsi, on est pieux à l'église, on ne l'est pas chez soi; une sainte dans la maison du Seigneur, un démon dans la sienne.

Il faut aller puiser au pied du tabernacle des sentiments de piété, mais pour les rapporter ensuite chez soi. Il faut que cette dévotion et toutes les vertus qu'elle produit se manifestent dans la vie du ménage. Il y a tant d'occasions de mérite dans cette vie intérieure, quelquefois si pénible! Mais nous ne savons pas en profiter; nous menons une vie (*passez-moi l'expression*) bien maladroi-

te ; parce qu'après tout il faut bien supporter les ennuis, les contrariétés, et qu'en le faisant de mauvaise grâce nous laissons échapper des trésors que Dieu nous offre à chaque instant. Si l'on savait au contraire aller au-devant de tout ce qui est bien, faire toutes ces petites choses pour plaire à Dieu, le prier de les agréer, quel bon calcul ce serait pour le ciel !

Il en coûte de se déranger ; nous sommes tous naturellement paresseux ; et toute la différence du laborieux au paresseux, c'est que l'un triomphe de sa paresse et que l'autre s'y abandonne. Eh bien, ce petit sacrifice de se déranger pour aller remplir un devoir, quel qu'il soit, quand ce ne serait que d'aller donner un ordre dans sa maison, ou faire une observation qui sera peut-être mal prise, tournée en ridicule quand on sera parti, tout cela serait méritoire. Ou bien, c'est cette activité que l'on se donne, que souvent on emploie mal ; on ne sait pas s'arranger, on ne sait pas faire le bien, on ne sait pas le bien faire. La plupart du temps on se méprend sur ses devoirs, qu'on néglige ou qu'on exagère ; il semble qu'on ne puisse pas les connaître. Nous sommes d'une éloquence étonnante quand il s'agit de donner des avis aux autres, nous voyons parfaitement tout ce qui leur manque ; et quand il s'agit de nous, nous ne voyons rien. Nous fermons les yeux sur

ces vertus simples qu'il nous faudrait pratiquer autour de nous ; et il nous faut de l'extraordinaire, comme si les saints s'étaient sanctifiés par des moyens extraordinaires ! Excepté quelques-uns, tous ont seulement rempli avec fidélité les devoirs de la vie commune : les riches dans leurs richesses, en en faisant bon usage ; les pauvres dans l'humiliation de leur pauvreté ; les gens mariés dans leur ménage, les artisans dans leurs travaux.

Sixièmement, *don de force*. Nous avons besoin de force, et c'est principalement ce que nous donne le sacrement de confirmation, qui nous impose le caractère de soldats de Jésus-Christ. Combattons donc vaillamment nos passions ; résistons courageusement au mauvais exemple ; triomphons de ce respect humain qui nous a si souvent fait abandonner notre religion, qui nous a rendus si lâches à la défendre. Je vous demande pardon de l'expression, elle n'est pas agréable : oui, *lâches*, car le respect humain n'est que de la lâcheté. On n'ose paraître ce que l'on est ; et cela par la crainte du ridicule, parce que le monde a le préjugé de croire que la piété est une faiblesse d'esprit. Étaient-ils donc des esprits faibles, ces Augustin, ces Jérôme, dont les écrits feront l'admiration de tous les siècles ?

On pourrait m'objecter l'affluence de monde

qui a rempli nos églises pendant ces dernières solennités (jamais elle n'a été plus grande); mais qu'en faut-il conclure? Qu'il y a encore plus de foi qu'on ne croit, mais que dans la manifestation même de cette foi le respect humain agit toujours. Beaucoup de gens font encore leurs pâques; un plus grand nombre ne voudraient pas passer ces jours-là sans aller à l'église. C'est reçu, tout le monde y va; on ne craint pas de s'y montrer, on se perd dans la foule : mais dans le courant de l'année, les simples dimanches, un misérable respect humain retient, on craint de paraître dévot.

Soldats de Jésus-Christ, est-ce donc ainsi que nous devons fuir un jour de combat? Que penserait-on de celui qui au moment de la bataille dirait en s'en allant : « Un soldat de plus ou de « moins, qu'importe! » Montrons-nous donc, montrons-nous en nombre; nous en attirerons d'autres par notre exemple.

Nous devons aussi avoir de la force pour nous vaincre. Le sacrement de confirmation en donnait aux premiers chrétiens pour braver la mort, pour affronter les tyrans : ils allaient quelquefois jusqu'à renverser d'un pied méprisant leurs idoles; et nous, avons-nous seulement donné ce coup de pied méprisant au moindre, au plus petit de nos défauts?

Septièmement, enfin, *don de la crainte de Dieu;* non cette crainte servile qui fait les esclaves, mais cette crainte accompagnée d'amour, qui fait les saints. Nous avons la crainte de Dieu, mais elle est mal entendue; nous craignons ses jugements sans chercher à nous les rendre favorables. Nous craignons Dieu, nous avons peur de lui. Est-ce là le sentiment qu'il doit nous inspirer? Cette peur de Dieu et de la religion nous en éloigne. La crainte de Dieu bien entendue, c'est-à-dire celle de l'offenser, est au contraire un sentiment rempli de douceur et d'amour.

Nos frères séparés prétendent que la confirmation n'est plus nécessaire, puisqu'elle n'a plus d'effets visibles comme sur les Apôtres, à qui elle a donné le don des langues et la force du martyre. Cette objection vient de ce qu'on ne distingue pas les effets ordinaires des effets extraordinaires de ce sacrement. Ceux-ci étaient nécessaires à la propagation de la foi, pour frapper les peuples par des preuves sensibles : ils ont dû cesser à mesure que leur conviction s'affermissait; les autres sont utiles à la piété des fidèles, à leur édification : ils n'ont pas cessé. Faut-il encore des dons extraordinaires après dix-huit siècles de foi universelle? L'existence d'une religion à laquelle le paganisme, les persécutions, les hérésies, ont fait subir tant d'épreuves, et que

toutes les passions attaquent, est un miracle plus éclatant que le don des langues.

Les dons ordinaires sont plus nécessaires que jamais. Il est vrai qu'il n'y a plus de supplices, de croix, de bêtes féroces, de bourreaux, de persécutions; alors la crainte de la mort entretenait l'ardeur des fidèles; la discipline d'une armée est toujours plus forte en présence de l'ennemi. Les premiers chrétiens commençaient par vaincre leurs passions pour triompher de leurs persécuteurs, et il y avait peu d'apostats. Mais depuis que le relâchement s'est introduit dans le sein de l'Église la foi s'est affaiblie; le respect humain fait plus d'apostats que n'en faisait la crainte de la mort chez les premiers chrétiens. Et même, je ne parle ici que de ceux qui font profession de piété; que serait-ce si je parlais de ceux qui regardent la confession de la foi comme impossible et cachent avec soin ce qu'ils ont dans le cœur?

Quelle différence nous mettons, mes frères, entre la religion et les choses du temps! Nous défendons la mémoire de notre père, et nous ne défendons pas la cause de Dieu. Nous nous croirions les lâches si nous ne manifestions pas nos opinions politiques, nous croyons pouvoir dissimuler nos opinions religieuses. Nous voulons, disons-nous, que la religion soit honorée, et nous ne la défendons pas quand on l'attaque. Nous favorisons ainsi

la désertion. Le monde est rempli d'esclaves du respect humain, qui seraient religieux si nous parlions, et qui se taisent à cause de notre silence. Ainsi nous aidons à la croyance d'une désertion générale, et nous devenons sans le vouloir ennemis de la religion.

Si nous étions vraiment chrétiens, on nous estimerait davantage. On rirait peut-être d'abord de notre profession de foi; mais quand on la verrait sincère, on commencerait à nous rendre justice, on nous accorderait de la confiance, on finirait par nous admirer, si nos mœurs fortifiaient nos paroles. Nous réduirions ainsi l'impiété au silence, et nous donnerions un exemple qui serait suivi.

La nécessité de la confirmation est de précepte divin, parce que Jésus-Christ n'a pu faire un sacrement inutile, et de précepte ecclésiastique, d'après différents conciles. C'est donc une obligation pour ceux qui ne l'ont point reçue de la recevoir; sans quoi ils resteraient de faibles soldats, sans armes et sans défense, et de plus se rendraient coupables du mépris des lois de Dieu. C'est une obligation pour les pères et mères de la faire recevoir à leurs enfants; et si l'on a des doutes bien fondés de l'avoir reçue, il faut la recevoir sans condition, comme l'a décidé le concile de Londres, en 1200.

Que ceux qui ont reçu ce sacrement s'efforcent de rappeler dans leurs âmes les dons du Saint-Esprit, et qu'ils les fassent fructifier pour le ciel.

LE MARIAGE.

Jeudi de Pâques. — 11 AVRIL 1833.

Lorsque Dieu eut créé l'homme, il dit : *Il n'est pas bon que l'homme demeure seul.* Il voulut lui donner une compagne, et pour cela il lui envoya un sommeil mystérieux pendant lequel, tirant une de ses côtes, il en forma la femme. Dieu ne la tira pas de sa tête, c'eût été donner à la femme un prétexte de vouloir dominer l'homme ; ni de ses pieds, l'homme aurait pu la regarder comme son esclave; mais il la tira de son côté, pour indiquer quelle devait être la nature de cette union de l'homme et de la femme ; pour montrer que la femme devait marcher dans la vie côte à côte avec l'homme ; qu'elle devait y être sa compagne, son amie, son égale ; en les partageant, adoucir ses peines, doubler ses jouissances. Rien n'est plus doux que l'union des âmes ; aimer est un sentiment naturel, un besoin de l'homme.

Jésus-Christ a voulu sanctifier cette union de l'homme et de la femme en l'élevant à la dignité de sacrement; mais il a voulu aussi par là cimenter cette union, la rendre indissoluble. Il n'est pas permis à l'homme de rompre, de désunir ce que Dieu a uni. C'est une vérité qu'il est très-bon de rappeler, dans un temps surtout [1] où il est question de permettre la rupture de ce lien.

Rien de plus tendre, de plus affectueux, de plus intime, que cette union de deux êtres n'en formant plus qu'un, ayant même esprit, même cœur, mêmes sentiments; il faut donc nécessairement qu'il y ait accord de principes, de caractère, d'âge, d'éducation, pour que cette union soit ce qu'elle doit être. Si ces deux êtres ne se conviennent pas parfaitement, comment pourrait-elle s'établir? Et cependant comment se font presque tous les mariages? comment même envisage-t-on le mariage? Il faut se marier, c'est une manière de passer sa vie. On assortit une dot avec une dot; on suppose que tel et telle se conviendront; quelquefois ils se sont à peine vus : qu'importe? le mariage se fait; la jeune personne ne sait pas seulement les obligations qu'elle contracte. L'a-t-on instruite de tous ses devoirs? Non; par une pudeur mal entendue, on ne lui en a pas parlé. Aperçoit-on Dieu en tout ceci? A-t-on in-

[1] 1833.

sinué à cette jeune personne le but du Créateur, quand il fait dire à Adam à la vue de la femme : *Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair?* Telle reculerait peut-être si elle savait à quoi elle s'engage, qui vole imprudemment au-devant d'une chaîne que peut-être un jour elle maudira.

Combien de jeunes épouses, tant aimées dans le commencement, se sont ensuite trouvées délaissées, parce que l'époux n'a pas rencontré en elles ce qu'il attendait, parce que, n'étant pas assez pénétrées de leurs devoirs, elles les ont mal remplis. Quelle imprudence d'embarquer ainsi dans une vie qui a ses douceurs, mais qui a aussi ses peines, et quelquefois des peines bien amères, une jeune personne qui ignore les devoirs qu'elle aura à remplir! C'est ainsi qu'en exagérant certaines vertus, souvent on fait mal au lieu de faire bien.

Une jeune personne dans la maison paternelle doit se former à la pratique des vertus qui lui seront nécessaires dans la maison conjugale. Il faut qu'elle apprenne, en travaillant au bonheur de ses parents, à faire un jour celui de son époux; qu'elle soit accoutumée aux vertus domestiques; qu'elle sache supporter les peines de la vie, les caractères difficiles; qu'elle soit armée de patience et de douceur; qu'elle sache qu'elle ne doit pas vivre pour elle seule, mais pour un autre,

Quand elle a atteint l'âge de seize à dix-sept ans, qu'on l'instruise plus particulièrement encore des devoirs qu'elle aura à remplir un jour.

J'entends à cela de pauvres épouses me dire : « Ah ! si l'on avait agi ainsi à mon égard, je n'en serais pas où j'en suis ; je ne traînerais pas une lourde chaîne, qui m'accable ! Si vous saviez ! si je pouvais vous dire !... » Je vous plains, pauvres femmes ; mais n'y a-t-il pas moyen de remédier à vos maux, ou du moins de les adoucir ? N'avez-vous pas peut-être aussi quelques torts à vous reprocher ? Ce qui trouble la plupart du temps un ménage, c'est une chose de peu d'importance à laquelle on en attache beaucoup trop ; c'est quelquefois un rien sur lequel on s'entête, une misère que l'on n'oserait pas seulement raconter à un ami, parce qu'on sent combien il y a de petitesse d'esprit à en faire une affaire d'État. Mais on ne cédera pas, on en ennuiera un mari ; on le forcera à déserter sa maison pour avoir la paix. On ne pense pas qu'en énervant ainsi, pour de si petites choses, l'autorité qu'on peut avoir, il n'en restera plus du tout dans les occasions importantes. Les femmes cependant, par la douceur de caractère, auraient tant de moyens de persuasion, si elles savaient en faire usage ! On s'obstinera sur des riens, et avec ce mot, qui est bien sot (permettez-moi de le dire) : *Je ne veux pas me laisser mener,*

on bouleversera tout. Aucune représentation n'y fera ; le confesseur aura beau faire, exhorter à la douceur, engager à céder, on lui répondra : *Je ne veux pas me laisser mener*. Il n'y a plus rien à dire après cela !...

Une seconde cause de désunion dans les ménages, c'est d'éterniser les querelles en revenant sans cesse sur le passé. L'époux ou l'épouse ont pu avoir tort : eh bien, pourquoi l'autre le rappelle-t-il toujours, au lieu de l'oublier ? Le mal est fait, il n'en faut plus parler ; mais non, c'est ce qu'on ne fera pas : à chaque faute nouvelle reviendra toute la kyrielle des fautes anciennes !... Et puis on se boudera. Est-ce donc ainsi qu'on doit se conduire ? Il est impossible que cela ne trouble pas cette bonne harmonie que des deux côtés il faut toujours tâcher d'entretenir. Quand elle est rompue une fois, il est bien difficile de la rétablir. Si un petit air boudeur de la part de la femme peut avoir quelque succès pendant un an ou deux, parce qu'elle plaît et qu'on veut toujours la voir de bonne humeur, ce ne peut être qu'un bien petit avantage, qu'elle payera probablement bien cher ensuite. Elle s'accoutumera à le prendre, cet air boudeur ; son mari s'accoutumera à le voir, et cela ne fera plus d'autre effet sur lui que de l'ennuyer et que de l'éloigner. La femme restera alors toute seule à bouder, le mari ne s'en in-

quiétera plus; il ne sera plus possible de rappeler les premiers moments d'une union si remplie de délices; le charme sera détruit!..... C'est un grand tort pour une femme (et c'est un tort qu'elles ont presque toutes) de se fier trop aux avantages de leur figure et d'en abuser. On se lasse de tout, c'est le propre de l'homme; de la beauté tout comme d'autre chose. Quand on vient d'acheter une maison bien située avec un jardin délicieux, on en est enchanté, on s'y promène avec ravissement, on n'a pas assez d'yeux pour la regarder, on est heureux! Mais combien cela dure-t-il? Au bout d'un certain temps on n'y pense plus; et si l'on n'a pas porté dans cette maison d'autre élément de bonheur, on finira par y être malheureux. Il en est de même d'une jolie figure, l'habitude de la voir fait qu'on ne la remarque plus; et la femme qui est encore si attrayante pour les autres souvent ne l'est plus pour son mari.

Un troisième tort, c'est le *sans-gêne* auquel on se laisse aller. Il ne doit jamais exister dans un ménage quand on veut y conserver la paix et le bonheur, c'est-à-dire qu'il faut toujours veiller sur ses défauts pour les empêcher de se montrer. On est agréable dans un salon, gracieuse autar que possible; on veut passer pour une femme ai mable, rien ne coûte pour y parvenir. On se gai

dera bien de laisser percer tout son caractère ; on se fera violence pour dissimuler le côté faible, c'est tout simple ; mais se gêner pour un mari, cela n'en vaut pas la peine ! On a des défauts, il faut qu'il en pâtisse. Bien souvent, au reste, le mari ne se contiendra pas davantage : il viendra rapporter dans son ménage l'humeur qu'il aura été chercher ailleurs ; il aura beau faire alors, il n'échappera pas aux remords de sa conscience, surtout s'il trouve en rentrant chez lui une femme douce, bonne, attentive !... D'autres fois, ce sera la femme qui ira chercher d'un autre côté un mécontentement d'elle-même, qu'elle rapportera aussi dans son ménage, et il faudra que l'un supporte ainsi tout le poids de la mauvaise humeur de l'autre. Où sera alors cette douce harmonie, qui de deux êtres n'en devait faire qu'un ? L'époux doit être pour son épouse, l'épouse pour son époux, le monde tout entier ; mais il faut pour cela qu'ils s'estiment mutuellement. Il est donc pour eux d'une grande importance de se cacher réciproquement leurs défauts. Il faut mettre à cela un peu de réserve, et en mettre toujours sans jamais s'en lasser ; car il ne s'ensuit pas de ce que le mariage date de plusieurs années, qu'on soit dispensé du soin continuel d'éviter le *sans-gêne* dont nous parlons.

Un quatrième moyen pour conserver la paix

d'un ménage, c'est une grande confiance, point de jalousie, s'accorder mutuellement une grande liberté, fondée sur l'estime; éviter cette sorte d'inquisition avec laquelle on se fait rendre compte de l'emploi du temps, quart d'heure par quart d'heure pour ainsi dire, comme on a quelquefois le tort de l'exiger. Dans le commencement on s'y soumet (on permet tout alors), mais bientôt on s'en ennuie; et si l'on s'y refuse, cela éveille des jalousies, et voilà un ménage troublé.

Combien de pauvres femmes ici présentes se disent peut-être : « Sans doute, tout cela eût été sage, mais je ne l'ai pas fait; et à présent il n'est plus temps! » Peut-être le serait-il encore : voyons donc ce qu'il pourrait y avoir à faire après un mariage mal commencé.

D'abord il faut remonter à la cause, et si l'on a eu quelques torts, tâcher de les réparer, en ne craignant pas de les avouer, convenant qu'on a souvent été trop vive, injuste dans quelques circonstances peut-être; que sais-je, moi? Si l'on a eu le malheur de perdre le cœur auquel le sien devait être uni, il est bien difficile, j'en conviens, de le ramener; mais cela n'est pas toujours impossible : il faut faire tous ses efforts pour cela; et si l'on n'y peut réussir, il faut prier, prier avec ferveur, au lieu de s'abandonner aux larmes, aux plaintes, aux gémissements, à ces désirs de la

mort qui semblent être toute la ressource des épouses abandonnées.

Pour vous qui n'avez pas de reproches à vous faire, mais qui avez été les tristes victimes d'un mariage mal assorti, qui vous trouvez liées à des êtres qui n'étaient pas faits pour vous, qui sont incapables d'apprécier les qualités de vos âmes, si généreuses, si pures, si nobles, si élevées, tournez vers Dieu ce cœur qui n'en a pas trouvé un qui répondit au sien. Voici le véritable époux de vos âmes; celui-là n'est ni inconstant ni volage, il vous aimera toujours, il saura toujours vous apprécier.

Il faut donc que ceux qui n'ont point contracté de mariage soient instruits des vertus qu'ils doivent y apporter, des devoirs qu'ils auront à remplir; c'est une chose qu'on néglige trop à l'égard d'une jeune personne qui se marie : à peine, par une pudeur mal entendue, lui a-t-on seulement parlé du mariage. Quant aux jeunes gens, on ne leur en parle pas du tout. On ne pense jamais à les entretenir des devoirs qu'ils auront un jour à remplir à l'égard de leur femme. Il faut faire envisager le mariage aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe sous ses rapports religieux.

Sans doute il faut chercher dans un mariage les convenances de position et de fortune, et, comme on dit vulgairement, *ne pas marier la*

faim avec la soif; ce serait s'exposer à d'autres causes de trouble et de désunion; mais ne faut-il assortir que la fortune?... Il aura *tant*, elle aura *tant;* c'est à merveille, jamais la pauvreté ne les atteindra!... Et les misères du cœur ne viendront-elles pas les déchirer, et ne sont-elles pas mille fois plus affreuses? Ah! demandez à cette épouse infortunée ce qu'elle souffre; et si elle ne préférerait pas souvent la misère avec ses compensations, au luxe qui l'entoure avec le chagrin qui la dévore.

La légèreté avec laquelle on arrange un mariage pour soi-même, ou pour les autres, est vraiment inconcevable; aussi combien d'unions mal assorties! Une mère qui s'est consacrée à l'éducation de sa fille, qui lui a sacrifié tout ce qu'elle aurait pu goûter encore de plaisir dans le monde, qui en a fait son amie, son unique amie, se contentera quelquefois, pour la marier, de ce qu'on appelle convenance dans la société.

Les parents ont bien des reproches à se faire à cet égard, et c'est avec une bien plus grande légèreté encore que les personnes consultées sur des mariages répondent de la conduite, des mœurs, de l'honneur des jeunes gens dont il est question. Si ce jeune homme appartient à une famille que l'on aime, on dissimulera ce qu'on peut avoir su de sa conduite antérieure. On dira :

C'est un excellent garçon ; on en fera même, s'il le faut, un éloge pompeux ; et des parents se contenteront de pareils renseignements ; ils croiront à leur sincérité, et voilà un mariage fait sous de telles garanties ! Peut-on mentir avec si peu de scrupule, lorsqu'on est consulté sur une chose dans laquelle il y va du bonheur ou du malheur, peut-être même éternel, d'une jeune personne ! je ne crains pas de le dire : c'est un crime !

Et vous qui allez vous lier pour la vie, et qui ignorez toute l'étendue de l'engagement que vous allez contracter, vous êtes séduites par les apparences, éblouies par l'éclat qui vous environne ; vous ne voyez que le bonheur, vous n'êtes occupées que d'apprêts, que de toilette !..... Pauvres jeunes personnes, c'est bien de toilette qu'il s'agit ! Vous entendez la messe toutes distraites, toutes préoccupées d'autre chose que de prier Dieu, que de lui demander de bénir votre union, et c'est ainsi que vous franchissez le pas le plus important de votre vie, que vous la hasardez tout entière !

L'Esprit-Saint a dit : *Époux, aimez vos femmes ; femmes, soyez soumises à vos maris.* Tout est renfermé dans ces deux mots, *amour et soumission.* De la part de l'homme, amour qui renferme protection, appui, constance, fidélité ; de la part de la femme, soumission, qui renferme douceur,

support de caractère, soins affectueux, fidélité, dévouement entier.

Le prédicateur a aussi parlé des mariages d'inclination, et a terminé en engageant les parents, s'ils reconnaissaient qu'un tel mariage dût mal tourner pour leurs enfants, à employer toute leur autorité pour l'empêcher.

RÉSUMÉ

DES INSTRUCTIONS DU CARÊME DE 1833.

Nous avons d'abord parlé du *sacrifice de la Messe*[1]. Il est expiatoire : lorsque nous y assistons avec dévotion, il peut effacer des fautes vénielles. On néglige trop de profiter de ce sacrifice, qui s'offre tous les jours sur nos autels, et auquel il nous serait (du moins pour beaucoup) si facile d'assister, surtout à la campagne, où l'on va aller. Le plus souvent on n'y sait que faire de son temps. Si l'on entendait tous les jours la messe, on produirait un très-grand bien par le bon exemple.

Nous avons parlé ensuite des *indulgences*, des

[1] On n'a rien écrit de cette conférence.

motifs de leur établissement[1]; elles ne doivent point favoriser le relâchement, mais au contraire exciter la piété; elles ne dispensent point de la pénitence que l'on peut faire. Il faut se dire : « J'avais des dettes contractées envers Dieu par le péché; il veut bien me les remettre, mais il veut aussi que je fasse ce qui dépend de moi pour mériter cette grâce. » En supposant (ce que nous ne pouvons guère espérer) qu'elle ne nous soit pas nécessaire, que nous soyons quittes envers Dieu, nous devons nous souvenir que nous pouvons offrir les indulgences que nous gagnons pour les âmes du purgatoire. Combien en est-il auxquelles nous devons particulièrement nous intéresser! Combien de parents, d'amis, à la perte desquels nous avons peut-être contribué, soit par nos mauvais exemples, soit par nos mauvais conseils, ou que nous avons laissés mourir sans sacrements, par respect humain, par timidité, par crainte de déplaire, ou par attachement mal entendu! Eh bien, tâchons du moins de leur appliquer le secours d'indulgences réellement gagnées à leur intention.

Nous avons vu ce qu'il fallait faire pour conserver la grâce du *Jubilé*[2] : ne s'effrayer de rien,

[1] Comme cette conférence rentrait dans le sujet traité en 1832, n n'en a rien recueilli.

[2] Ier volume, page 355.

ne se pardonner rien; s'imposer une pénitence lorsqu'on est tombé dans une faute, fuir l'oisiveté, s'occuper de bonnes lectures et s'approcher des sacrements.

Ensuite nous avons parlé du *Baptême*, des obligations qu'il nous impose, et dont nous ne sommes pas en général assez pénétrés.

Puis de la *Confirmation*, des fruits qu'elle doit produire dans nos âmes, du caractère de soldat de Jésus-Christ qu'elle nous impose, et de la force qu'elle nous donne pour soutenir ce caractère.

Les dons que le Saint-Esprit répand dans nos âmes sont au nombre de sept. Ils renferment tous nos devoirs religieux. La *sagesse* nous fait préférer le ciel à la terre; l'*intelligence* ouvre notre esprit aux vérités de la religion; la *science* nous instruit de ces vérités; le *conseil* nous éclaire dans nos doutes; la *force* nous fait triompher de tous les ennemis de notre salut; la *piété* nous fait aimer Dieu et son culte; enfin, la *crainte de Dieu*, qui n'est pas la peur de Dieu, mais une crainte remplie d'amour, nous fait éviter tout ce qui lui déplaît.

Voilà ce que fait la grâce; mais elle ne fait pas tout : il faut que nous lui aidions, elle a besoin de notre coopération.

Prenons donc la résolution, etc.

CONFÉRENCE

SUR L'INSTRUCTION RELIGIEUSE.

Ceux qui aiment le Seigneur cherchent à s'instruire de sa loi.

Lundi de la 1re semaine de Carême. — 9 MARS 1855.

A juger par le manque d'instruction religieuse qui existe en général dans le monde, on peut bien dire qu'il y en a peu qui aiment Dieu, puisqu'il y en a si peu qui étudient ses lois. Qui est-ce qui les connaît? qui est-ce qui les observe? En parlant ainsi je semble faire injure à un auditoire aussi bien composé. La capitale est le centre des lumières, j'en conviens; mais pour cela, tous y sont-ils instruits? C'est comme si l'on disait que parce qu'elle est le centre du luxe, il n'y a point de pauvres, et qu'il est inutile d'y recommander l'aumône. Les savants sont en petit nombre par rapport aux ignorants, et l'étude de la religion est surtout bien négligée.

Examinons un peu les causes qui ont amené cette ignorance, et qui ont fait que la plupart ont été privés d'une éducation pieuse.

Rappelons-nous les temps qui ont précédé celui dans lequel nous vivons; après des siècles vraiment chrétiens, où de grands génies ont écrit en faveur de la religion, la mode est venue en France (et vous savez comme elle y est impérieuse) d'être ce qu'on appelait des *esprits forts* : c'est-à-dire qu'on ne croyait plus à rien de ce qu'avaient cru nos pères. Les philosophes du dix-huitième siècle entreprirent de détruire tout ce qu'ils regardaient comme des préjugés; la foi fut déclarée un préjugé, ils résolurent donc de l'anéantir. Vous savez ce qui s'ensuivit : le trône et l'autel furent renversés, le sang coula, les prêtres furent proscrits, la parole sainte fut étouffée, la chaire de vérité fut brisée ou resta muette : ces faits ne sont pas exagérés, vous en conviendrez. Que résulta-t-il de ces événements? Dieu fut banni. Sa religion se perpétua bien encore dans quelques familles, mais elles furent en petit nombre; et dans celles où elle se conserva, ne fut-elle pas un peu altérée par cet esprit de doute et d'incrédulité qui pénétra partout? Les enfants qui s'élevèrent au sein de ces familles y reçurent-ils la foi dans toute sa pureté? D'abord, l'instruction religieuse était devenue difficile, les prêtres étaient obligés de se cacher; ensuite, pour combien cette instruction ne se borna-t-elle pas à l'assistance au catéchisme? Assistance qui précède

la première communion, et qui finit souvent avec elle. Ainsi, cet acte, le plus important de la vie, s'est réduit, peut-être pour beaucoup, à un simple acte social.

Considérons maintenant ce qui se passe encore aujourd'hui par rapport à l'éducation des enfants. On leur apprend les usages du monde, quelques prières dont ils ignorent l'esprit et le sens; et jusqu'à douze ans ils croissent dans l'ignorance des vérités saintes. Peu de personnes profitent des premières dispositions d'une raison naissante pour les porter vers Dieu; et en général on se décharge sur nous de tout le soin de leur instruction chrétienne.

L'âge de la première communion arrive, on les envoie au catéchisme pendant un an; on leur ouvre les portes du sanctuaire, bien plus à cause de leurs mœurs et de la nécessité qu'à cause de leur science; ensuite on ne les voit plus. Aussi les jeunes gens en général se perdent-ils dès leur entrée dans le monde. L'éducation qu'ils ont reçue est insuffisante pour les garantir contre le monde, les passions, l'incrédulité, et leur servir d'armes propres à les préserver des coups que leur portera l'ennemi du salut. Voilà comment on élève les enfants, et comment nous avons été élevés nous-mêmes.

Si les parents faisaient connaître Dieu à leurs

enfants, s'ils leur disaient que non-seulement leurs premières années, mais toute leur vie devra lui être consacrée; s'ils leur apprenaient à goûter les vérités sublimes dont la pratique doit faire leur bonheur en ce monde et en l'autre, aurait-on lieu de gémir de tant d'égarements?

Que résulte-t-il de cet oubli de Dieu? A quoi doit-on attribuer les maux qui désolent la société, et qui font verser tant de larmes si amères? A quoi attribuer ces vies abandonnées au mal, et qui deviennent si à charge qu'on voudrait en hâter la fin? Ces jeunes gens qui, au lieu de l'hymen qu'ils pouvaient contracter, se sont par leurs excès creusé à eux-mêmes un tombeau, à quoi attribuer leur aveuglement? A quoi attribuer encore ces vieillesses si déconsidérées, si affreuses, ces cadavres vivants minés par la débauche? A l'oubli de tout principe religieux, à l'éducation sans religion, à l'ignorance de la religion.

J'avoue qu'on en parle beaucoup dans la société; mais est-ce une preuve qu'on la connaisse? Comment en parle-t-on? L'homme instruit n'est-il pas tous les jours étonné et affligé de toutes les inepties qu'il entend dire?

Combien de réflexions bizarres et dénuées de sens n'entend-on pas! Et les personnes pieuses qui sont là n'ont souvent pas d'arguments pour les combattre; ce qui serait cependant bien facile,

si elles avaient un peu plus d'instruction. Ce n'est donc pas leur faire une injure que de les engager à en acquérir.

Voyez encore combien cette ignorance est fâcheuse. Presque tous les ménages sont séparés d'opinion à l'égard de la religion; ordinairement la femme est pieuse, le mari indifférent, ou même éloigné de la religion. Qu'arrive-t-il la plupart du temps? C'est que la femme, par suite de son peu d'instruction, entend mal sa dévotion. L'ignorance produit toujours l'exagération. De plus, n'étant point éclairée dans sa foi, cette femme ne saura pas la défendre quand elle sera attaquée : elle ne saura rien répondre à ces thèmes perpétuels de reproches que l'on fait aux catholiques, de leur intolérance à l'égard des hérétiques, qu'on les accuse à tort de damner sans rémission. Elle se fâchera, au lieu de convaincre, et par son silence ou sa maladresse elle aura amené des doutes du côté où il n'y avait peut-être encore que de l'indifférence.

Nous sommes à même de juger de cette ignorance par les confessions, dans lesquelles des personnes qui font profession de piété se montrent quelquefois embarrassées par les choses les plus simples; elles ne savent pas résoudre le cas le moins difficile, et s'enchevêtrent pour des riens, sur lesquels elles nous consultent. Je ne viens

point ici leur en faire un reproche; si elles ont des doutes, elles ont raison de nous les soumettre : il faut bien que nous leur apprenions à distinguer ce qui est faute ou ne l'est pas; mais avec un peu d'instruction elles sauraient décider elles-mêmes la question.

C'est cette ignorance aussi qui fait attacher une extrême importance à certaines pratiques qui n'en ont pas du tout; et cette femme qui croira faire un gros péché si elle manque à quelque observance de ce genre, ne craindra souvent pas de se laisser aller à des fautes bien autrement graves, et qui scandaliseront peut-être ceux qui en seront témoins, des médisances, par exemple.

Concluons de tout cela la nécessité pour tous d'étudier la religion. On a été au catéchisme dans son enfance, on a reçu quelque peu d'instruction, on en est resté là. Depuis, un autre genre d'instruction, des talents agréables, ensuite les affaires, le ménage, la dissipation, l'entraînement pour beaucoup, et bien d'autres causes encore ont empêché toute espèce d'études religieuses.

On a sans doute entendu quelques discours chrétiens; mais on a cherché de préférence les prédicateurs en réputation. On s'est attaché surtout à ces phrases cadencées dont l'harmonie flatte agréablement l'oreille, et non pas à ces dis-

cours simples et sans étude qui font connaître la religion et les devoirs qu'elle impose. Ce n'est pas que je blâme l'élégance du langage : elle a plus d'une fois servi à rehausser les vérités de la religion. Dieu répand souvent son esprit sur des hommes célèbres par leur talent, pour montrer que le christianisme peut élever au sublime de la pensée et du style; mais il faut préférer surtout ce qui instruit.

Savoir la religion, c'est connaître Dieu et son culte, Jésus-Christ et son Évangile, la nature et la destinée de l'âme. Savoir la religion, c'est connaître ses mystères et ses dogmes, sa divinité et ses preuves, ses préceptes et ses conseils, l'Église et sa doctrine, les sacrements et les dispositions qu'il faut y apporter. Or, je vous le demande, est-ce là ce que savent, je ne dis pas les ignorants, mais les savants, mais la plupart des personnes pieuses? C'est cependant la connaissance la plus nécessaire, puisque c'est d'elle que dépend notre sort éternel.

Qu'on exagère donc tant qu'on voudra les découvertes qui honorent notre siècle; si l'on ne peut ajouter que nous connaissons, que nous croyons, que nous pratiquons mieux notre religion, nos connaissances sont inutiles. *Vanité des vanités! tout n'est que vanité.*

Devons-nous avoir moins de zèle pour nous ins-

truire des vérités saintes que ceux qui cultivent les sciences humaines?

Les riches et ceux qui ont du loisir sont inexcusables de ne pas faire de la science du salut une étude approfondie.

Quant aux autres, pour ne rien exagérer, je dirai que quand on croit avec simplicité les principales vérités, et qu'on fait un acte de foi sur ce qu'on ne sait pas; qu'on remplit avec exactitude les devoirs que l'on connaît; qu'on demande avec ferveur les grâces dont on a besoin; si l'on n'a pas d'autres moyens d'instruction, on peut être en toute sûreté de conscience. Mais dans le cours ordinaire des choses cette impossibilité n'existe guère.

Pour justifier de leur ignorance les personnes très-occupées, les ouvriers, les commerçants, il faudrait supposer qu'ils n'ont aucun moyen de s'instruire, et ils en ont. Ne trouvent-ils pas quelquefois le temps de faire de mauvaises lectures? Ne pourraient-ils pas en faire d'utiles? N'y a-t-il pas des instructions dans nos églises qu'ils pourraient venir entendre les dimanches et les fêtes? La religion leur défend le travail ces jours-là, pour qu'ils aient le temps d'acquérir la science du salut.

Pour ceux qui ne savent pas lire il y a les catéchismes les prônes, les instructions familières,

la prière du soir, à une heure où les travaux sont finis.

Étudions particulièrement la vie de Jésus-Christ, cette vie si courte et en même temps si pleine, modèle pour tous les âges et dans toutes les positions. Étudions-la, afin de ne pas tomber dans les scrupules qui mettent la terreur à la place des consolations si douces de la religion; étudions-la pour apprendre à supporter en vrais chrétiens les peines de la vie, et nous sauver de ces désespoirs insensés qui les rendent si cruelles. Étudions-la, cette religion, afin de puiser dans ses sacrements les secours dont nous avons besoin sur cette terre d'exil; étudions-la, pour instruire ceux qui nous sont confiés; étudions-la, enfin, pour pouvoir répondre aux objections que l'on élève si souvent, et auxquelles la plupart du temps nous sommes embarrassés de répondre, même à ceux qui sont sous notre dépendance, et devant lesquels une sorte de timidité, suite naturelle de l'ignorance où nous nous sentons être, nous fait souvent rester muets.

Est-ce là ce que vous avez fait? L'avez-vous étudiée cette religion, je vous le demande à vous, mères chrétiennes, qui gémissez sur les égarements d'un fils? Si vous hasardez quelques paroles chrétiennes dans l'espoir de le ramener, peut-être répond-il par des sarcasmes, et la plupart du

temps vous restez sans réplique à des objections qui ne sont pourtant pas fortes.

Maîtres et maîtresses qui êtes souvent embarrassés à l'égard de vos domestiques, ne sachant la plupart du temps ce que vous devez exiger d'eux en fait de religion, et qui tant de fois par votre timidité, en leur indiquant ce qu'ils doivent faire (dont vous paraissez si peu sûrs vous-mêmes), augmentez encore leur doute et leur peu de foi, instruisez-vous de la loi du Seigneur, et vous saurez ce que vous devez ou ne devez pas dire.

Pardon, mes frères, de toutes ces réflexions; elles ne sont point agréables, je le sens, mais je vous dois la vérité, la vérité tout entière; et si j'osais même, j'irais jusqu'à vous accuser du peu de foi de tout ce qui vous entoure, à qui cependant vous devez l'édification. L'ignorance où la plupart des chrétiens sont de leur religion est la grande plaie du christianisme.

Nous nous plaignons des maux qui affligent la société, et nous ne savons pas y appliquer le remède; nous ne savons pas être réellement chrétiens. Nous ne trouvons pas dans la religion, parce que nous ne la comprenons pas bien, les consolations ineffables qu'elle offre à toutes les misères de la vie. Nous envions le bonheur de ceux qui, voyant tout en Dieu, ne sont ébranlés de rien; mais ces âmes si consolées, au milieu des peines

les plus cuisantes, ne le doivent qu'à la connaissance plus approfondie de la religion, qui leur fait voir si clairement la vie comme un lieu de passage, et le ciel comme la récompense de tous les maux, qu'elles les comptent pour ainsi dire pour rien; tandis que ceux qui n'ont à cet égard qu'ignorance ou idées fausses ne trouvent la plupart du temps dans la dévotion que trouble et remords. Partout la verge impitoyable d'un Dieu vengeur; de sa bonté, de sa miséricorde, ils n'en savent jamais rien.

Tout nous oblige donc, je le répète, à nous instruire de notre religion; mais que fera-t-on pour cela?

D'abord entendre la parole de Dieu, sans s'attacher uniquement à ces discours d'apparat, où l'esprit trouve plus à se satisfaire que la conduite à en devenir meilleure; mais de préférence ces instructions, ces prônes, ces homélies de l'Évangile, ordinairement si instructives; car l'Église a partagé les Évangiles, ce livre si simple et si plein de sens, de manière à ce que dans le cours de l'année toutes les vérités les plus essentielles qu'il contient passent sous les yeux des fidèles.

Ensuite occupons-nous de la lecture des bons livres. En supposant que la vie de Paris ne laisse pas assez de temps pour les étudier, employez-y

celui que vous passez à la campagne, où vous avez tant d'heures de désœuvrement.

Il me vient une pensée, il faut que je vous la communique. J'ai entendu parler de dames protestantes qui réunissent des enfants et les instruisent dans leur religion. Elles y mettent un grand zèle : je louerais leur zèle s'il était plus éclairé; mais feront-elles plus pour l'erreur que vous ne ferez pour la vérité ? Pourquoi ne réuniriez-vous pas aussi des enfants pour les catéchiser ! ce serait une belle œuvre.

Nous déplorons l'ignorance du peuple, et nous ne faisons rien pour l'éclairer. Nous déplorons encore plus ses égarements, et nous ne voyons pas qu'ils sont la suite de cette ignorance. Cherchons donc autant qu'il est en nous à régénérer la société. Peut-être Dieu se servira-t-il de nous pour porter la lumière dans certaines âmes.

Et vous, femmes chrétiennes, qui aimez tant vos maris, vos enfants surtout (car on les aime encore plus qu'un mari), qui donneriez de si bon cœur votre vie pour eux : vous seriez si heureuses d'un tel sacrifice! eh bien, Dieu ne vous le demande pas, mais il vous demande de vous rendre capables de diriger leur éducation religieuse; vous y refuseriez-vous ? Serait-il donc plus difficile d'étudier que de mourir; et ne seriez-vous capables que du dévouement d'un moment?

Prenons-donc la résolution, etc.

Dans une instruction, dont on avait écrit dans le temps quelques souvenirs (mais que malheureusement on n'a pu retrouver), il y avait entre autres, au sujet de la charité, qui souffre tout, qui compatit à toutes les misères, d'excellentes choses, et peut-être tout à fait neuves, sur le support des maux imaginaires, de ces maux qu'en général on plaint si peu, dont on se moque même si souvent, ce qui les rend plus pénibles encore à celui qui les éprouve. Le prédicateur avait excité une douce compassion pour les âmes affligées de maladies et de souffrances morales causées par l'imagination. C'est pour que ces pauvres âmes se ressentent un peu de cette pitié sollicitée en leur faveur par ce saint prêtre, et pour indiquer à nos lecteurs une occasion de plus d'exercer la charité, que nous rapportons ceci en regrettant de ne pouvoir reproduire au moins une partie de ses propres paroles.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

Pages

CONFÉRENCES sur le péché. 5
Le péché originel. 11
Le péché actuel. 18
Les péchés capitaux. *L'orgueil.* 38
La vanité. 50
La vanité, l'ostentation. 62
Sur le jubilé. 71
L'ambition, la présomption. 83
L'hypocrisie, la désobéissance. 95
L'envie. 111
Sur l'envie, et résumé des instructions du Carême. . . 124
L'avarice, la cupidité. 139
L'oubli de Dieu, du prochain et de soi-même; la duplicité. 148
La colère; son principe, ses résultats. 158
Moyens de la réprimer. 179
Moyens de la corriger. 193
La paresse. 203
Ses inconvénients, la tiédeur. 212
La tiédeur, l'oisiveté, la pusillanimité. 227
La pusillanimité, la perte de temps et l'inconstance. . 241
L'inconstance, l'insensibilité, et moyens de combattre la paresse. 253
Moyens de la réprimer. Résumé des instructions. . . . 267
Nécessité de l'étude de la religion. 283
Septième commandement, *la restitution.* 287
De l'aumône. 290

Pages.
Huitième commandement, *la médisance*. 299
La calomnie. 306
Les jugements téméraires. 309
L'indiscrétion, le mensonge et le faux témoignage. . . 314
Neuvième et dixième commandements. 322
Conférence sur le carême. 332
Conférence sur le baptême. 343
La confirmation. 350
Le mariage. 366
Résumé des instructions du Carême de 1833. 377
Conférence sur l'instruction religieuse. 380

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building